LETTRES

SUR

L'ITALIE.

DE L'IMPRIMERIE DE COMYNET, A AVALLON

LETTRES
SUR L'ITALIE,

ÉCRITES EN 1785,

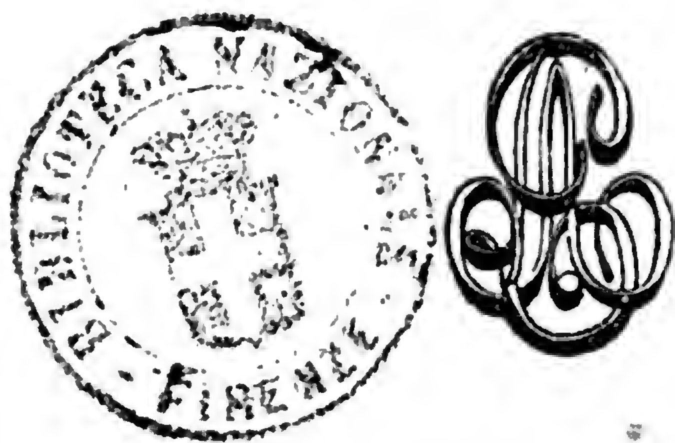
PAR C. M. J. B. MERCIER DUPATY.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée d'une notice sur la vie et les écrits de l'auteur, et ornée de GRAVURES.

Et me meminisse juvavit. VIRG.

TOME PREMIER.



PARIS,
CHEZ AIMÉ PAYEN, LIBRAIRE,
RUE SERPENTE, N.° 13.
1825.

NOTICE HISTORIQUE

SUR DUPATY.

Si la probité et en général toutes les vertus sociales sont justement estimées chez l'homme privé qui ne rencontre aucun obstacle dans leur pratique, elles acquièrent nécessairement plus de prix dans l'homme public, livré incessamment à des séductions de toute espèce. Le courage nécessaire en effet pour lutter contre l'entraînement d'une société corrompue, est certainement plus rare, dans cette condition de la vie, que la vertu elle-même; et l'on ne sau-

rait douter qu'elle n'ait étouffé plus d'une fois le germe des plus belles qualités morales. C'est cependant au sein des jouissances, que procurent le pouvoir et la fortune, qu'il faut peut-être chercher la véritable sagesse parce que ce sont aussi pour elle les plus puissantes épreuves. En estimant alors la difficulté vaincue, on peut mieux apprécier tout ce que révèle d'efforts, en pareil cas, le phénomène d'une vie irréprochable.

A cet égard, peu d'hommes, dans la même carrière, ont laissé après eux une mémoire aussi pure que Dupaty. Citoyen, magistrat, écrivain, philosophe, dans ses actions comme dans ses écrits, il montra, avant tout, une âme

noble et sensible. Cependant il avait éprouvé de-bonne-heure l'injustice des hommes, et les atteintes de l'envie. Né à la Rochelle, dans l'année 1744, il fut nommé, en 1767, avocat-général au parlement de Bordeaux. L'arbitraire odieux, dont le célèbre La Chalotais fut victime à cette époque, ne pouvait rester indifférent à Dupaty qui, pour prix de son dévoûment à la cause d'un magistrat vertueux, et de sa résistance à la séduction ministérielle, se vit enfermer au chateau de Pierre-en-Cise, d'où il ne sortit que pour un exil qui dura jusqu'en 1774. La noble conduite de Dupaty, dans cette circonstance, lui mérita les éloges du patriarche de Ferney, suffrage précieux et flatteur que

ne dédaignaient pas de briguer des ministres, des princes et même des têtes couronnées.

Après ces années d'orage, durant lesquelles le parlement de Bordeaux ne craignit pas, d'élever assez souvent la voix en faveur de Dupaty; ce magistrat, enfin rendu à ses fonctions, était près d'obtenir une charge de président à Mortier, compensation peut-être faible, mais du moins honorable, des persécutions qui avaient si long-temps pesé sur lui, lorsque la haine, sous le voile du zèle religieux, vint troubler cette juste attente. Les membres vieillis du parlement ne rougirent pas de l'accuser d'athéisme, ou ce qui était synonime alors de philosophie, et sur trente six vo-

tans le scrutin ne lui donna que seize voix. Heureusement l'autorité royale intervint, et la nomination de Dupaty fut réalisée. Dans sa nouvelle position, il eut à protéger fréquemment l'innocence et la faiblesse contre d'aveugles préjugés ou des coutumes barbares; et ce ne fut qu'après avoir épuisé toutes les forces de son âme intrépide contre les tracasseries interminables, dont il se voyait journellement assailli, qu'il prit le parti de se retirer dans la capitale. Il s'y lia étroitement, dès son arrivée, avec d'Alembert qui tenait alors le sceptre des sciences et de la littérature; et bientôt il épousa la sœur de Fréteau savant et célèbre jurisconsulte.

La sensibilité active mais vraie

de Dupaty dirigea naturellement son attention vers l'étude spéciale des lois destinées à venger la société des attentats du crime. Profondément affligé de la rigueur des peines, mise en parallèle avec l'incertitude, et trop souvent l'interprétation passionnée des présomptions accumulées sur la tête des coupables, il avait dit dans un de ces mouvemens d'indignation que l'égoïsme ne saurait éprouver, ni même comprendre : *Je n'aurai point de repos que je n'aie dévoilé tous les crimes de notre législation criminelle.* S'il lui fut impossible de remplir une carrière aussi vaste, la gloire d'avoir le premier signalé le vice capital qu'il fallait détruire ne lui est pas moins acquise, et ses ou-

vrages ont commencé cette importante réforme.

Par une de ces heureuses combinaisons, qui ne se rencontrent que dans quelques têtes privilégiées, Dupaty, au milieu des méditations les plus sérieuses, trouvait encore le moyen de nourrir son goût pour la culture des arts. C'est dans *ses Lettres sur l'Italie*, fruit du voyage qu'il fit, en 1785, dans cette terre classique des sciences et de la liberté, que se montre toute la richesse de son imagination. Partout il ravit, il entraîne à la faveur de ces réflexions piquantes, profondes, inattendues qui ne décèlent pas seulement la délicatesse de son esprit, mais dont l'effet principal, si peu familier au vulgaire des au-

teurs, est de faire penser. La plupart de ces traits que sa plume paraît tracer, en courant, renferment des vérités devenues proverbiales; témoignage bien suffisant sans doute de leur élévation et de leur justesse. On a dit que le style est l'homme; personne ne le contestera pour Dupaty, après avoir lu et relu ce délicieux ouvrage.

Des soins plus nobles et des occupations moins agréables l'attendaient à son retour. Trois infortunés, victimes de quelques agens subalternes du pouvoir, allaient expier sur la roue le crime dont ces agens étaient seuls coupables. Dupaty, convaincu de leur innocence, se constitua spontanément leur défenseur, et par

un plaidoyer plein de cette éloquence forte et pathétique, qui en rend encore aujourd'hui la lecture attendrissante, il eut la satisfaction de leur sauver l'honneur et la vie.

Ainsi toutes les pensées de cet homme de bien furent des vues de raison et d'humanité, et toute son existence une suite d'actes de dévoûment et de courage. On doit regretter sans doute qu'une mort prématurée ait empêché ce véritable philantrope de concourir à la refonte des institutions et des lois que le progrès des lumières avait des-lors rendue indispensable, et que déjà la France réclamait de toutes parts! Mais une réflexion, bien triste à la vérité, vient tempérer ces

regrets, puisque le patriotisme, éprouvé de Dupaty, ne permet pas de douter qu'il n'eût infailliblement fait qu'augmenter le nombre des illustres victimes dont la perte forme une tâche à jamais déplorable pour cette époque de notre histoire. Dupaty mourut précisément au moment de cette crise mémorable, à la fin de cette année 1788, qui vit aussi terminer son utile ouvrage sur la législation criminelle. Citoyen probe et magistrat courageux, il fut aussi bon époux que tendre père; heureux d'avoir légué à des enfans dignes de lui l'héritage d'une illustration fondée sur le talent et la vertu.

F. . . . . V. . . . .

LETTRES SUR L'ITALIE,

EN 1785.

LETTRE PREMIÈRE.

A Avignon.

Avril.

Je suis arrivé avant-hier à Avignon. Ne désespérez pas à Paris du printemps; je l'ai rencontré à l'entrée du Comtat.

Mes premiers empressemens ont été pour la fontaine de Vaucluse; j'ai été la voir hier. Je ne sais pourquoi je dis *hier*, car il me semble que je la vois encore aujourd'hui.

Je crois voir encore aujourd'hui s'échapper du milieu d'une chaîne de montagnes, comme du fond d'un vaste entonnoir, une rivière qui monte, s'élève, et tout-à-coup se déborde avec une impétuosité, avec un tonnerre, avec un bouillonnement, avec une écume, avec des chûtes que le pinceau du poète ni celui du peintre ne rendront jamais : c'est la fontaine de Vaucluse. Un instant après, cette rivière se calme, comme un heureux naturel que la vivacité emporte d'abord, et que soudain la bonté modère. Elle change alors ses flots d'argent en flots d'azur, et les verse, et les roule, et les abandonne sur un tapis d'émeraude; mais bientôt elle se divise en une multitude de petits ruisseaux, pour courir à travers un vallon charmant. En sortant du vallon, ces ruisseaux se éunissent, et partent de nouveau tous ensemble, par cent routes différentes, pour aller arroser, féconder, embellir, sous le nom de la *Sorgue*, le délicieux comtat d'Avignon.

La peinture que l'abbé Delille a tracée de ce beau séjour, est très-exacte. J'ai vérifié tous les vers ; ils disent la vérité comme de la prose, ce qui n'est ordinaire ni aux voyageurs ni aux poètes. Ces vers cependant ne peuvent donner l'idée de ce lieu ; ils n'en donnent que le souvenir. Il en est de même des portraits et des descriptions à l'égard de tous les objets. Je n'ai trouvé dans les vers ni tant d'écume, ni tant de fracas, ni tant de murmures, que m'en a offert la fontaine. On n'y voit pas non plus ces rocs si noirs, qui forment un contraste admirable avec la neige des flots qui s'y brisent ; enfin le poète n'y a pas déployé ce brillant tapis d'émeraude où la Naïade se repose.

Vaucluse offre à la fois le tableau le plus admirable, et le phénomène le plus singulier. Mais je dirai avec le poète :

Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.

Ce souvenir de Pétrarque et de Laure

anime tout le paysage : il l'embellit, il l'enchante. J'ai cherché des traces de ces amans sur tous les rochers. C'est donc ici, disais-je, qu'ils venaient s'asseoir ensemble; que Pétrarque a tant aimé, a répandu tant de larmes; qu'il a poussé tous ces soupirs immortels que nous entendons encore! Je me suis assis sur la pente d'un rocher; et là, je me suis énivré, pendant une heure, du bruit de ces eaux, de la verdure de ces gazons, de l'azur de ce beau ciel, de la jeunesse du printemps et du souvenir de Laure. Là, j'ai appelé, j'ai rassemblé autour de mon cœur tous les objets qui lui sont chers : je me suis figuré tous mes enfans sautant sur ces gazons, courant sur ce rivage, et frappant à l'envi les échos et mon cœur de mille cris de bonheur et de joie.

Avant que de partir, j'ai voulu savoir si, comme l'assure l'abbé Delille; l'*écho n'avait pas oublié le doux nom de Laure*. N'en déplaise au poète, l'ingrat en a oublié la moitié.

Adieu, charmante fontaine de Vaucluse. On connaît à peine les lieux où Alexandre a gagné ses batailles ; on reconnaîtra éternellement les lieux où Laure et Pétrarque ont aimé ; les murmures de ton onde, ô Vaucluse ! et les vers des chantres des Jardins et des Mois (1) les diront à tous les siècles.



LETTRE II.

A Avignon.

J'ai encore peu de chose à vous dire sur Avignon ; je n'y suis que depuis trois jours. Vous me répondrez peut-être que M***. a fait un Voyage d'Italie, et n'a pas quitté la France.

(1) Voyez le troisième chant des Jardins, et le septième des Mois.

Voici quelques détails qui m'ont frappé.

Le vice-légat juge au criminel souverainement, et au civil, en premier ressort. Cet usage est commun, dit-on, en Italie. Pourquoi donc ? La justice civile menace principalement les riches; la justice criminelle, les misérables.

Le vice-légat a le droit de faire grâce: étrange aliénation de la souveraineté ! Il est vrai que les tribunaux, en France, ont souvent le droit d'empêcher le roi de la faire; aliénation plus étrange.

Le pape est si content de son vice-légat, qu'il vient de le créer *porte-chandelier* de sa chapelle : c'est, dans le gouvernement du pape, une promotion.

J'ai vu hier un homme qui sort des galères, auxquelles ce porte-chandelier l'avoit bien injustement et bien ridiculement condamné pour cinq ans, *comme convaincu d'assassinat.*

Cet infortuné, nommé Lorenzo, a subi sa condamnation, malgré les efforts

de l'intendant de Toulon et la réclamation générale.

Son innocence a éclaté d'une manière extraordinaire. (1)

Un jour qu'il passait dans l'arsenal de Toulon, un autre galérien dit à un de ses camarades : Voilà un malheureux dont je ne peux supporter la vue.—Pourquoi donc ?—Cet homme est ici pour avoir assassiné un tel, et c'est moi qui ai commis ce crime.... Lorenzo entendit ce propos : quel moment ! Il va à ce galérien, il le presse, il le conjure de remettre au plus vîte en des mains sûres le secret de son innocence ; mais l'ame du misérable était déjà fermée à la pitié et rouverte à la terreur. Lorenzo, de l'aveu de ses supérieurs, a la constance de s'attacher, pendant deux ans de suite, au dépositaire de son inno-

---

(1) Je tiens ces détails de l'intendant de Toulon, homme très-éclairé et très-humain, M. M....

cence : il obtint d'être lié à la même chaîne ; il le suit à l'hôpital. Que ne lui dit-il pas pour le toucher, et le jour, et la nuit, et tous les jours, il ne le touchait point. Enfin, au bout de deux ans, il parvient, à force de prières et de larmes, à amollir de nouveau l'âme du scélérat, à y réveiller le remords, et à en faire sortir une seconde fois l'important secret. Des témoins étaient apostés ; on dresse un procès-verbal, on le porte à l'intendant. L'intendant fait jeter à l'instant le coupable dans les cachots. Sévérité imprudente ! le coupable se rétracta.

Les cinq années de galères se sont écoulées, et Lorenzo en est sorti.

Sur quoi donc avait-il été condamné? Sur l'indice le plus léger ; sur un indice ! L'assassiné avait neuf louis dans sa poche ; on arrête trois hommes, du nombre desquels était Lorenzo ; on leur trouve à chacun trois louis dans la poche : voilà, dit-on, les neuf louis, et par conséquent les trois assassins. On

condamne ces trois hommes aux galères : deux y sont morts..... C'est l'histoire de Danglade, l'histoire dés indices, l'histoire de tous les tribunaux criminels, hors ceux d'Angleterre. Les lois, en Angleterre, craignent de condamner; les lois, en France, craignent d'absoudre.

Notre infortuné va aller à Rome se jeter aux pieds du pape, pour obtenir la révision de son procès. On dit que le pape est humain.

J'ai fait une remarque; les hommes humains (les hommes) croient plus difficilement le crime, et se trompent moins. L'humanité est une lumière.



LETTRE III.

A Toulon.

PUISQUE ma route m'a conduit à Toulon, il faut bien que je vous en dise un mot.

C'est une ville assez jolie ; elle est bâtie régulièrement : mille ruisseaux descendent des rochers et des montagnes auxquels elle est adossée, et de toutes parts y pénètrent. Une multitude de fontaines les recueillent et les répandent : on prendrait la ville de Toulon pour une fontaine. Cette quantité d'eau rend un peu plus froid l'hiver ; mais elle rafraîchit l'été.

Le port est admirable. J'ai vu le *Héros*, que montait M. de Suffren. Ce vaisseau n'a pas usurpé son nom.

Je me suis occupé particulièrement du régime des galères.

Les galériens ne sont pas mal traités à Toulon ; ils travaillent, et on les paie. Chose horrible, il y a peut-être dix millions d'hommes en France qui seraient heureux d'être aux galères, s'ils n'y étaient pas condamnés.

Autrefois, à peine le ban des galériens était fini, qu'ils revenaient ; mais depuis peu, les tribunaux qui fournissent Toulon, au lieu de renvoyer aux galères les récidivans, les font pendre.

Le nombre des galériens est à peu près le même tous les ans; c'est-à-dire, il se commet tous les ans à peu près le même nombre de crimes. Ainsi il entre à peu près la même quantité d'eau par jour dans un vaisseau, et le travail de la pompe est égal; mais si le vaisseau était meilleur, si les bois étaient mieux joints, si la surveillance était plus grande, il entrerait par jour dans le vaisseau beaucoup moins d'eau.

J'ai parcouru le registre des galères. Écoutez.. Des enfans de *treize ans*, condamnés aux galères pour *avoir été trouvés avec leurs pères convaincus de contrebande!* J'ai lu. *Pour avoir été trouvés avec leurs pères!* S'ils n'avaient pas été trouvés avec eux, on les eût mis à Bicêtre. Voilà le code du fisc : on lui a vendu le sang innocent, et on se tait!

J'ai vu plusieurs de ces enfans, et des larmes ont roulé dans mes yeux, et l'indignation s'est allumée dans mon âme, et je ne me suis appaisé que dans

l'espérance de ne pas mourir sans avoir dénoncé tous les crimes de notre législation criminelle. Ah! si je peux contribuer à délivrer ces jeunes et innocentes mains de ces fers abominables..... Je l'espère....

J'ai lu aussi sur le registre : *Pour crime de filouterie, et véhémentement soupçonné d'assassinat, aux galères perpétuelles.*

J'ai lu aussi sur le registre : *Pour fourberie, et avoir trompé une foule de gens honnêtes* (en propres termes) *à cent ans de galères.* C'est une sentence du tribunal des Deux-Ponts. La France prête à plusieurs souverains d'Allemagne ses supplices.

J'ai lu encore sur le registre : *Véhémentement soupçonné d'un assassinat et d'un vol avec effraction, aux galères perpétuelles.*

Je paierais cher un double des registres des galères. Que de lumières ils renferment ! ils peuvent servir à apprécier la moisson sanglante que fait chaque

année en France, dans ses differens tribunaux, le glaive exterminateur de la justice criminelle.

Un événement singulier plongea, il y a quelque temps, les galériens dans le plus profond désespoir. L'intendant de la marine reçoit l'ordre de séparer en trois classes les déserteurs, les contrebandiers et les criminels. Il semble que les déserteurs et les contrebandiers auraient dû bénir cette séparation : leur désespoir fut extrême.

Tous les galériens, en effet, se voient absolument du même œil; car le malheur est comme la mort, il met de niveau tous les hommes. Les galériens ne sont tous entre eux que des malheureux, des faibles qui ont été vaincus par des forts. Loin de rougir ici de l'atrocité des forfaits, on s'en vante; on a fait plus de mal à l'ennemi, on a été plus adroit ou plus courageux. Ainsi les déserteurs et les contrebandiers ne méprisent point les criminels; et par la séparation ordonnée, ils perdaient plu-

sieurs avantages : l'un, un compagnon robuste ; l'autre, celui dont il avait coutume d'entendre la voix et de rencontrer le regard ; celui-ci perdait l'homme qui était malheureux avec lui. Il coula, aux approches de cette séparation, des larmes amères, des larmes du cœur. L'intendant de la marine a accordé à plusieurs galériens la grâce de vivre ensemble à la même chaîne.

Réfléchissez sur ceci ; fouillez ces nouvelles profondeurs du cœur humain.



LETTRE IV.

A Nice.

NICE est assis sur un amphithéâtre de rochers qui s'avancent un peu dans la mer. Il est entouré de montagnes qui insensiblement descendent, et semblent offrir à tous ceux qui passent des maisons de campagne charmantes, couvertes

d'oliviers, de mûriers, d'arbres fruitiers de toutes les espèces, et sur-tout de citronniers, de limonniers et d'orangers. C'est une richesse, ou plutôt la plus grande richesse du pays. Il y a des particuliers qui cueillent tous les ans plus de trois cent mille oranges, plus de cent cinquante mille citrons. Enfin, le pays est, comme on le dit dans le pays même, très-abondant *en aigrure.*

En aigrure! Que veut dire ce mot *aigre* et barbare? Ce nom d'*aigrure* est celui que l'intérêt, pour lequel le beau n'est rien, l'habitude, pour laquelle tout cesse d'être beau, donnent, à Nice, à ces belles pommes du jardin des Hespérides, à l'aide desquelles vainquit Atalante.

Les maisons de campagne des environs de Nice sont peuplées d'Anglais, de Français, d'Allemands; chacune d'elles est une colonie: c'est là que, de tous les pays du monde, l'on fuit l'hiver. Nice, pendant l'hiver, est une espèce de serre pour les santés délicates.

Cette saison ne règne guère ici que deux mois, et jamais n'y est trop sévère. A la vérité, dans le cours de l'année, un vent du nord souffle de temps en temps du haut des montagnes, et incommode le printemps et l'automne, et l'été même.

M. Thomas a gagné ici quatre à cinq heures de vie par jour ; c'est-à-dire, de pensée et d'étude. Il s'occupe trop de la gloire ; il travaille depuis trente ans, nuit et jour, à sa statue.

J'ai vu des Anglaises touchantes, à leur arrivée, elles mouraient ; elles ont refleuri dans l'air de Nice. *Winkelmann,* si sévère, si injuste envers les figures des femmes anglaises, aurait sûrement quelque indulgence pour celle de mistriss B.... ; mais aussi mistriss B.... ce sont toutes les roses de la France et tous les lis d'Angleterre ; tout l'intérêt des femmes de son pays, et tous les charmes du nôtre : elle fait oublier presque tout son sexe ; elle m'a fait oublier Nice.



LETTRE V.

A Nice.

On m'a amené hier dans la rue la plus obscure ; on m'a fait entrer dans la maison la plus pauvre; on m'a fait monter cinq étages : enfin, j'ai trouvé un petit homme assez mal vêtu, habillé de gris, visage de cinquante ans, perruque en bourse, vif, léger, gesticulateur: c'était le premier président du sénat de Nice.

Ce premier président, qn'on appelle *le comte de* ***, ne manque ni d'esprit ni de connaissance : en voici une preuve. Il admire Montesquieu, et croit réellement la législation de son pays mauvaise. Y a-t-il beaucoup de magistrats, dans certains pays de l'Europe, qui fussent en état de faire cet aveu?

La police est entre les mains du militaire ; ce que le consul de France trouve fort bien, et le vice-consul fort mal : le premier est consul, le second vice-consul.

L'archevêque a la police de la librairie. Vous jugez comme elle est libre.

On ne vend pas publiquement les Œuvres de Boileau.

A Nice, point de mœurs, peu de religion ; mais beaucoup de dévotion, c'est-à-dire d'hypocrisie.

Nous devions partir ce matin pour Gènes; mais dans la nuit il est tombé de la neige, le vent est devenu contraire; il a fallu rester. Nous en avons été bientôt consolés par le plaisir de dîner chez M. Thomas, et de passer la journée avec lui.

Notre diné a fini trop vîte. M. Thomas a été très-aimable. Nous avons d'abord analysé tous nos beaux esprits, toutes nos réputations, tous nos cerveaux qui pensent ou qui croient penser. Ensuite; au dessert, nous avons parlé Italie,

femmes et printemps. M. Thomas avait oublié un moment la postérité. Il nous a fait ses excuses de la neige tombée le matin. C'était un accident arrivé au climat de Nice, et auquel il n'est pas sujet. On a ri, on a bu, on a conté, et nous nous sommes quittés avec peine.

Nous avons diné avec un certain M. de R....., qui passe tous ses hivers à Nice, et le reste de l'année dans le reste de l'Europe. Il est tourmenté d'un asthme épouvantable, que Nice pourtant a adouci. J'ai eu vraîment mal *à sa poitrine* (comme dit madame de Sévigné). On n'a pas assez réfléchi sur ces affections sympathiques ou antipathiques, qui rapprochant ou repoussant les êtres sensibles, leur communiquent le plaisir et la douleur. *Smith* a ouvert la mine, mais il ne l'a pas creusée; c'est qu'il n'a pas senti comme moi l'asthme de M. de R....

M. de R..... ne me parut pas d'abord un homme d'esprit; mais dans le cours de la conversation il s'échauffa, et son

ame s'éleva ; il eut alors de l'esprit. C'est ainsi que très-souvent en mer, lorsqu'il n'y a point de vent à la côte, à une certaine hauteur on en trouve.



LETTRE VI.

A Monaco.

Nous voilà sur la mer, et nous suivons la côte, c'est-à-dire ces monts et ces rocs qui bordent, ou plutôt qui hérissent si tristement la magnifique Italie.

Voilà la principauté de Monaco. Comme il ne faut mépriser personne, il faut lui faire une visite. Nous abordons dans le port; il était rempli de trois barques de pêcheurs et d'un bâtiment hollandais.

Deux ou trois rues sur des rochers à pic, huit cents misérables qui meurent de faim, un château délabré, un bataillon de troupes françaises, quelques oran-

gers, quelques oliviers, quelques mûriers épars sur quelques arpens de terre, épars eux-mêmes sur des rochers; voilà à peu près Monaco.

La misère y est extrême. Le commandant du bataillon français, qui est là depuis vingt mois, a pensé pleurer de joie en nous voyant : il nous a dit que, s'il avait eu un poulet à nous offrir, il se serait mis à genoux pour nous inviter à le manger avec lui.

Le souverain de Monaco a une cour : il a des gardes au nombre de vingt; ce sont vingt paysans : quatre gentilshommes de la chambre; ce sont quatre bourgeois. Chaque fois qu'il vient à Monaco, avant de mettre le pied au château, il va, suivi de sa cour et de ses sujets, à une petite chapelle, rendre grâces à Dieu de son heureuse arrivée.

Il y a des inscriptions dans le château; en voici un échantillon. On lit au-dessus d'une porte qui ressemble à la porte cochère d'une auberge :

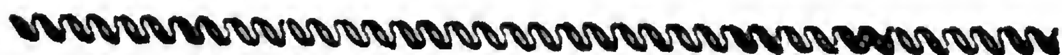
Cripto porticum hanc etsi tot re-

gum, imperatorum et summorum pontificum ingressu decoratam, tamen tantœ molis vastitate angustam ampliavit, illustravit, exornavit anno salutis 1623.

C'est tout ce qu'on pourrait inscrire sur la porte du Capitole.

En entrant à Monaco, il a fallu donner nos noms à un homme que nous avons trouvé dans une boutique, achevant de ressemeler un soulier : c'était le commandant du port.

Au demeurant, le prince de M..... est bon ; il est aimé. Si son état est petit, ce n'est pas sa faute.



LETTRE VII.

A Gènes.

Je sors des palais *Brignolet*, *Sera* et *Kiagera*. Je suis ébloui, étourdi,

ravi : je ne sais ce que je suis. Mes yeux sont remplis d'or, de marbre, de cristal, de porphyre, de basalte, d'albâtre, en colonne, en pilastres, en chapiteaux, en ornemens de toutes les espèces, de toutes les formes, de tous les genres, ïoniques, doriques, corinthiens. Mille tableaux sont épars en lambeaux dans mon imagination. Je vois des têtes, des pieds, des mains, des corps et des cadavres, des vieillards et des jeunes filles, des Vénus et des Vierges. Voici des larmes douloureuses qui roulent dans les yeux d'un vénérable vieillard. Voilà un souris charmant qui éclate sur les lèvres d'une fille de quinze ans, qui est charmante : c'est, je crois, son premier sourire.

Cependant, au milieu de tant de débris de tableaux, il en est quelques-uns qui sont entiers.

D'abord, un tableau de Paul Véronèze: Judith vient de couper la tête à Holopherne. La suivante est une négresse ; elle forme avec Judith un admirable contraste. La nature lutte avec le fanatisme

sur le visage de Judith et dans toute son attitude; elle n'ose regarder la tête que sa main tient en tremblant : la suivante, que le fanatisme ne soutient pas, en voyant la tête et le crime, frémit d'horreur. La mort enveloppe Holopherne.

Il vaut mieux fixer ses regards sur une assomption de Guido Reni. C'est là une vierge! ce sont là des anges! c'est là monter vers le ciel! au milieu des airs, en chœur, des anges plus beaux, plus charmans les uns que les autres, se donnent la main. Sans aucune peine, sans aucun effort, ils suivent vers les cieux la Vierge, comme nous autres mortels nous nous précipiterions vers la terre! Quelle pureté sur ce front divin! Déjà ses regards ont percé le ciel; et se reposent dans le sein du Dieu qui l'attend : ils sont humides d'un bonheur céleste. Parmi ces anges, de tous les âges de la jeunesse, il y en a qui sont si petits, que les autres leur tendent la main pour les aider à les suivre. Ceux-ci soutien à la Vierge; et ceux-la, les uns aux autres. Quelle con-

quête en effet pour eux! ils aimeront encore davantage. Elle était angélique l'imagination qui a conçu ce tableau!

Mais quelle est cette femme étendue sur un lit? elle n'est voilée que de la mort. La mort est déjà dans les pieds, dans les jambes, elle gagne le long des bras. Un reste de beauté, d'amour et de douleur, s'évanouit sur ce front pâle. C'est Cléopâtre. Ainsi ces charmes célèbres, qui avaient si long-temps captivé Antoine et séduit un moment César, qui avaient fait presque autant de bruit et de ravage dans l'univers que les armes romaines en avaient fait, les voilà morts; et tout à l'heure on ne les appellera plus Cléopâtre, mais un cadavre.

Je me rappelle encore plusieurs autres tableaux : un *Christ* faisant toucher sa plaie à saint Thomas; un Lazare qui ressuscite; un Jacob à qui on apporte la chemise de Joseph ensanglantée. Il n'y a de termes dans aucune langue pour les copier.

J'ai besoin que le sommeil vienne fermer mes yeux; ils sont fatigués d'admirer.



LETTRE VIII.

A Gènes

Il est six heures du matin. Mon imagination se réveille dans le salon du palais de *Séra*, ou plutôt du palais du Soleil : je baisse encore les paupières. On ne peut donner une idée de la magnificence de ce salon. Ce qu'est la nature quand on la regarde à travers un prisme, tel est le salon du palais *Sera*. Quelles glaces! quel pavé! quelles colonnes! que d'or! que d'azur! que de porphyre! que de marbre! Le nom qui convient ici, c'est la magnificence.

Si l'on veut voir la plus belle rue qui soit dans le monde entier, il faut voir à Gènes la rue Neuve. Sur deux lignes très-

prolongées, et sur un pavé de lave, une foule de palais disputant ensemble de richesse, d'élévation et de masse, étalent à l'envi leurs portiques, leurs façades, leurs péristiles brillans d'un stuc blanc, noir, de mille couleurs. Ces palais, en dehors, sont des tableaux.

Les maisons de Gènes sont très-hautes, et les rues très-étroites; le soleil n'y descend jamais. On serait tenté de croire que Gènes n'a été bâti que pour une saison; que Gènes est une ville d'été.

Les propriétaires de ces beaux palais, la plupart nobles et sénateurs, ignorent les beautés qu'ils possèdent, ou ne l'apprennent que de l'admiration des étrangers, et de la renommée qui les vante. A côté de ces salons, dans ces salons même où les pinceaux des Titien, des Van-Dik, des Rubens, des Véronèze, se sont joués, les nobles Génois admettent tous les jours les productions les plus grossières des pinceaux les plus ignorans. Au lieu d'habiter ces superbes appartemens, ils logent dans des

galetats, ils ne paraissent que les gardiens de leurs palais. Enfin, ces portiques de marbre, ces péristiles de marbre, ces portes de marbre, sont inondés tout le jour d'une foule de mendians qui viennent sur des pavés de granit et de porphyre, travaillés par tous les arts, et polis comme des miroirs, écraser la vermine qui les dévore.

Je viens de voir le palais du doge, où le sénat tient ses séances, d'où il souffle sur cinq cent mille sujets l'esprit de son gouvernement, de ses lois, de sa politique, c'est-à-dire de son avarice. L'œil, quand on entre dans la cour, est étonné. La façade, ornée de colonnes et de statues de marbre, ravit d'abord. On monte dans la salle du petit conseil; c'est l'architecture la plus élégante : on passe dans la salle du grand conseil; c'est l'architecture la plus magnifique. De distance en distance, entre une multitude de colonnes, les statues des grands hommes de la république reçoivent de tous ceux qui passent, pour prix de leur mérite ou de leur

fortune, la dette de leur postérité, un souvenir et un regard. Le maréchal de R..... est au milieu de tous ces grands hommes.

Un incendie dévora ces monumens en 1773, avec une foule de tableaux des plus grands maîtres. On a bien rétabli les édifices, mais non pas les tableaux. Il s'est encore trouvé des architectes et des statuaires; on n'a pu trouver de peintres.

En sortant du palais du doge, je suis entré dans un superbe palais; j'ai traversé une longue colonnade, j'ai foulé des marbres de toutes les couleurs : une porte immense s'est ouverte; j'étais dans un hôpital.

Il contient douze cents malades, distribués par salles : là les hommes, ici les femmes; là les blessures, ici les fièvres. J'ai cru voir la mort errante au milieu de ces douze cents malades, et frappant de tous côtés au hasard avec sa faux invisible. Un malheureux a expiré devant moi. Les lits des malades sont environnés de leurs parens attendris, qui les conso-

lent, qui les soulagent : c'est une mère auprès de sa fille ; c'est un mari auprès de sa femme. Du moins, dans cet hôpital, des mains sensibles et chères peuvent fermer les yeux des mourans.

Il y régne un ordre admirable, une propreté parfaite, un soin extrême. On y guérit.

Les statues de tous les bienfaiteurs de l'hôpital sont répandues dans les salles : les êtres reconnaissans peuvent, dès que leurs forces le leur permettent, aller arroser de larmes, sans doute bien douces, les images de leurs dieux tutélaires.

Je ne sais quel plaisir me retenait dans ce séjour de la douleur.



LETTRE IX.

A Gènes.

J'AI été voir ce qu'on appelle, à Gènes, le Port-Franc. C'est un entrepôt où l'on

décharge toutes les marchandises qui, par mer, arrivent à Gènes. Vous en voyez là de toutes sortes à côté les unes des autres : des masses de vert-de-gris et des barriques de sucre, du marbre et du café, des bois et des toiles, des productions de l'Asie et des productions du Nord. C'est un mouvement, une activité, une affluence qu'on ne saurait imaginer. Deux grandes pompes du revenu public sont appliquées successivement à chaque denrée, à chaque ballot : elles puisent, l'une, dix pour cent dans les marchandises qui restent à Gènes; l'autre, trois pour cent dans celles qui passent. Le service de l'apport et du mouvement de toutes les marchandises est fait par des *Bergamasques*, qui viennent faire parmi les Génois le métier lucratif de vigueur et de probité.

En sortant du Port-Franc, j'ai été visiter la banque de Saint-Georges. C'est là qu'est renfermé, sous cent clés, le mot de cette grande et terrible énigme ; si la banque à des milliards, ou si elle doit des

milliards. Cette énigme est le salut de l'Etat, et en partie sa richesse.

Quoi! il n'y a à Gènes qu'une boulangerie et un cabaret publics, administrés et régis sous l'autorité du sénat! — Oui, la république ne souffre pas que d'autres qu'elle vendent le pain, le vin, le bois, l'huile.

— Mais sans doute elle vend ses denrées au plus bas prix, et de la meilleure qualité, afin de prévenir les murmures? — La république vend au plus haut prix, et de la plus mauvaise qualité, sans s'embarrasser des murmures. — Comment donc les sujets peuvent ils tolérer un tel monopole? — Ils mendient, ils volent, ils ont des hôpitaux, ils assassinent, ils souffrent. — Mais comment enfin supportent-ils cette oppression? — La mesure de l'oppression qu'on peut supporter n'est pas encore à son comble. Le peuple ne se révolte pas quand il veut : l'eau qui remplit un vase ne se répand point encore; il faut une *goutte de trop* Il s'agit uniquement, pour les nobles, d'empêcher

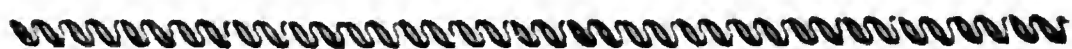
cette goutte de trop. Ils sacrifient, en conséquence, une partie de leur autorité à leur avarice : ils laissent la plupart des réglemens sans exécution, les trois quarts des crimes impunis; ils achètent le silence de ceux qui crient. On croit cependant la *goutte de trop* inévitable : la patience du peuple est lasse. Mais peu importe aux nobles Génois; le grand point pour eux, c'est d'être riches : aussi en voit-on beaucoup refuser une place dans le sénat quand le sort la leur présente, et briguer, au contraire, le moindre poste dans l'administration de la banque ou des hôpitaux quand le sort le leur dispute. Les nobles manquent de l'intérêt le plus puissant pour bien gouverner un pays; ils n'ont point de pays. Ils sont en effet négocians.

J'ai été voir la paneterie publique : l'édifice est immense. Voici le pain des riches, et voilà le pain des pauvres; et les pauvres sont les plus nombreux! Les pauvres sont par tout une espèce mitoyenne entre les riches et les animaux : ils sont bien près des derniers.

J'ai voulu goûter de ce pain des pauvres. Les animaux sont heureux.

En sortant de ce lieu, j'ai remporté dans mon âme je ne sais quelle impression, sur laquelle se sont émoussées, un moment après, toutes les beautés et toutes les richesses du palais de *Durazzo.*

Ah! comme le luxe et la magnificence font mal aux yeux quand on vient de regarder la misère!



LETTRE X.

A Gènes.

Je suis retourné au palais Durazzo. De la foule de tableaux qu'on y admire, quatre seulement sont restés dans mon imagination.

L'un est un vieillard de Rimbrant. Il est admirable pour la vérité, pour l'effet,

pour l'intelligence du clair-obscur. J'ai été tenté de lui adresser la parole.

Paul Véronèze avait il vu la Madeleine se jeter aux pieds de Jésus? Jésus dut avoir cette attitude, cet air noble, cet air indulgent, cet air tout près d'être ému. La Madeleine est si belle! elle est sur-tout si touchante, elle est en effet si touchée! Quelle expression dans tous les traits des personnages! comme la lumière vient bien tomber toute dans un point, d'où ensuite elle distribue ses rayons à chaque partie qui en demande! Sur la superficie de cette toile il y a de l'air.

La plupart des peintres sont des versificateurs, et non des poètes.

Le Tasse était poète, lorsqu'il nous a montré Olinde et Sophronie attachés au même poteau, et attendant que le bûcher prît flamme. Mais ce peintre qui a voulu copier le Tasse? Je n'entends point les plaintes d'Olinde, je ne vois point la résignation de Sophronie; ce peuple n'est point attendri; ce tyran n'est pas en fureur. Je viens de relire le Tasse. Les voilà!

voilà la véritable Sophronie! C'est elle qui dit à Olinde : *Pourquoi te plains-tu, ô mon ami! vois le ciel comme il est beau! regarde le soleil : il semble qu'il nous appelle à lui; il nous console.*

Je n'entends rien de tout cela en regardant le tableau. Il est muet.



LETTRE XI.

A Gènes.

Je peux dire que j'ai assisté à la mort de Sénèque, en voyant un tableau où il meurt. Sénèque est au milieu du tableau; il est à moitié nu, tel qu'un homme qui n'a plus besoin de défendre son corps contre les élémens, auxquels il est prêt à le rendre. Ses pieds sont dans le bain, et le sang coule. A quelque distance du philosophe, et plus bas, on voit à droite

un secrétaire qui écrivait, et qui n'écrit plus; à gauche, deux secrétaires qui écrivaient, et qui n'écrivent plus. Sur la même ligne et à la hauteur de Sénèque, dans un coin et dans l'ombre, cet homme que j'entrevois est un soldat. Dans le coin opposé, mais au jour, cet autre homme que je vois est un vieux sénateur. Regardez à présent la scène. Le vieillard est occupé à dicter, en attendant la mort, les idées qui passent dans son imagination. La mort les arrête. Le bras est glacé, les pieds ne rendent plus de sang, le corps se roidit, la tête chancelle, et ce regard, qui fixait une pensée, s'efforce en vain de la saisir : il s'éteint. Les trois secrétaires, avec des nuances différentes d'intérêt, d'attention et d'inquiétude, chacun la plume à la main, tiennent les yeux attachés sur les lèvres du philosophe, qui essaie encore une parole. Ils espèrent qu'un mouvement de plus va l'achever; mais la mort y a mis son sceau. Cependant le centurion, tout près de la porte, le pied déjà levé, compte impatiemment

les derniers soupirs du philosophe ; car Néron attend. Et le vieux sénateur, que fait-il ? Il pense à Néron, et il étudie la mort de Sénèque.



LETTRE XII.

A Gènes.

J'AI été visiter ce matin les galères.

Cinq sortes de malheureux sont attachés pêle-mêle à la chaîne ; les criminels, les contrebandiers, les déserteurs, les Turcs pris par les corsaires, et les galériens volontaires.

Des galériens volontaires ! — Ce sont des pauvres que le gouvernement va chercher entre la faim et la mort. C'est dans cet étroit passage qu'il les attend, qu'il les épie. Ces misérables, en voyant briller un peu d'argent, n'aperçoivent plus les galères : on les enrôle. La misère et le crime attachés à côté l'un de l'autre à la

même chaîne! Celui qui sert la république, partageant le même supplice que celui qui l'a trahie !

Les Génois poussent la barbarie encore plus loin : dès qu'ils voient approcher le terme où finit l'enrôlement de ces misérables, ils proposent de leur prêter quelque argent. Des malheureux sont avides de jouir ; le moment seul existe pour eux; ils acceptent ; mais il ne leur reste, au bout de huit jours, que des regrets et des fers : de sorte qu'au bout de huit jours, ils sont contraints, pour s'acquitter, de s'enrôler de nouveau, de vendre huit autres années de leur existence. Voilà comme ils consument, la plupart, d'enrôlemens en emprunts, et d'emprunts en enrôlemens, leur vie entière aux galères, sur le dernier degré de la misère et de l'infamie : ils y expirent.

Nous avons vu parmi eux un Français, un jeune homme. En nous racontant son infortune, il versa quelques larmes. Nous lui donnâmes un peu d'argent ; il pleura davantage. Sortons de ces tristes lieux où

l'on ne peut soulager les maux que l'on plaint. Quels lieux que ceux où la pitié est inutile !

Mais quelle est dans ce coin, dis-je à l'homme qui me conduisait, cette espèce de prison ? Qu'elle est basse, obscure et humide! Une soupente encore la partage. Quels sont, je vous prie, ces animaux couchés sur la terre et sur la soupente ? A peine peuvent-ils ramper. De longs poils couvrent les têtes hideuses qui sortent de dessous ces couvertures. Leur regard est stupide et féroce. Ne mangent-ils que de ce pain si dur et si noir ?— Sans doute. — Ne boivent-ils que de cette eau bourbeuse ? — Sans doute. — Restent-ils toujours couchés ?—Oui.—Depuis quand sont-ils ici ? — Depuis vingt ans. — Quel âge ont-ils ? — Soixante-dix ans. — Comment les nommez-vous ? — Des Turcs.

Ces misérables Turcs sont dégradés entièrement de l'humanité ; ils ne connaissent plus que les besoins du corps. Ils ont usé, dans cette espèce de tombeau, le petit nombre d'idées et de souvenirs

qu'ils y avaient apportés de la nature et de leur pays.

Les autres Turcs qui n'ont pas encore soixante ans, sont enchaînés sous de petites niches ouvertes de six pieds en six pieds dans une longue muraille, où ils peuvent à peine tenir assis ou couchés. C'est là qu'ils respirent le peu d'air qu'on leur accorde, ou plutôt qu'ils peuvent dérober.

Cepandant les Génois ont donné un exemple de tolérance qu'on ne devait guère attendre d'eux. Ils ont accordé à ces Turcs une mosquée. Les protestans, en France, n'ont point de temples.

Ajoutons un trait à la peinture des galères. J'y ai vu vendre, de banc en banc, convoiter, disputer, dérober même des restes d'alimens que les chiens avaient abandonnés dans les rues au coin des bornes.

Gènes, tes palais ne sont encore ni assez élevés, ni assez étendus, ni assez nombreux, ni assez brillans: on aperçoit tes galères.



LETTRE XIII.

A Gènes

Je veux vous parler de l'ex-doge L.....

M. L..... est un aimable et respectable vieillard. Il a tant parcouru de pays et de livres ; il a si souvent traité, dans les différens postes de sa république, avec les intérêts, les passions et les foiblesses, avec le cœur humain tout entier, qu'il n'est plus ni noble, ni ex-doge, ni sénateur, ni Génois : il est un homme.

Tous les momens que M. L..... peut dérober à la gloire, il les donne à la nature, dans ses charmans jardins du Poggi. Sa vie y coule doucement sur les gazons, comme l'eau qui les arrose, qui tombe nuit et jour de ses belles fontaines.

M. L..... accueille parfaitement les étrangers qui viennent le visiter au Poggi, ceux même qui ne viennent visiter que

le Poggi. Son âme, son esprit, ses jardins, tout est ouvert. Ses manières sont simples et nobles ; ce sont les habitudes d'un homme qui a toujours été élevé, et qui ne s'est jamais élevé. Rien de plus facile que son accueil : il met d'abord à l'aise avec sa réputation : on est tout de suite avec lui.

La conversation de M. L...... est souvent celle que l'on desire, et toujours celle que l'on sait faire ; car personne, dans la conversation, ne sait autant s'oublier soi-même, et se souvenir plus des autres. Cependant M. L..... préfère de causer des arts, des sciences et des lettres, qu'il a cultivés toute sa vie, et qui, après avoir contribué à sa gloire, l'en ont souvent consolé. Son oreille et son imagination sont pleines encore des plus beaux tableaux et des plus beaux airs que la poésie a composés dans toutes les langues. Des citations, mais qui naissent; des traits, mais qui échappent; des réflexions qui paraissent fines, et qui sont profondes, étincellent incessamment dans ses discours, parmi les pensées de la vieillesse.

On peut contredire M. L..... ; on court risque de choquer son opinion ; mais jamais son amour propre. M. L...... ne méprise point ; car lorsqu'il ne doute plus de son esprit, il doute encore de l'esprit humain. On peut hardiment l'interroger. Tout ce qu'il sait, il n'a pas oublié qu'il l'a appris ; il répond, il donne libéralement, mais sans faste, la vérité à tout le monde.

M. L..... est toujours le même à la ville ou à la campagne, dans le sénat lorsqu'il y fait une loi, et dans ses bosquets lorsqu'il y plante un arbuste.

Les jardins du Poggi sont délicieux. Ils sont bien loin de ressembler à ces jardins symétriques que l'orgueil a commandés et que l'architecture a construits ; à ces jardins où, sous l'empire monotone et sévère du ciseau, du rateau et de la ligne droite, chaque plate-bande n'offre qu'une fleur, chaque allée n'offre qu'un arbre, chaque espace, qu'un grand chemin, et où le tout ne présente qu'une masse : à ces jardins dont les eaux, cap-

tives dans des bassins, sont condamnées à dormir et à se taire éternellement; à ces jardins, en un mot, qui, quelque vastes qu'ils soient, semblent pourtant n'avoir été faits que pour un coup d'œil, une centaine de pas et une heure.

Au contraire, tout ce que la connoissance et l'amour de la belle nature peuvent exécuter, pour charmer à la fois l'œil, l'imagination et le cœur, avec du gazon, de la terre, de l'eau, des fleurs, avec toutes les ombres de la verdure et les différens rayons du soleil, M. L.... l'a exécuté.

Ces beaux jardins présentent, ou plutôt ils recèlent un enclos assez borné, qui fournit à vos pas toujours l'espace, à vos yeux toujours des objets, toujours de la rêverie à votre âme. Il n'y a pas dans cet enclos une fleur qui ne brille, pas une goutte d'eau qui ne murmure et qui ne coule, pas un arbre qui ne paraisse, et pas un seul qui se montre. Là une cabane, ici une grotte, plus loin un troupeau; mille objets qu'on y a placés à dessein,

vous les rencontrerez par hasard. On croit toujours être à la campagne, et on est toujours dans un jardin : on s'y promène toujours.

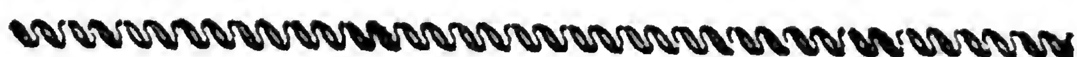
Il est vrai que la verdure de ces jardins est composée, en grande partie, de ces arbres sérieux et sombres, dont il semble que les autres saisons n'ont pas voulu, et qu'elles ont laissés à l'hiver; des pins, des cyprès, des mélèses, des chênes verts; mais ces arbres d'hiver sont si bien mariés aux plus rians arbrisseaux du printemps, aux arbustes les plus riches de l'automne, aux arbres les plus brillans de l'été, aux lilas, aux tilleuls, aux platanes, que leur verdure mélancolique, égayée par le voisinage et l'alliance de ces végétaux plus aimables, cesse d'attrister la la pensée et de repousser les regards. La verdure de ces jardins ressemble à la conversation de M. L..... Les pensées et les sentimens de la vieillesse y dominent, mais les souvenirs choisis des autres âges y brillent par intervalle, et la rendent encore très-aimable.

C'est M. L..... qui a créé ses jardins. C'est là, c'est dans cette charmante retraite que M. L..... se possède enfin lui-même.

Il a eu le courage rare, en arrivant à la vieillesse, de congédier toutes les passions, même l'amour de la gloire; il n'a gardé que l'amour de l'humanité.

Tantôt il est environné dans son palais des habitans de la campagne, qui viennent d'y entrer infortunés, et qui en sortent heureux. Tantôt, errant sur ses gazons, parmi les concerts de ses oiseaux, à travers le silence de ses bois, au murmure de ses fontaines, il jouit d'une belle matinée du printemps, d'une calme soirée d'été; il saisit une des belles heures de l'hiver.

Souvent encore, au milieu d'un bosquet, assis seul, et retiré dans un petit temple de marbre, il aime à contempler dans le lointain, à travers le feuillage et les colonnes, la mer tourmentée par la tempête, et le sénat de Gènes par l'ambition. C'est le soir de la vie d'un sage.



LETTRE XVI.

A Gènes.

Quel spectacle offre au plilosophe et à l'homme sensible le magnifique hôpital des Incurables !

Quoi ! aucun de ces neuf cents malheureux, étendus, ou plutôt enchaînés dans ces lits de douleur, ne recouvrera jamais la santé !

Ces vieillards vivront encore, et ces enfans souffriront toujours !

Je n'ai pu, sans frissonner, traverser l'étendue et le silence de ce palais de la douleur.

Du bout d'une salle à l'autre, j'entendais un mouvement, et je distinguais un soupir.

Il est bien impossible que le regard parcoure cette foule d'incurables de tous maux, de tout âge et de tout sexe, sans

laisser tomber quelques larmes sur ces malheureuses victimes de la vie.

A côté de ces infortunés qui ont perdu la santé, on voit, dans une salle voisine, les infortunés qui ont perdu la raison. Ainsi voilà dans le même lieu toutes les pièces de rebut de l'espèce humaine.

On prétend que cet hôpital est plus mal administré que les autres : c'est que les maux qui sont ici sont éternels, et que la pitié est inconstante. La pitié aime aussi ce qui est nouveau : tout le cœur humain est volage.

Que viens-je d'entendre et de voir ? Le doge et le sénat doivent visiter dimanche prochain cet hôpital ; et déja on s'occupe de parer tous ces lits, de parfumer toutes ces salles, de décorer tous les murs ! Quel horrible mensonge on prépare ! Voilà comment on montre aux rois qui voyagent, leurs propres états.



LETTRE XV.

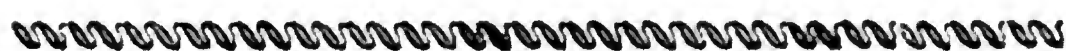
A Gènes.

Le charmant tableau !

Dans le milieu d'un vallon couronné de rochers couverts d'arbustes, on voit assis au bord d'une fontaine, au pied d'un saule (c'est en été, et le soir) un berger et deux bergères ; le berger joue de la flûte ; une des bergères, tenant à la main une rose, regarde le berger et l'écoute : elle tend déja la main pour lui présenter la fleur. L'impatience que le berger finisse, afin de lui donner la rose, et le desir qu'il continue pour entendre encore la flûte, se combattent dans ses regards.. Pendant ce temps-là, sa compagne, un peu plus jeune, ne regarde point, n'écoute point le berger ; mais, l'œil fixé sur la fontaine, elle rêve....... A cent pas, une troupe de petits enfans joue avec des agneaux, et les enlace avec des fleurs.

N'est-ce pas là une idylle de Gessner ?

C'est dans le temple de Gnide, et non dans un palais de Gènes, qu'on devrait voir ce tableau. C'est Montesquieu qui aurait dû vous le copier. Il est de l'Albane.



LETTRE XVI.

A Gènes.

On peut ranger les habitans de Gènes en trois classes : les nobles, qui sont environ deux mille ; les bourgeois, commerçans, artisans, avocats, prêtres, qui composent la masse de la population ; et enfin les pauvres de toute espèce, qui en sont la lie.

On distinguait autrefois à Gènes différens ordres de nobles ; mais cette distinction s'efface.

On peut acheter la noblesse, c'est-à-dire, ses priviléges. On fait inscrire son nom sur un registre, qu'on appelle le

livre d'or, moyennant environ 10,000 liv. Les anciens nobles ont été obligés de faire ce sacrifice à leur sûreté. Ils aiment mieux attirer dans la noblesse, où ils peuvent continuer à les mépriser, et cesser de les craindre, les bourgeois parvenus à la fortune, que de les laisser plus long-temps dans le peuple, où il n'est plus possible de les mépriser, et où il faut commencer à les craindre.

Les Génois aiment, estiment et craignent tant l'or, qu'ils n'accordent la noblesse à leurs secrétaires d'état, en récompense de leurs services, que lorsqu'ils ont fait fortune.

On a vu à Gènes des secrétaires d'état qui avaient été assez vertueux pour se retirer pauvres: la vertu est de tous les états.

Les nobles possèdent des richesses énormes: on en compte qui ont un million de rente. Des valets, des chevaux et des moines, voilà leur faste. Quelques-uns donnent beaucoup aux pauvres, mais aux mendians. Ils savent si mal donner, que

l'état s'appauvrit de leurs dons. — Ils font fleurir la mendicité.

Il n'y a point à Gènes de mendiant qui ne soit sûr de boire et de manger tous les jours : l'artisan n'en est pas sûr.

La souveraineté est presque impuissante. La force pécuniaire ou les impôts ne passent point deux millions huit cent mille livres. Ce qui reste de cette somme applicable aux besoins de l'État, après avoir passé par une foule de mains, et être tombé de chûte en chûte dans le trésor de la république, est peu de chose.

La force militaire n'a pas deux mille bras. On ne peut compter ni les fortifications, ni les galères.

L'opinion publique, cette force invisible, qui souvent supplée aux autres, et qui tôt ou tard en triomphe, est nulle ici. Le cœur a cessé d'obéir.

Quelle législation! les nobles ont fait la plupart des lois.

Le code n'est partout, en grande partie, qu'une liste de priviléges.

Toutes les forces dont nous venons de

parler, sont aussi mal administrées qu'elles sont foibles.

Le pouvoir militaire ne reste que trois mois dans les mains du même général, qui commande en *cheveux longs*, en *manteau court* et en *habit noir*.

Le pouvoir législatif est trop divisé; il reste trop peu de temps dans les mêmes mains; il faut le concours de trop de volontés pour l'exercer. L'État a trop de têtes pour en avoir une.

Les lois, dans le sénat, naissent presque toujours avant le temps; presque jamais elles ne sont le fruit d'une lente délibération qui les mûrisse : on les jette, à peine ébauchées, dans une urne; c'est la main du hasard qui les en tire : le hasard est législateur.

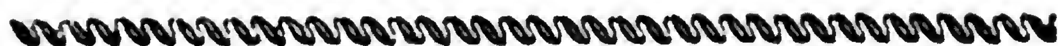
Le doge n'a de pouvoir distinctif que celui de mettre en débat les propositions qu'il juge à propos : pouvoir assez grand quand il a de l'esprit, trop grand quand il n'est pas honnête homme; car le doge a pour lui tous les momens où le sénat dort; et ce vieillard dort presque toujours.

Le doge reste en place deux ans, pendant lesquels il ne peut sortir du palais que par un décret. Le chef de cette république en est traité comme le prisonnier.

Dès que les deux ans sont expirés, il est obligé de se retirer dans sa maison, et d'y rester dix jours gardé à vue. Durant ce temps, tout citoyen a le droit de l'accuser, et le conseil des suprêmes examine sa conduite; le dixième jour, on l'*acquitte:* institution assez sage, mais qui n'est plus qu'une formalité.

J'oubliais de remarquer la perte de temps qu'entraînent les formalités par lesquelles on ouvre chaque séance du sénat. Un secrétaire d'état commence par lire un un serment; ensuite, pendant plus de deux heures, un greffier ne cesse de crier: *Veniant jurare, qu'on vienne jurer.*

Les nobles sont si insoucians pour les affaires publiques, que souvent, afin d'en obtenir le nombre nécessaire pour la validité d'une délibération, on est obligé de les contraindre par des amendes: on commande la corvée.



LETTRE XVII.

A Gènes.

Le pouvoir judiciaire est aussi mal administré que tous les autres pouvoirs. Les appels sont multipliés à l'infini.

La composition des tribunaux est bizarre. Les premiers juges sont étrangers ; les juges souverains, nationaux.

Les jugemens du sénat sont portés à un tribunal appelé des *suprêmes*.

La salle où siège le petit conseil, dont les audiences sont publiques, ne peut contenir deux cents personnes. La salle où siège le grand conseil, dont les audiences sont secrètes, en tient deux mille.

Les avocats de la cause font porter à l'audience, dans des paniers, tous les livres dont ils croient avoir besoin ; ils lisent les textes à mesure. Cet étalage est ridicule ; il favorise la longueur des plai-

doieries : elles finissent ici moins qu'ailleurs, dans une profession qui nécessairement parle beaucoup, et dans une langue où les mots coulent.

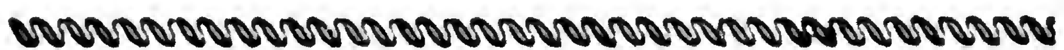
Les avocats plaident assis, situation très-défavorable aux mouvemens de l'éloquence : aussi ces messieurs ne s'en piquent-ils pas. L'un des avocats que j'ai entendus, parlait assez bon italien; l'autre, *patois*.

Cinq juges sont autour d'une table, le président est au milieu. A midi ils se sont levés; l'auditoire s'est mis à genoux; les avocats mêmes se sont tus : on a dit l'*angelus*. Ensuite quelques juges sont sortis un moment; les avocats ont continué : on ne les arrête pas plus qu'on n'arrête l'heure.

On opine avec des boules noires et blanches. Cette forme allonge singulièrement les jugemens, et couvre bien des injustices.

J'ai dit que les lois civiles sont très-imparfaites : en voici un exemple. Ni les parties, ni les témoins, ne signent les actes qu'ils passent devant notaires; de

sorte que les notaires sont les maîtres de toutes les conventions. Les courtiers de change sont encore plus maîtres ; ils n'ont pas même besoin de témoins : leur parole est un contrat.



LETTRE XVIII.

A Gènes.

Les jugemens criminels sont motivés. Le sénat a le droit de faire grace, et il ne manque presque pas de l'accorder, pour plaire au peuple, qui appelle liberté, l'impunité, comme les nobles appellent liberté, l'oppression. Moyennant ces deux manières d'être libres, le peuple et les nobles sont assez quittes.

On plaide *la grâce*, et en général toutes les affaires criminelles.

Les jugemens à mort sont fort rares.

Depuis six ans, on n'en a vu que deux; encore a-t-il fallu que le second eût été

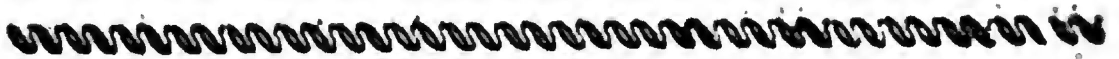
sollicité par le peuple. Le sénat se fit forcer la main ; il fut accablé de libelles et de placards pendant deux mois. Peu s'en fallut que le coupable n'échappât : ceux qui le conduisaient au supplice le laissèrent évader ; mais le peuple le poursuivit, et obligea les gens de justice de le reprendre : il avait commis dix meurtres.

On voit à l'entrée de la ville, dans la muraille, des pierres diffamatoires. Ces pierres contiennent la condamnation de certains coupables, et les vouent à l'exécration publique. Avec des pierres diffamatoires et des statues, on pourrait créer bien des vertus et anéantir bien des vices. On aurait une morale publique.

Les Génois sont vindicatifs ; mais cet esprit de *vendicte* tient à la difficulté d'obtenir justice, soit contre les nobles, à raison de leur pouvoir, soit contre les égaux, à raison de la protection des nobles. Par là le nombre des assassinats s'explique, et leur motif se justifie ainsi que l'impunité générale. La plupart des assassinats ne sont pas des crimes, mais une

justice ; il faut bien qu'elle se fasse de manière ou d'autre.

Toutes les nations ont commencé par cette justice criminelle. Le duel en est un débris et une preuve.



LETTRE XIX.

A Gènes.

Le pouvoir de l'administration passe par tant de mains, et si vîte, qu'on ne sait à qui s'adresser : tous les ordres se croisent, se contrarient, se détruisent. Et quelle administration ! Il est d'usage que le sénat demande pour l'État au pouvoir ecclésiastique la permission de faire gras pendant le carême. Cette année, comme les nobles, de qui cette demande dépendait, avaient beaucoup de *morue à vendre*, le sénat n'a pas demandé la permission, et l'État a fait maigre. Mais les nobles ont vendu leur morue.

Une foule de traits semblables ont ins-

piré au peuple une si gande horreur pour les nobles, que récemment on a fait publiquement des imprécations contre la république, c'est-à-dire, contres les nobles.

La décadence des mœurs, des arts et des lumières n'est pas douteuse. Il n'y a plus d'académie; nul sculpteur, nul peintre; douze cent métiers au lieu de trente mille. Tout s'éteint.

Cependant il y a encore dans le peuple des hommes très-instruits. J'ai vu en beaucoup de mains l'*administration des finances*. Tout ce qui lit, a lu eet ouvrage; tout ce qui pense, l'apprécie; tout ce qui sent, en est enthousiaste. En effet, quelle importance dans les principes! quelle profondeur dans les réflexions! quelle précision dans les idées! Et le style! c'est celui des grands écrivains. Il respire d'ailleurs un amour religieux pour le bonheur des hommes, qui est comme l'ame de tout l'ouvrage, j'ai presque dit la divinité. Cet écrit administrera l'Europe. L'envie aura beau mordre la statue de M. Necker : elle est de bronze.



LETTRE XX.

A Gènes.

Le *sygisbéisme* mérite une attention particulière.

Il n'est, dit-on, nulle part plus en vogue qu'à Gènes.

Qu'est-ce en apparence qu'un sygisbée? qu'est-il dans la réalité ? comment une femme en prend-elle? comment un homme veut-il l'être ? comment les maris en souffrent-ils ? est-ce le lieutenant d'un mari ? jusqu'à quel point le représente-t-il ? quelle est l'origine de cet usage ? quelle cause l'entretient ou l'altère ? quelle influence a-t-il sur les mœurs ? en trouve-t-on des traces ou des approximations dans les mœurs des autres peuples ? Questions difficiles à résoudre ! En deux mots, le *sygisbée* représente à peu près à Gènes *l'ami de la maison* à Paris.

Les femmes n'ont ici nulle autorité domestique : le mari ordonne et paie. Chez beaucoup de nobles et de riches, un prêtre est l'économe. J'en ai vu un contrôler le déjeûner qu'on portait à une dame.

Les Génoises sont très-mal mises ; elles confondent la richesse et les ornemens, les ornemens et la parure ; nulle intelligence des convenances de la coiffure avec les traits, des couleurs avec le teint, des étoffes avec la taille ; pas une ne sait pallier un défaut, ni faire voir une beauté, ni dissimuler des années. Elles se fardent toutes, même les plus blanches. Le blanc est à la mode à Gènes, comme le rouge l'est à Paris : le rouge est déshonoré à Gènes, ainsi que le blanc parmi nous ; contraste qui parait bizarre, mais quand on n'a pas voyagé.

Les femmes ont adopté un certain voile qu'on appelle *mezzaro*. Elles peuvent sortir et aller seules par-tout avec ce voile, sans qu'on puisse le trouver mauvais. Ce voile cependant ne les cache

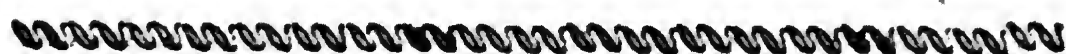
point; il ne cache que beaucoup d'intrigues.

Les mœurs à Gènes sont dépouillées de toutes ces affections naturelles, qui ailleurs en font l'ornement, le bonheur et la vertu. On n'y est pas mère, on n'y est pas enfant, on n'y est pas frère; on a des héritiers et des collatéraux. On n'est pas même amant : on est un homme ou une femme.

Les jeux de hasard sont permis publiquement à Gènes. Il n'est pas étonnant que des souverains qui jouent à la bourse aux effets publics toute la matinée, jouent tout le soir aux cartes dans leurs assemblées. Malgré le jeu, ils s'ennuient beaucoup; ils ne se rassemblent jamais pour dîner ni pour souper ensemble : dans les assemblées, on sert des rafraîchissemens, on illumine, on gagne ou l'on perd, et le sygisbéisme va son train.

La superstition est excessive à Gènes. Les pavés sont noirs de prêtres et de moines. Les rues sont éclairées par des *madones*, suffisamment.

Cette ville offre les contrastes les plus singuliers. Il y a tant de libertinage à Gènes, qu'il n'y a pas de filles publiques; tant de prêtres, qu'il n'y a point de religion; tant de gens qui gouvernent, qu'il n'y a pas de gouvernement; tant d'aumônes, que les pauvres y fourmillent.



LETTRE XXI.

A Gènes.

Quel est ce superbe monument? Sa masse, son élévation, son étendue, sa magnificence, m'étonnent. C'est un hôpital! On l'appelle *albergho de poveri*, *l'asile des pauvres*. Il fallait l'appeler le palais des pauvres. Mais que ces colonnes de marbre, que ces pilastres de marbre, que tous ces ornemens de marbre me blessent! Chacune de ces colonnes tient la place de plusieurs hommes. A-t-on voulu rendre aux pauvres, dans un seul

palais, la part qui leur appartient dans tous les palais?

Les pauvres sont recueillis ici dans un asile, et non renfermés dans une prison. Ils sortiront tous après-demain, s'ils le veulent, les filles avec une dot, les hommes avec un métier. Ces bienfaits-ci ne sont pas des chaînes.

On a pris soin de répandre dans l'immensité de cet édifice les statues de tous les bienfaiteurs qui l'ont fondé ou qui l'entretiennent. Les premiers sont représentés assis, les seconds, debout. Heureux et attendrissant emblême! distinction ingénieuse!

Je suis bien aise pour les âmes sensibles qui sont cachées ici sous la misère, qu'elles puissent attacher leur reconnaissance à quelque chose qui offre un nom, à des images, à du marbre.

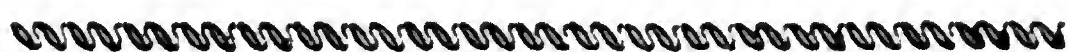
On doit cet hôpital et ses revenus à plusieurs causes: à la vanité, à la religion, à la pitié.

Les revenus de cet hôpital sont immenses; ils suffiraient pour nourrir quatre

fois autant de pauvres : mais il a des administrateurs.

J'ai vu dans la chapelle un médaillon de marbre. Il représente *Jésus mort dans les bras de sa mère* : c'est Jésus, c'est la mort, c'est une mère, et c'est Michel-Ange.

Voici des statues qui figurent une Assomption : on les doit au ciseau du Puget, qui, en représentant un miracle, en a fait un.



LETTRE XXII.

A Gènes.

Les églises ressemblent ici à des salles de spectacles.

Il est difficile d'entasser plus de dorure, plus de peinture, plus de marbre ; mais que ce faste et ce luxe sont déplacés !

Il faut que le cœur dans un temple, ne trouve que Dieu pour se prendre : tous

ces tableaux, toutes ces statues, tous ces ornemens, le retiennent. On ne doit mettre entre l'homme et Dieu que ce qui les rapproche, l'immensité qui les sépare.

Le milieu d'une forêt vaste et profonde, tel serait, à mon gré, le plus beau des temples; le seul ornement que je lui voudrais, un jour sombre. C'est là que les Gaulois croyaient Dieu; c'est là que les imaginations vives le sentent.

C'est doncbien mal entendre l'architecture des églises, que d'en faire, comme à Gènes, des salons de palais ou des salles de spectacles.

On doit excepter la cathédrale, qui a quelque majesté; et il faut faire grâce à l'église de Carignan, en faveur de la statue de saint Sébastien, créée par le ciseau du Puget.

L'expression du visage est admirable : la douleur y combat avec la foi : Que ce marbre souffre! Ils ont eu la barbarie de percer de flèches un si beau corps! de tourmenter si cruellement une si belle âme! Elle semble n'attendre que le mo-

ment d'échapper à la douleur, et de retourner au ciel.

Voici une autre statue de Puget, représentant je ne sais plus quel évêque : elle est belle aussi, mais elle est près de saint Sébastien : on l'admire, mais on vient d'être touché.



LETTRE XXIII.

A Lucques.

Je m'éveille dans une ville où, il y a environ deux mille ans, Pompée, César et Crassus, déchirèrent l'univers romain, et le partagèrent entre eux.

Sûrement, après y avoir passé ce contrat pardevant quatre cent mille hommes, ils n'y dormirent pas aussi bien que moi.

Au lieu du sénat de Rome, j'ai trouvé le sénat de Lucques !

Tout l'empire de Lucques a huit lieues

carrées. Une population de cent vingt mille habitans s'efforce tous les ans, en ne mangeant pas la moitié de l'année, de vivre pendant toute l'année.

Cet arbre, planté dans un sol fertile, mais peu étendu, a encore le malheur d'avoir deux cents branches gourmandes, ou deux cents familles nobles.

D'un côté, le privilége d'opprimer; de l'autre, la nécessité de souffrir l'oppression : voilà ce qui s'appelle ici, comme dans toutes les aristocraties ou tyrannies à cent têtes, *la liberté*.

Le mot *libertas* est écrit en lettres d'or sur les portes de la ville et à tous les coins des rues; et à force de lire le nom, le peuple a cru posséder la chose.

Les nobles ont soin de célébrer tous les ans une grande fête en mémoire de *la liberté*. Mais comment est-il possible que le peuple croie à la liberté ?—Comment? il croit bien que ce crucifix de bois, qu'on appelle *Volto Santo*, à qui l'on met des pantoufles de velours cramoisi les jours ouvrables, et des pantoufles de drap d'or

tous les dimanches, un beau jour a pris sa volée de l'église Saint-Ferdina, où apparemment il s'ennuyait, pour venir s'établir dans une chapelle, au milieu de la cathédrale.

J'ai obligation de plusieurs détails importans sur Lucques, au comte de R..., un des principaux tyrans de cette petite ville.

Le comte de R.... a vécu beaucoup en France. Il parle très-bien français, surtout à Thereza M...., qui pense en anglais et parle en français. Elle m'a dit que quand on a ouvert la littérature française, on ne pouvait plus supporter la littérature italienne.—Ah! madame, le Tasse! l'Arioste! — L'Arioste et le Tasse, m'a-t-elle répondu, sont des poètes de tous les pays, et leur langue n'a été que la leur. — Et Métastase! ai-je ajouté, car sûrement vous êtes sensible (je voulais dire qu'elle était jolie). Elle a très-bien entendu; elle a souri. Métastase, à la bonne heure; encore n'a-t-il que le trait: Racine, au contraire, peint et finit. Métastase effleure

le cœur, Racine le blesse. — Thereza M... dit de ces choses-là, et Thereza M... est jolie.

Le comte m'a introduit, le même soir, dans la principale conversation des nobles Lucquoises : c'est l'ennui qui y préside.

Les femmes m'en ont fait confidence, et elle était inutile. Une loi barbare, qui a osé attenter à leurs charmes, qui leur a ôté la parure, les condamne à porter le deuil pendant tout le cours de l'année. Dans le carnaval, il est vrai, elles portent des robes de couleur, et en changent alors tous les jours. Etranges lois somptuaires !

J'ai eu beaucoup de peine à me procurer les lois criminelles de l'État de Lucques ; on ne les trouve pas chez les libraires. Un avocat m'en a vendu un exemplaire, et prétend me l'avoir cédé.

J'ai représenté anx nobles Lucquois combien il était extraordinaire que, dans une république, on ne pût se procurer la connoissance des lois criminelles. — On est censé les savoir, m'a-t-on répondu. — Dans une république, monsieur, on

ne doit pas être censé savoir les lois, on doit réellement les savoir : passe dans certaines monarchie, où les lois sont incertaines et impuissantes.

Expliquez-moi, M. le comte, comment la loi interdit aux citoyens la judicature, et la confie à des étrangers. — C'est afin que les juges, n'ayant aucun rapport intime avec les concitoyens, soient plus impartiaux. — Mais, M. le comte, je veux que les étrangers n'apportent aucune relation intime avec les citoyens : pouvez-vous les empêcher d'en contracter tôt ou tard? d'ailleurs, le meilleur gardien de l'intégrité d'un juge, n'est-ce pas l'opinion publique? or, l'opinion publique a bien moins de prise sur des étrangers qui passent, que sur des citoyens qui demeurent. L'honneur de tout homme est dans sa patrie. — Que voulez-vous? c'est l'usage dans l'Italie. — Cet usage médit de l'Italie.

Monsieur le comte, pourquoi les jugemens civils sont-ils soumis à l'appel, et non pas les jugemens criminels? — Cet usage est ancien : il a été établi dans des

temps de troubles, à la suite des guerres civiles. Il fallait alors en imposer au peuple; Il fallait suspendre le glaive immédiatement sur sa tête.—Je me doute bien que cette loi, comme tant d'autres, a été faite, non pour le peuple, mais contre le peuple. Les trois quarts des lois ne sont que des armes; les lois les plus douces sont des chaînes. Mais ce temps de troubles est passé; pourquoi donc maintenez-vous l'usage? — On y est fait : il est dangereux d'innover dans les républiques. —Vous avez raison; dans un État où le sommet écrase la base, le moindre mouvement dans la base est toujours fatal au sommet.

Permettez-moi encore une question. Par l'effet de vos substitutions indéfinies, de votre droit d'aînesse, qui interdit aux cadets tout établissement convenable, le nombre des individus nobles, et même des familles nobles, s'éteint insensiblement.—Cela est vrai.—Cet inconvénient vous oblige, pour remplir les différens départemens du souverain, d'y appeler les jeunes nobles dès qu'ils sont devenus

majeurs. — Cela est vrai. — Mais pourquoi ne craignez-vous pas un abus si dangereux ? Pour cet abus-ci vous êtes sans excuse ; il n'y va que de votre intérêt. — L'intérêt présent, vous le savez, prévaut presque toujours sur l'intérêt à venir. On est homme avant tout ; on n'est citoyen qu'après. Vos réflexions sont justes ; on les a faites. Il est certain que l'ordre des nobles est fort réduit ; qu'à peine pouvons-nous former le nombre de cent vingt, nécessaire pour exercer en entier la souveraincté. — Mais comment les cadets qui opinent au sénat souffrent-ils des lois si oppressives ? — Les frères n'ont entre eux qu'une seule voix au sénat, et les aînés y viennent toujours. — Je conçois maintenant pourquoi vous avez tant divisé l'exercice de la souveraineté, et l'avez en même temps abrégé au point que, dans la révolution de deux mois, il n'en reste plus dans aucune main, et que, dans la révolution de deux ans, il a passé partoutes. Vous vous êtes craints vous-mêmes, mais peut-être trop ; et pas assez, au con-

traire, les étrangers et le peuple. Vous avez organisé votre gouvernement comme si vous deviez être toujours en guerre entre vous, et toujours en paix avec vos voisins.— Cela peut être; cependant nous ne craignons rien.— Tant pis. Une république n'a jamais tant à craindre que lorsqu'elle ne craint plus rien. Mais d'où vient votre sécurité? — Le grand-duc a confirmé tous nos priviléges. — Et vous ne craignez pas un homme qui peut confirmer tous vos priviléges? Du côté du peuple, j'en conviens, je vous crois plus en sûreté: il est pauvre; vous lui vendez le pain, vous lui donnez des fêtes. Il croit au *Volto Santo* et même à la liberté; et vous autres nobles, croyez peu de choses. — Il est vrai qu'en général les nobles ont beaucoup de philosophie.— Oui, de la philosophie de Machiavel. Vous crevez donc aussi les yeux à vos esclaves? le trône s'appuie donc aussi chez vous sur l'autel? — Pourvu qu'il se soutienne, n'importe comment, sur le sable ou sur le roc.

M. le comte, vous pourriez me taxer,

non pas d'indiscrétion, mais d'impertinence, si je creusais davantage votre constitution: parlons à présent de tableaux. —Volontiers, me dit-il; nous serons peut-être plus d'accord sur ce chapitre. Voulez-vous venir voir les miens? nous irons voir ensuite ceux du comte de B.....

Le comte de R..... a plusieurs beaux tableaux; mais ceux du comte de B... sont supérieurs. Il possède l'esquisse de la belle scène de Paul Véronèze, dont l'original est à Gênes.

Ah! voilà le Corrège; car voilà la grâce. C'est un petit enfant qui caresse un agneau. Il le touche à peine : on dirait que ses petites mains le baisent.

Parler d'autres tableaux après avoir parlé d'un tableau du Corrège! les Grâces ne me le pardonneraient jamais.

Que reste-t-il donc à dire sur Lucques?

A Lucques, il faut entrer dans le palais du sénat; mais seulement pour avoir vu le palais du sénat de Lucques.

A Lucques, j'ai vu sur la boutique d'un libraire un livre intitulé : *Des avantages*

et de la sainteté de la virginité, prouvée par l'Ecriture et la vie des enfans ; et sur la table du sénat, un livre intitulé : *De la richesse des nations*, par Smith.

A Lucques, on peut visiter la bibliothèque des Jacobins, pour voir des livres qu'on ne lira jamais.

A Lucques, quoi qu'en dise M. de...., on est assailli de pauvres, et le peuple n'est pas féroce.

Le peuple est-il heureux à Lucques ? car voilà par où il faut finir toutes les recherches et toutes les questions sur un peuple.

Mais que cette question est difficile à résoudre ! qu'il est difficile de définir le bonheur et le malheur d'un peuple, et surtout de les mesurer ! — Avec le poids de la population, m'a dit le comte de R... Or, d'après ce poids, a-t-il ajouté, le peuple de Lucques est heureux. La population en effet est telle ici, que le pays ne peut la nourrir.

Vous croyez, M. le comte, au bonheur de pères qui ne peuvent nourrir leurs en-

fans, d'enfans qui sont obligés de fuir leurs mères, de citoyens que leur patrie expose? — Mais vous savez pourtant bien que la population est le thermomètre de la prospérité d'un pays. — Je sais, M. le comte, qu'on le prétend, qu'on le dit, qu'on l'écrit; mais peut-être en est-il de cela comme de presque tout : le bien est au milieu. Je crois qu'en deçà et au-delà d'une certaine masse de population, le malheur d'un peuple commence. Il faudrait considérer la population sous différens points de vue; comme cause et effet de la prospérité publique dans les grands et petits États, dans certaines situations politiques, à différentes époques de la civilisation; et c'est ce qui est encore à faire.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le peuple Lucquois n'est pas content. Que dis-tu, mon ami, de la liberté? dirais-je à un homme du peuple. — Bonne pour les nobles, monsieur, mais non pas pour nous. — Et un autre : *Timor* fait plus ici qu'*amor*. — Et un autre : Les nobles ne

paient aucun droit d'entrée ; on n'ose pas fouiller leurs voitures.

Les nobles s'occupent beaucoup plus ici qu'à Gènes du gouvernement. Ils ont, à la vérité, beaucoup moins d'autres intérêts ; ils n'ont pas celui du commerce : d'ailleurs, la petitesse de leur État est à la fois pour eux une sauve-garde et une menace continuelle.

Hier, le sénat de Lucques est resté assemblé depuis cinq heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. De quoi était-il question ? De donner une retraite à un sergent.

Il n'y a pas six cents hommes de garnison à Lucques ; et M. de*** en compte six mille.

Les paysans Lucquois se tuent pour la moindre querelle : pour une injure, un coup de couteau. Les disputes ne sont pas longues avec de pareils argumens. Le voisinage des montagnes, la proximité des États voisins, et le défaut de bonne justice, entretiennent dans ce peuple cet esprit de *vendette*.

Adieu, Lucques ; adieu, M. R... ; adieu, *libertas* ; mais adieu, surtout, Thereza M..... ; car il n'y a vraiment que vous, Thereza M....., que l'on quitte en partant de Lucques.



LETTRE XXIV.

A Pise.

AVANT d'ariver à Pise, on rencontre des eaux minérales.

Le grand-duc y est depuis trois semaines avec la grande-duchesse, et quelques uns de leurs enfans qu'on inocule.

J'ai visité les bains. C'est la plus belle eau qui coule dans le plus beau marbre, et avec elle, dit-on, la santé.

Pise est bâti sur les deux bords de l'Arno. Il est désert. Une population de cent vingt mille citoyens sous les consuls et les premiers Médicis, s'est réduite insensiblement à quinze mille habitans sous

les rois. Il est vrai que le commerce de l'Inde ne passe plus par l'Italie.

La cathédrale de Pise, qu'on appelle le *Dôme*, mérite l'attention du voyageur. Sa tour fixe b'abord les regards; elle les effraie. Elle est tellement inclinée, qu'on croit qu'elle tombe ; mais ce qui rassure, c'est que, depuis plusieurs siècles, elle tombe, comme l'empire romain sous les Césars.

Ce phénomène est la matière d'un grand problême. Est-ce un accident du sol ou la volonté de l'architecte, qui a incliné cette tour ? Discuter ici cette question, serait une belle occasion pour être ridicule et ennuyeux; il faut tâcher de la manquer.

Il vaut mieux considérer les portes d'airain de la cathédrale, qui ont servi sans doute de modèle à ce demi-vers de Virgile : *Spirantia mollius æra.* Cet airain respire en effet.

La cathédrale est grande et majestueuse; deux rangs de colonnes antiques de granit, au nombre de soixante-dix, et qui sont

les débris d'anciens temples, n'ont pu être défigurés par le goût gothique qui les a rassemblés là.

Le baptistaire, ou la rotonde, a aussi son mérite.

Mais on est saisi, on est frappé en entrant dans le *Campo santo*, autrefois le cimetière des Pisans; superbe et immense cloître, rempli de tombes et de mausolées de marbre, dont plusieurs sont admirables. Un de ces mausolées a été érigé à Algarotti par le roi de Prusse. *Ovidii œmulo, Newtonii discipulo, Fréderics Magnus*. Les noms d'Ovide, d'Algarotti, de Newton, de Frédéric, sur un tombeau!

Le milieu de ce cloître est un jardin, dont le sol est de la terre sainte que les Pisans apportèrent, du temps des croisades, pour y enterrer leurs morts. Cette terre a, dit-on, une propriété remarquable; elle dévore un cadavre en une heure.

Mon imagination retournera plus d'une fois au *Campo santo*. Tous ces marbres, toutes ces épitaphes, ce long cloître, ce

silence, cette solitude, cette terre, ces grands noms, ces siècles : que le cœur est ému et pressé parmi tout cela !



LETTRE XXV. (1)

A Florence.

La plus belle galerie du monde, mon cher ami, est à Florence ; mais je ne vous parlerai point aujourd'hui de tableaux, de statues, d'images : j'ai vu Léopold et son peuple.

Léopold aime son peuple, et il a supprimé les impôts qui n'étaient pas nécessaires ; il a licencié presque toutes ses troupes, il n'en a gardé que ce qu'il fallait pour en conserver un modèle.

Il a détruit les fortifications de Pise,

(1) Cette lettre, adressée à M. le marquis de Marnésia, a été insérée dans son intéressant poëme *sur la nature champêtre.*

dont l'entretien était fort coûteux ; il a renversé les pierres qui dévoraient les hommes.

Il a trouvé que sa cour lui cachait son peuple ; il n'a plus de cour. Il a établi des manufactures ; il a fait ouvrir partout des chemins superbes, et à ses frais ; il a fondé des hôpitaux : on dirait que les hôpitaux, dans la Toscane, sont les palais du grand-duc. Je les ai visités, et j'ai rencontré partout la propreté, l'ordre, les soins délicats et attentifs. J'ai vu des vieillards malades, ils avaient l'air d'être servis par leurs enfans ; J'ai vu des enfans malades, ils avaient l'air d'être servis par leurs mères. Je n'ai pu voir sans verser des larmes ce luxe de la miséricorde et de l'humanité. Sur les façades de ces hôpitaux, on a donné à Léopold le titre de *père des pauvres*. Les hôpitaux seuls lui donnaient ce titre : il est des monumens qui n'ont pas besoin d'inscriptions. Le grand-duc vient souvent visiter ses pauvres et ses malades ; il ne néglige pas le bien qu'il a fait ; il n'a pas seulement des

mouvemens d'humanité, il a une âme humaine. Il ne paraît jamais dans ce séjour des angoisses et des douleurs sans faire verser des larmes de joie ; il n'en sort jamais sans être couvert de bénédictions. On croit entendre la reconnaissance d'un peuple heureux, et ces cantiques s'élèvent d'un hôpital.

On peut être présenté au grand-duc sans avoir quatre cents ans de noblesse, sans descendre de ceux qui ont disputé la couronne à ses ancêtres. Son palais est ouvert à tous ses sujets sans exception, comme les temples. Il y a seulement trois jours dans la semaine consacrés plus particulièrement à une certaine classe d'hommes; ce n'est ni aux grands, ni aux riches, ni aux peintres, ni aux musiciens, ni aux poètes; c'est aux malheureux.

Ailleurs, le commerce et l'industrie sont devenus, comme les terres, le patrimoine d'un petit nombre d'hommes; chez Léopold, tout ce qu'on sait faire, on peut le faire ; on a un état dès qu'on a un talent ; et il n'y a qu'un seul privilége exclusif, c'est le génie.

Les prières qu'on fait à Dieu pour lui demander des moissons, ne font plus descendre la famine dans les campagnes : ce prince a enrichi l'année d'un grand nombre de jours de travail qu'il a repris à la superstition pour les rendre à l'agriculture, aux arts et aux bonnes mœurs. Il est occupé d'une réforme entière de sa législation. Il a vu une lumière nouvelle dans quelques livres de la France, il se hâte de la faire passer dans les lois de Florence. Il a commencé par simplifier les lois civiles, et par adoucir les lois criminelles. Il y a dix ans que le sang n'a coulé en Toscane sur un échafaud. La liberté seule est bannie des prisons ; le grand-duc les a remplies de justice et d'humanité.

Cet adoucissement des lois a adouci les mœurs publiques ; les crimes graves deviennent rares depuis que les peines atroces sont abolies : les prisons de la Toscane ont été vides pendant trois mois.

Le grand-duc a porté deux lois somptuaires admirables : l'accueil qu'il fait à la simplicité, et son exemple.

Quand le soleil se lève sur les états de ce prince, le prince déjà les gouverne. A six heures du matin, il a essuyé bien des larmes. Ses secrétaires d'état sont des commis.

Les nobles trouvent qu'il ne les distingue pas assez; les prêtres, qu'il ne les craint pas assez; les moines, qu'il ne les enrichit pas assez; les gens en place, qu'il les surveille trop. Dans ses états, le magistrat juge, le militaire sert, le prélat réside, l'homme en place fait sa place : c'est que le prince règne.

Ses enfans ne sont pas élevés dans un palais, mais dans une maison; il cherche à en faire des hommes, non pas des princes; car ils le sont. L'éducation qu'on leur donne les rapproche sans cesse des malheurs, dont leur condition les éloigne. On expose leurs cœurs à tout ce qui peut les ouvrir à la pitié et à la bienfaisance. — J'ai vu dans leurs mains les ouvrages de Locke.

« Je ne connais, disait un jour le grand- » duc, que deux sortes d'hommes dans

» mes états, les gens de bien et les mé-
» chans. »

Il est question, dans ce moment, de donner des fêtes au roi et à la reine de Naples : on lui a proposé, pour subvenir aux frais, une imposition fort modique. « Ma femme, a-t-il répondu, a encore » pour trois millions de bijoux. »

Le grand-duc est heureux, car ses peuples sont heureux, et il croit en Dieu.

Quelles doivent être les jouissances de ce prince, lorsque tous les soirs, avant de fermer les yeux sur son peuple, avant de se permettre le sommeil, il rend compte au souverain Être, du bonheur d'un million d'hommes pendant le cours de la journée ! Figurez-vous un tel prince dans une telle confidence avec Dieu.

J'oubliais une parole de Titus. On regrettait un jour devant le grand-duc que ses états ne fussent pas plus étendus. « Ah !
» s'écria-t-il, il y a encore des malheu-
» reux dans mes états ! »



LETTRE XXVI.

A Pise.

Hier, en vous parlant du grand-duc, je ne vous ai montré que les rayons du soleil ; je veux vous montrer aujourd'hui ses taches, du moins celles qu'on lui reproche, celles que l'envie prétend avoir découvertes, mais avec son œil louche, qui faisait lui-même ces taches.

On dit contre le grand-duc :

» Depuis qu'i la établi la liberté absolue » du commerce et de l'industrie, les artisans sont sans pain. »

» Depuis qu'il a défendu d'emprisonner » les débiteurs, on ne prête plus aux » malheureux. »

» Le grand-duc protège la mendicité. »

» On dit enfin contre le grand-duc : Il » hait le fisc et la noblesse, et il les vexe. »

Ecoutez ma conversation sur les trois premiers chefs d'accusation, avec une

personne très-instruite ; nous discuterons une autre fois le quatrième.

J'ai visité, lui ai-je dit, l'hôpital de Pise ; je n'ai jamais vu d'hôpitaux où l'humanité eût moins à se plaindre des palais. L'inscription qu'on lit sur la porte ne flatte pas : La providence de Léopold, père des pauvres : *Providentia Leopoldi, patris pauperum.* Je l'ai vue, cette providence, je l'ai vue de mes yeux.

On pourrait encore mieux faire, m'a répondu la personne avec qui je parlais. — Ces hôpitaux ont du moins un grand avantage : c'est qu'ils sont très-aérés ; l'air est pour la santé le premier des alimens, et le premier des remèdes pour la maladie. — Vous avez vu nos hôpitaux ? Vous ne voyagez pas comme la *foule* des Anglais : sur cent, il n'y en a pas deux qui cherchent à s'instruire. Faire des lieues par terre ou par eau, prendre du punch et du thé dans des auberges, dire du mal de toutes les autres nations, et vanter sans cesse la leur ; voilà ce que la *foule* des Anglais appelle voyager : le livre de poste est le seul où ils s'instruisent.

— Mais, dites-moi, je vous supplie, quel effet la liberté indéfinie du commerce a-t-elle produit.

— Un si bon effet, que je conseillerais à qui que ce fût de tenter à rétablir le régime réglementaire ; il serait lapidé par le peuple. J'ai lu tout ce qui a été fait et écrit dans votre pays pour ou contre la liberté : l'expérience a résolu la question en faveur de la liberté. Avant elle, il y eut en Toscagne deux années pauvres ; il fallut que l'état achetât du blé ; il en coûta à l'état cent mille écus : il y eut beaucoup de troubles, et l'on aperçut la famine. Depuis la liberté, il est survenu trois années plus fâcheuses ; on n'a pas acheté de blé, on n'a pas contracté de dettes, il n'y a pas eu de troubles, et la Toscane a vécu. Je crois, à la vérité, qu'il faut, pour que la liberté du commerce soit salutaire, qu'elle soit indéfinie : quand on gêne le cours des rivières, il y a toujours des stagnations et des débordemens. La liberté du commerce a augmenté singulièrement la culture et l'industrie ; les

laboureurs sont riches, les artisans à leur aise. Les premières années ont été pénibles; mais c'est le sort des commencemens : lorsque la liberté commence à marcher toute seule, elle fait toujours quelque chûte; mais chaque chûte l'instruit, et chaque pas la fortifie. — Sans doute, ai-je répondu; toutes les lois qui prohibent autre chose que des délits, sont oppressives.

J'ai demandé ensuite si le grand-duc s'occupait d'extirper la mendicité dans ses états; car la mendicité est une des grandes plaies, un des grands crimes des sociétés actuelles. La mendicité est une exposition des hommes.

Le gouvernement s'en occupe, me répondit mon interlocuteur; mais il ne peut aller vîte; la mendicité est favorisée par des préjugés religieux et des intérêts particuliers : on emploie ici les mendians à savoir ce qui se passe dans les églises, combien on a brûlé de cierges au *salut*, quel prêtre a officié; et d'ailleurs, on fait faire à ces mendians beaucoup de petites

commissions à peu de frais. Si le gouvernement gênait la mendicité, la superstition crierait à l'impiété, et l'avarice au despotisme. La mendicité a donc, en Toscane, des racines plus fortes et plus profondes que partout ailleurs : elle en a sous les autels.

Est-il vrai, ai-je demandé ensuite, que la défense faite aux créanciers d'emprisonner les débiteurs, ait été cause qu'on a moins prêté aux malheureux, et qu'ils ont moins de ressource dans leurs besoins?

On le craignait; l'événement a rassuré. Ce n'était jamais la caution de la liberté qui déterminait à prêter, puisque cette caution était toujours inutile ou onéreuse. La loi a laissé aux créanciers la saisie des biens. Tout homme malheureux trouvera toujours à emprunter sur sa probité; celui qui n'en a point ne trouvera pas: mais c'est un bien ; on ne saurait rendre la probité trop nécessaire.

Satisfait de ces réponses si lumineuses, quoique si simples, je demandai si on avait supprimé en Toscane la question et

la peine de mort. — Elles le sont, non par une loi, mais par des ordres ; on attend l'expérience pour faire une loi. — En effet, l'expérience seule révèle tous les biens secrets et tous les maux cachés ; et une bonne législation est comme la bonne physique, elle doit être expérimentale. Il faut essayer les lois.

Il fut question encore des asiles, supprimés en Toscane et maintenus à Rome ; des abus et du scandale de cet usage ; de l'impossibilité que l'Etat ecclésiastique fût bien gouverné ; d'une bulle qui excommunie tous ceux qui des Etats du pape, importent en Toscane certaines marchandises. Un paysan, me dit mon interlocuteur, répondit un jour assez plaisamment, « que cette excommuni-
» cation ne lui faisait rien ; qu'elle ne
» pouvait tomber que sur son âne, qui
» seul portait la denrée, et qui heureu-
» sement avait bon dos. » Nous parlâmes encore de la convention entre tous les états d'Italie, de se rendre les criminels, excepté entre Gènes et la Toscane ; enfin,

de beaucoup d'autres objets d'économie politique.

Avec qui ai-je eu cette conversation ? à qui ai-je fait ces objections ? qui les a ainsi résolues ? un écrivain ? un magistrat ? un particulier ? C'est le grand-duc. C'est lui qui m'a donné une heure d'audience, qui a permis que je le questionnasse, que je le pressasse, que je le critiquasse. C'est le grand-duc qui a dit toujours : *On a fait, le gouvernement a fait ;* qui jamais n'a parlé de lui : c'est le grand-duc qui a cette raison, cette simplicité, cette facilité : c'est le grand-duc qui repoussait tous mes éloges, qui les parait avec une adresse que je n'ai pu tromper que deux ou trois fois : c'est le grand-duc qui m'a parlé pendant une heure, debout, dans un cabinet où une simple table est un bureau ; des planches de sapin sans couleur, un secrétaire ; un bougeoir de fer-blanc, un flambeau : car le grand-duc n'a d'autre luxe que le bonheur de son peuple. — Et le grand-duc ne règne que sur la Toscane !

En sortant de cette audience, j'ai été admis à celle des trois aînés de ses enfans, dont le premier a seize ans. Le comte Manfrédini, leur gouverneur, et digne de l'être, m'a introduit dans leur chambre ; car leur appartement (je l'ai déjà dit, mais il est bon de le répéter), car leur appartement est une chambre, et leur palais une maison.

J'ai trouvé l'aîné lisant le livre de la grandeur et de la décadence des Romains. — Monseigneur, vous apprenez donc l'histoire ? — Oui, Monsieur, c'est ma principale étude, avec l'essai de Locke sur l'entendement humain. — Monseigneur, vous étudiez Locke ! Il vous sera bien utile, lorsqu'un jour il vous faudra régler des cerveaux humains dans vos états, d'avoir décomposé le cerveau humain dans votre cabinet ; mais permettez-moi de vous inviter à joindre à la lecture de Locke celle de l'Art de penser, et de la Logique de l'abbé de Condillac. — Nous savons que ces ouvrages existent ; nous les lirons.

Nous avons causé ensuite sur Locke et

sur Condillac, sur les avantages de l'esprit métaphysique, qui seul conduit à la vérité, et de l'esprit analytique, qui seul la trouve; sur le système de la liaison des idées, si fécond en vérités importantes, dont Condillac s'est prétendu l'inventeur, et qui tout entier est dans Locke. J'étais ravi, j'étais attendri de voir un prince s'essayer à l'art de rendre les hommes heureux, en apprenant l'art de connaître l'homme. Ce prince pourra gouverner par lui-même, car il connaîtra ; il pourra vouloir.

Ce matin, en me promenant dans le jardin botanique, j'ai rencontré un petit enfant à qui un démonstrateur faisait connaître les plantes : c'était un enfant du grand-duc. On aime à voir les enfans des rois avec la nature.

Il faut maintenant quitter le grand-duc à Pise, et l'aller chercher à Livourne. Le grand-duc est en effet dans tous ses états, et on le sait : c'est sa police.

Quelqu'un me disait : Il ne faut pas savoir tant de gré au grand-duc d'aimer le peuple ; le prince de... l'aime aussi.

Le grand-duc, ai-je répondu, aime le peuple; et le prince de... aime la populace.



LETTRE XXVII.

A Florence.

Je vais vous entretenir de la célèbre galerie.

On a réuni dans son vestibule les portraits de tous les Médicis, qui ont rassemblé dans la galerie cette foule de chefs-d'œuvres. C'est un trait d'esprit et de justice tout à la fois. Les Médicis semblent se tenir tous ensemble dans ce vestibule, pour faire tous ensemble aux étrangers les honneurs de leur palais et des restes de leur puissance.

Je me suis plu à considérer ces huit Médicis, entre les mains desquelles, pendant plusieurs siècles, au milieu des guerres civiles et étrangères, et des paix qui les séparèrent, l'autorité souveraine

qui régit aujourd'hui la Toscane, a cru insensiblement; a cru depuis cette première influence de l'esprit, des vertus et des richesses qui commencent la monarchie, jusqu'à la puissance énorme du nom de prince, de l'habitude et des cordons qui achèvent le despotisme.

On compte dans la galerie cinquante-huit statues antiques, quatre-vingt-neuf bustes antiques, et trois groupes qui le sont également; une foule d'ailleurs de grands tableaux.

Je vous parlerai d'abord des statues.

La première qui m'a frappé, c'est un superbe cheval qui s'élance, impatient, du marbre, et qui, du pied, des narines, de la crinière et de l'œil, semble, se sentant enfin créé, demander la terre et dévorer l'étendue.

Approchons de ce Romain qui harangue; c'est César: tout son corps parle. C'est donc là cette bouche éloquente d'où sont sorties tant de chaînes!

Cet Apollon est admirable! Quelles belles formes! Cette ligne qui le dessine

en entier, comme elle coule! comme elle fuit! comme elle revient! comme elle lie invisiblement tous les membres les uns aux autres! Le souffle le plus doux et le plus pur de la vie enfle, soutient et anime tous ces beaux membres. Cette tête est bien inspirée! Il y a de l'avenir dans ce regard!

Au commencement du printemps, dans un bocage, parmi les lilas et les roses, au bord d'un ruisseau qui murmure, au roucoulement des colombes et au chant du rossignol, votre imagination aura beau rêver, elle ne rêvera jamais rien de si délicieux que cette Flore. Tous ses charmes viennent d'éclore à l'instant, comme les fleurs qu'elle tient à la main.

Quel est ce dieu si charmant? C'est Mercure. Comment donc était fait l'Amour? Ce corps est vraiment divin: il n'a jamais ressenti les besoins du corps, il n'en a éprouvé que les plaisirs, quand ils ne sont encore que des plaisirs. Quelle harmonie dans ces for-

mes! quelle mélodie! Oui, elles composent pour l'œil (qu'on me passe cette expression) un air charmant. Il y a une musique de la couleur et de la forme, comme il y a une musique du son.

A côté de ce Mercure, on voit un Bacchus. A côté de ce Mercure, ce Bacchus est encore beau; Michel-Ange a rapproché ce dieu de l'humanité. Une femme tendre préférera Mercure; une femme passionnée choisira Bacchus.

Mais voici un autre Bacchus qui surpasse encore le premier. Il est appuyé sur un faune. Quelle délicatesse admirable dans ses membres et dans ses formes! Ce Bacchus échappe au regard: c'est, pour ainsi dire, tout ce qui reste d'un objet aimé; dans une imagination tendre, après quelque temps d'absence. Quoi! c'est là le fameux Bacchus de Michel-Ange! me disait un amateur; où donc est l'ivresse qui doit caractériser Bacchus? Son regard n'est pas troublé! il ne chancelle seulement pas! Est-ce que Bacchus, lui répondis-je, était un homme?

Je ne peux m'arrêter à chacune de ces statues : elles ont toutes des beautés qui leur sont propres, et d'autres qui leur sont communes. Dans toutes, le nu est de la chair ; les draperies sont des étoffes ; dans toutes, on ôte ou l'on pose, de la pensée, les vêtemens qui les voilent; leurs vêtemens les plus épais ne sont que des voiles.

Cette ligne unique, avec laquelle la nature dessine le corps humain, a pris ici, sous le ciseau et le génie des différens artistes, les formes les plus agréables, les mouvemens les plus souples, les ondulations les plus molles : cette ligne ne trace aucun angle ; c'est par des contours qu'elle revient; jamais elle ne s'arrête, et jamais elle n'arrête l'œil; chaque forme est toujours le commencement d'une autre forme. C'est ainsi qu'écrivent Racine, Virgile et Fénélon. Les Grecs avaient-ils donc appris de l'art toutes les propriétés de cette ligne créatrice, étudié tout ce qu'elle pouvait produire pour le plus grand plaisir de l'œil; ou la na-

ture la leur avait-elle présentée elle-même sur les corps humains qu'elle faisait éclore sous son climat favori? En un mot, les artistes grecs n'ont-ils fait que traduire une nature plus heureuse, ou bien l'ont-ils inventée?

Je ne m'arrêterai point devant ce Laocoon, traduit par Bandinelli; l'original est à Rome.

Revenons à présent sur nos pas, et parcourons à la hâte cette collection de bustes des empereurs et des impératrices, de Rome. Baissons les yeux, voilà l'Antinoüs; détournons-les, voilà Néron; arrêtons-les, voilà Marc-Aurèle; laissons-les errer un moment au hasard, voilà cette foule d'empereurs d'un jour et de nom. Toutes ces têtes du despotisme, que l'univers a vues successivement dans l'espace de trois cents ans, les voilà!

C'était par ces yeux, ces bouches, ces sourcils, ces fronts, que, pendant tant de siècles, le genre humain a tremblé! qu'au gré de leurs moindres mouvemens, d'un bout du monde à l'autre, coulaient le sang et les larmes!

Trajan, Titus, Marc-Aurèle, je souris à votre aspect, comme l'univers à votre nom.



LETTRE XXVIII.

A Florence.

Non, je n'oublierai point ce tableau.

Jésus est sur la croix : sa mère est aux pieds, et regarde, mais d'un air si indifférent, qu'il semble que ce n'est ni son fils ni un homme crucifié qu'elle regarde Indifférence sublime! elle est dans le secret de cette mort. Ainsi pensait Michel-Ange.

Pourquoi ce plafond est-il chargé d'arabesques? pourquoi des ornemens si mesquins? pourquoi, au plafond de la galerie de Florence, des ornemens? — Ils sont de Michel-Ange. — Eh bien, ôtez-les de là, et portez-les à Paris dans des boudoirs. Les arabesques de Michel-Ange me rappellent les pièces fugitives de Corneille.

Quoi ! une collection de portraits à côté de la collection de ces beaux antiques ! Artistes, la belle nature en repos, ou la nature commune en mouvement ! Tout le reste ne peut intéresser et qu'un pays et qu'un siècle ; le reste meurt.

Mais comment le goût a-t-il pu souffrir qu'on plaçât, parmi tant de beaux tableaux, cette Vénus qui *peigne* l'Amour ? est-ce que l'Amour a besoin d'être peigné ? Cherchez dans la chevelure de l'Amour une feuille de rose tombée de sa couronne lorsqu'il aura tendu son arc.

Il faut repasser devant ce charmant Mercure, pour effacer cette Vénus.



LETTRE XXIX.

A Florence.

Cette célèbre improvisatrice qui a fait tant de bruit en Europe, qui a été couronnée, il y a quelques années, au Capitole, où l'avait été Pétrarque, où devait

l'être le Tasse, Corilla, la célèbre Corilla, je l'ai vue hier : mais je suis arrivé trop tard.

Cette imagination volcanique est éteinte : cependant elle lance encore de temps en temps des étincelles.

Elle m'a lu plusieurs de ses sonnets. Je n'ai pu en saisir toutes les beautés, ou plutôt j'y en ai vu trop peu, c'est-à-dire, trop peu d'idées, de sentimens et d'images.

Cette langue italienne les amuse et les trompe par sa douceur et sa mélodie. Charmés de la musique qu'elle fait entendre, ils ne lui demandent ni pensées, ni sentimens : c'est comme nous, à nos jolies femmes et à nos opéra comiques.

De là ce luxe de mots et cette misère d'idées qu'on remarque dans tous leurs discours : au lieu de ne mettre sur la pensée que le moins de mots qu'il est possible, ils se plaisent à l'en surcharger : aussi, quand on dépouille la plupart des phrases, il en sort à peine une idée.

Rien n'est plus facile que d'improviser

en italien ; dans une langue où chaque phrase peut être un vers, chaque mot peut être une rime dans une langue qui a tant d'échos. On n'exige pas d'ailleurs d'un improvisateur qu'il pense ni qu'il fasse penser. Une certaine mesure de lieux communs, des prétextes à des paroles; voilà tout ce qu'on attend.

On improvise souvent en chantant; ce qui est d'un grand secours : pendant que la voix file les sons, les idées ont le temps d'arriver ; d'ailleurs, le mouvement du chant les excite. L'âme et le corps se meuvent réciproquement, comme le cavalier et le cheval. Le moindre bruit autour d'un clavecin et d'un cerveau, les fait résonner.

Quelques Italiens sentent l'inconvénient de la multitude de voyelles dont leur langage est remplie.

J'ai fait observer à un poète qui vantait beaucoup ce luxe, que les bons écrivains italiens supprimaient la voyelle à la fin de beaucoup de mots, et multipliaient les consonnes; et cela, pour faire des ombres,

pour briser l'uniformité, pour *enrayer*, en quelque sorte, la phrase que les voyelles précipitent.

Des Italiens qui étaient là, tous gens de lettres, en sont convenus; le poète seul a tenu bon.

Mais, me disait-il, si on vous donnait le choix d'écrire dans une langue composée de voyelles, ou dans une langue composée de consonnes, ne choisiriez-vous pas la première? — C'est comme si vous me demandiez si, pour peindre, je préférerais une palette uniquement chargée de couleur de suie, à une palette chargée uniquement de couleur de rose: je n'en préférerais aucune; j'aurais également besoin de l'une et de l'autre.

Corilla a prié M. Nardini, le plus fameux musicien d'Italie, de nous charmer avec son violon. Ce violon est une voix, ou en a une. Il a touché des fibres de mon oreille, qui n'avaient jamais frémi. Avec quelle ténuité Nardini divise l'air! avec quelle adresse il exprime le son de toutes

les cordes de son instruement! avec quel art, en un mot, il épure et travaille le son!



LETTRE XXX.

A Florence.

VOILA la quatrième fois que je viens de la voir, et je ne l'ai pas encore vue. — Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder. — Je voudrais pouvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire. — Elle échappera toujours au pinceau, au ciseau et à la parole : il n'existe aucune langue au monde qui puisse modeler tant de charmes. — Vous voyez que c'est de la Vénus de Médicis que je parle.

Je suis assis devant elle, la plume à la main. Figurez-vous quelque chose de mille fois plus beau que tout ce que vous avez jamais vu de plus beau, de mille fois plus touchant que tout ce qui a pu vous

toucher, de mille fois plus ravissant que tout ce qui a pu vous ravir : c'est là la Vénus de Médicis. Dans cette Vénus, en effet, tout est Vénus.

Tout ce que vous distinguez en elle est une grace.

Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse et brille de divinité.

Ne croyez pas que j'exagère ; je ne parle point avec enthousiasme : regardez vous-même cette tête ! chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose ?

Dans quel dédale de beautés l'œil se perd et s'égare ! Il descend, ou plutôt il glisse de beauté en beauté, de grâce en grâce, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce front divin à l'extrémité de ce divin pied, sans pouvoir préférer rien, sans pouvoir jamais s'arrêter : il n'ose reposer sur ces doigts, tant ces doigts sont délicats; il n'ose appuyer sur ce sein, il est si pur !

Vous dites : quels sens pourraient ne

pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis? Ceux de tout homme vraiment sensible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe; elle n'enflamme point : elle fait éclore dans le cœur cette délicieuse tendresse, pure encore de tout desir, dont le cœur est si doucement animé lorsqu'il s'entr'ouvre à l'amour,

Mais, Vénus, dit-on, est nue. Vous ne voyez donc pas sa pudeur!

Quelle pensée occupe Vénus? Elle ne pense point : Vénus ne fait que sentir.

Que la molle inclination de ce corps me plait! Avec quelle grâce se dérobe ce pied timide sous le plus charmant genou? Vénus est sur la terre, mais Vénus n'y pose pas.

A force de contempler cette Vénus, je crois quelquefois que c'est elle; j'éprouve je ne sais quel embarras.

On a dit qu'il y a de la femme dans tout ce qu'on aime; on peut dire qu'il y a quelque chose de la Vénus de Médicis dans tout ce qui charme.

LETTRE XXXI.

A Florence.

Vous vous souvenez de Jacques II, de la famille infortunée des Stuart, de ce prétendant, d'abord soutenu, ensuite abandonné par la France, que Rome avait accueilli, et que Rome a négligé; destinée commune à tous les malheurs (car la pitié, cette passion pourtant divine, n'est pas plus fidèle que toutes les autres) : eh bien, ce prétendant, c'est le vieillard accablé d'années, d'infirmités, de disgraces, et surtout du nom de Stuart, qu'on appelle aujourd'hui le comte **?, et qui finit à Florence, dans toutes les afflictions d'une vieillesse pénible, la destinée d'un homme dont le sang a régné jadis, et qui n'a pu l'oublier.

Il mourra le regard attaché sur cette couronne qu'il n'a jamais pu placer que

sur son cachet et dans les panneaux de sa voiture.

Ce vieillard était depuis long-temps à Rome : il y avait une cour, une garde ; mais on lui refusait le nom de majesté. Un jour il quitte Rome pour venir à Florence, où il n'a ni garde ni cour, et où on ne lui donne pas le nom de majesté : mais, en revanche, il a appelé auprès de lui toutes les vertus qui peuvent consoler un vieillard infirme, un père malheureux, et même un roi détrôné ; il a appelé sa fille, la duchesse..... S'il ne fallait que des cœurs pour remonter sur le trône de ses pères, elle y remonterait avant peu. Elle est la bonté même; mais cette bonté que la raison ne commande point, qui coule du cœur, qui a de la grâce, qui charme, qui se fait adorer, qui suppose tant de vertus, et qui n'en paraît pas une.

Puisse la duchesse. . . . être heureuse ! Puisse son père oublier que le nom de Stuart fut un nom de roi ! Puissent, en voyant sa fille, tous les hommes s'en ressouvenir !

La duchesse m'a montré les présens de Louis XIV à Jacques II, à son arrivée en France, lorsque le sort eut réduit ce roi à recevoir des présens, à la vérité, de Louis XIV.

Elle m'a montré la toilette d'or que la reine trouva, le soir de son arrivée, dans son appartement. *Les temps sont biens changés*, m'a-t-elle dit! elle n'en a pas dit davantage. Je me trompe; elle a souri.

Ses soins pour son père sont touchans. Quand ce viellard se rappelle que son nom a régné, ses larmes alors ne sont pas seules, la duchesse pleure avec lui.

La duchesse a auprès d'elle une dame d'honneur, et le comte, un écuyer; c'est un lord. — Voilà toute leur cour, avec le respect qu'inspirent aux cœurs bien nés le malheur, la vieillesse et la vertu.

Je finirai ici ma lettre : je veux laisser dans mon ame cette douce tristesse.



LETTRE XXXII.

A Florence.

N'entrez jamais dans le cabinet de l'*hermaphrodite*, si vous ne voulez pas rougir de plaisir et de honte tout à la fois : je n'ose même pas dire qu'il est trop beau. Aimable pudeur, doublez votre voile dans ce cabinet trop célèbre.

Que ceux qui veulent voir le Mercure de bronze, par Jean de Bologne, se hâtent : le voilà déjà qui s'envole.

Quelle légèreté! l'artiste l'a ingénieusement suspendu sur un petit morceau de bronze qui imite, qui rend le souffle de Borée. Le dieu est vraiment en l'air; cependant on ne craint rien pour lui : on sent qu'il monte.

Quelle suavité dans les formes! quelle finesse dans l'expression! Je ne puis quit-

ter ce Mercure que pour considérer Hercule enfant.

Loin, bien loin tous les autres artistes! ils n'ont représenté que le présent: celui qui a fait Hercule enfant, a représenté l'avenir. On pressent dans cet Hercule, qui n'a pas dix ans, l'Hercule qui en aura trente.

Je passe tous les tableaux de l'école flamande, toutes ces statues, tous ces bronzes : je laisse le peuple.

Quelle blessure profonde a causée la profonde douleur qui voile, sur ce buste, la physionomie d'Alexandre! Tu as ravagé le monde, Alexandre; mais le monde me paraît vengé.

Voici Brutus : il n'est encore qu'ébauché. Je lis au bas de son buste : *Si Michel-Ange n'a fait qu'ébaucher ce buste, c'est qu'il lui est revenu tout à coup en mémoire le crime que Brutus avait commis, et le ciseau est tombé de ses mains.* Quel est l'esclave qui a fait une telle inscription? Léopold, ce n'est pas à toi à laisser outrager Brutus; car tu n'as pas à le craindre.

Quel dommage que ce buste ne soit qu'ébauché! Mais cependant déjà quelle ame! Que de Brutus déjà dans cette ébauche.

L'imagination de Michel-Ange était de niveau avec l'ame de Brutus.

Il ne faut point sortir de la galerie sans avoir assisté à la tragédie, en marbre, de Niobé.

Toute la famille de Niobé, au nombre de quatorze, est rassemblée dans une salle, Déjà un de ses fils a été percé d'un trait parti de la main d'Apollon : il est là, au milieu de la salle, étendu, nageant dans son sang, mort : le reste éperdu, ou fuit, ou se cache, ou demeure : sur ce front est l'épouvante; sur celui-ci, la menace: sur cet autre, déjà la mort; et sur le visage de Niobé, toute l'ame d'une mère qui voit périr à la fois tous ses enfans. Qu'elle est belle et sublime de douleur, cette mère! Elle tâche de cacher entre ses bras la plus jeune de ses filles; la plus jeune de ses filles est charmante, et on ne voit cependant

que ses épaules. On dirait que l'artiste a employé tout son art à les faire belles, afin d'attendrir Apollon.

C'est le grand-Duc qui a rassemblé dans cette salle toutes ces statues. Peut-être aurait-on pu les réunir d'une manière plus pittoresque : elles ne devraient pas être rangées symmétriquement en cercle; elles devraient être séparées; les unes sur le haut d'un rocher; d'autres sur le penchant; les autres au bas : il faudrait qu'on les vît fuir.

Jetons maintenant un regard sur quelques-uns des tableaux. Je ne trouve pas les tableaux dignes des statues : la toile, dans cette galerie, est bien vaincue par le marbre.

Cependant il faut rendre justice à ce Joseph : les autres ne font que s'en aller; celui-ci fuit : il triomphe, car il résiste. Le combat de deux affections intéressantes sur un beau visage, est un spectacle touchant.

Il y a de véritables larmes dans les yeux de ce saint François : elles vont couler.

Ce Pilate qui renvoie Jésus, est d'une composition admirable. Il est sur son siége (c'est un vieux juge); il se lave les mains dans un bassin qu'on lui présente : tout en se lavant les mains, il lève tant soit peu les yeux, et il s'en échappe obliquement un regard, qui tombe à moitié sur Jésus, et qui dit : *Cet homme-là, je crois, n'est pas si coupable : ma foi, qu'ils le fassent mourir ; je m'en lave les mains.*

Le peintre aurait peut-être voulu que je m'écriasse : — « Cette Madeleine me « touche ! » — Alors il n'eût pas dû la faire jolie, mais belle. Cependant elle l'emporte sur toutes les autres Madeleines. Que de componction, en effet, sur ce doux visage! que ces belles larmes sont pénitentes! Elle est à moitié assise dans l'ombre, contre un rocher, toute nue, voilée uniquement de ses cheveux et de sa douleur : cette chevelure est divine ; elle coule sur tout son corps.

LETTRE XXXIII.

A Florence.

Je voudrais pouvoir décrire le cabinet d'histoire naturelle, que, depuis dix ans, le grand-duc s'occupe d'enrichir, et M. Fontana d'arranger.

Cinquante chambres sont déjà pleines des trésors de cette collection. On en remplira cinquante autres.

Il est impossible de rendre l'élégance des appartemens, l'ordre, la distribution; non-seulement tout paraît, mais tout se montre, tout vous appelle.

Les armoires de ce cabinet représentent les cases de la mémoire de M. Fontana, remplie d'histoire natnrelle.

Je ne pouvais me lasser de parcourir ces chambres, d'errer de règne en règne, de visiter tous ces différens empires de la nature, d'en examiner tous

les trésors ; de suivre la nature distribuant le mouvement dans tous les individus organisés, en donnant davantage à ceux-ci ; en donnant un peu moins à d'autres ; mouvement que tous ces individus lui rendent ensuite dans la proportion où ils l'ont reçu, plus vîte ou plus lentement, sous toutes les formes possibles, en exécutant tous les jeux du brillant phénomène de la vie.

Mais ce qui a arrêté mes regards, c'est l'homme. Une cire savante, et peut-être plus durable que l'airain, en offre dans ce cabinet une image complète. Vous voyez toutes les pièces les plus secrètes de cette machine si compliquée, d'abord isolées, éparses, ensuite rassemblées, réunies, et toutes prêtes à remplir dans le concert de l'économie générale du corps humain, à leur tour et à leur place, la partie qui les concerne, toutes prêtes à vivre.

Ces détails remplissent une douzaine de chambres; il n'y a, pour ainsi dire, pas un point de cette copie de l'homme,

qui n'ait exigé le sacrifice d'un exemplaire entier de l'original.

Ce type en cire a consommé mille cadavres. Quel travail! quelle patience! mais aussi quel beau monument!

L'empereur en a été tellement satisfait, qu'il en a commandé un pareil. Il faut trois ans pour le faire. J'y ai vu travailler.

Je regrette bien de n'avoir pu étudier ce type universel de l'homme. Quelques regards que j'ai jetés dans le système névrologique, y ont entrevu plusieurs secrets. La philosophie a eu tort de ne pas descendre plus avant dans l'homme physique; c'est là que l'homme moral est caché. L'homme extérieur n'est que la saillie de l'homme intérieur.

Que ne puis-je laisser reposer ma pensée sur un si beau sujet!

Je voudrais encore qu'elle pût s'arrêter sur ces échantillons de tous les métaux, sur leurs destinées différentes, sur la fortune singulière du fer et de l'or.

Je voudrais étudier aussi ces êtres singuliers que l'on trouve dans l'ergot du

blé, qui, réduits au dernier degré de dessication, offrant tous les signes apparens de la matière morte, sont organisés, vivent, ou plutôt sont aptes à recevoir la vie.

M. Fontana a proposé de faire devant moi cette expérience; il ne lui faut qu'une goutte d'eau. Il se donne bien de garde de la laisser tomber sur ces animaux poussières; elle les briserait en tombant : il approche peu à peu la goutte d'eau au bout d'une aiguille, et peu à peu le petit animal se pénètre de fraîcheur; tous les atomes qui le composent se rapprochent, se lient, font un tout; déjà le mouvement existe; il gagne, il s'avance, il circule, et l'animal a la vie.

Les conséquences qui résultent de cette expérience, sont de la dernière importance; elles jettent un grand jour sur la vie et la mort de la matière.

M. Fontana n'ose point écrire sur ce sujet; il craint d'être excommunié. Tout le pouvoir du grand-duc ne le sauverait point des suites de l'excommunication,

qui a encore beaucoup de pouvoir, même en Toscane.

Ce n'est pourtant pas que le système de M. Fontana attaque quelque dogme de la religion ; mais le mot seul *raison* fait peur à Rome.

Avant de sortir de ce beau cabinet d'histoire naturelle, je veux jeter un regard sur cette pierre singulière qui a été de l'eau. L'eau qui coule de cette fontaine dans un vase, au bout d'une heure est une pierre.

M. Fontana a ouvert des routes, ou nouvelles ou plus sûres, dans le labyrinthe de la nature. Malheureusement ses grandes occupations, et surtout la proximité de Rome, l'empêchent d'écrire, le découragent quelquefois de penser.

M. Fontana a un esprit net, lumineux, méthodique ; point d'*iris* dans les verres à travers lesquels il regarde et étudie la nature : il ne voit jamais que ce qui est.

M. de Fontana ne jouit d'aucune considération à Florence, et surtout parmi les nobles. C'est, de la part de la noblesse,

mépris pour les philosophes : elle n'est pas assez éclairée pour les haïr.



LETTRE XXXIV.

A Florence.

Quelle masse ! quelle élévation ! quelle circonférence ! Est-ce une montagne de marbre qu'on a taillée ? C'est la cathédrale.

On entre ; et, du premier regard, l'imagination touche au ciel ; mais, au second, elle tombe ; car ces colonnes gothiques sont trop faibles pour la soutenir.

Les Goths croyaient que le grand était le beau, et que l'énorme était le grand.

Que nous avons d'écrits en prose et en vers dans le genre gothique !

La proportion ! Ce n'est pas la proportion seule qui fait le beau ; mais sans elle il n'y a point de beau.

On dit que la nature ne fait rien par *sauts* : l'art doit imiter la nature.

On a bien suivi cette règle dans *le baptistaire ou église de Saint Jean*, qu'on a construit à vingt pas de la cathédrale. Chaque face est portée sur deux superbes colonnes ; l'édifice entier s'élève et s'appuie sur seize ; ce qui forme au centre un espace immense, où, du milieu de la voûte, une seule ouverture verse une lumière religieuse et solennelle, qui se répand dans le temple.

Ce beau temple est fermé par des portes d'airain, sculptées avec un art admirable, telles que Michel-Ange disait, qu'elles auraient dû ouvrir et fermer le ciel.

J'en demande pardon à Horace ; mais ses vers dureront moins que ces portes d'airain ; il sera impossible au temps de les dévorer ; plusieurs siècles déjà ont passé dessus, et n'y ont pas laissé la trace d'un jour.



LETTRE XXXV.

A Florence.

Il ne faut pas manquer de voir le *Poggio impériale.*

C'est une maison de plaisance où le grand-duc passe quelquefois une partie de l'été.

Elle n'est pas magnifique à l'extérieur, les jardins n'en sont pas brillans ; mais elle est entourée de campagnes bien cultivées, véritable jardin d'un bon roi.

Quand le grand-duc est au *Poggio*, il n'a pas une sentinelle à sa porte : il a l'air d'être chez son peuple.

Tous les dimanches, le peuple de la ville et de la campagne y accourt ; il y vient boire, chanter, rire sous les yeux de son souverain : il n'y vient pas, comme ailleurs, oublier seulement ses maux, mais mieux goûter son bonheur.

Le grand-duc se promène souvent au milieu de son peuple. Il anime la joie en la partageant, il ne dédaigne pas de goûter à ces plaisirs, qui ne sont pas raffinés, mais vrais, et en partie son ouvrage.

Le grand-duc a imaginé un moyen sûr et bien simple, pour qu'on n'ait pas à se plaindre des gens en place : on peut s'en plaindre. Il a fait faire, dans les murs de son palais, des ouvertures par où les plaintes les plus timides peuvent arriver jusqu'à lui. Ce sont des passages pratiqués pour la vérité.

Le grand-duc ne règne ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les ministres, mais pour son peuple : il est vraiment souverain.



LETTRE XXXVI.

A Florence.

J'ai été voir la bibliothèque impériale.

Elle n'est composée que de manuscrits. Rien de plus chimérique que le cas qu'on en fait ; car ils sont imprimés.

Qu'importe, en effet, que ce manuscrit ait mille ans, s'il est devenu inutile ? Le grand-duc juge ainsi la noblesse.

Le respect pour l'antiquité, soit des monumens, soit des usages, soit des opinions, soit des hommes, en un mot, pour l'antiquité, est une maladie de l'esprit humain.

On m'a montré avec beaucoup d'appareil un manuscrit du code de Justinien, qu'on prétend, non pas le premier, mais le plus ancien. Pour savoir à quoi m'en tenir sur cette prétention, il ne m'aurait fallu lire que deux petites dissertations à

l'italienne, en un gros volume in-folio : j'étais malheureusement un peu pressé.

Le bâtiment de la bibliothèque est très-beau. Il était digne des manuscrits quand ils n'étaient pas imprimés. Michel-Ange, qui en est l'architecte, est mort avant de le finir. il ne sera jamais fini. Qui oserait achever un monument commencé par Michel-Ange, ou un poëme commencé par Virgile ?

Florence est le berceau de Michel-Ange : il y a passé une partie de sa vie. La main patriotique de Michel-Ange a touché la moitié de ces palais, de ces temples, de ces monumens : elle est imprimée partout. Celle du temps n'a pu l'effacer.

J'ai été frappé d'un respect presque religieux en entrant dans la maison de ce grand homme ; j'allais dire dans son sanctuaire : les plus fameux peintres se sont plu à la consacrer des plus belles actions de sa vie ; car il mérita ses talens. Malheureusement pour leurs tableaux, le souvenir de ceux de Michel-Ange en est tout près.



LETTRE XXXVII.

A Florence.

Le palais Corsini est d'une grande magnificence.

Il est très-riche en tableaux. En voici trois.

Le premier, c'est la *Poésie*. Elle est couronnée de lauriers : on dirait que c'est celle de Virgile, tant elle est noble, simple, belle; tant elle ressemble à Didon. Elle est née du cœur tendre, de l'imagination délicate et du patient pinceau du Dolcé.

A côté de ce tableau, on voit un saint Sébastien : il est aussi du Dolcé. On court pour arracher les flèches.

Le troisième est d'un genre et d'un pinceau bien différent : il est de l'Albane. Vous croyez déjà voir les Amours et les Grâces ; vous ne vous trompez point.

Les Amours et les Grâces ne quittaient jamais l'Albane.

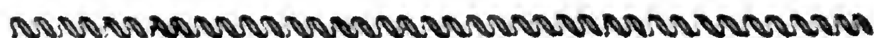
Il a conduit vers le soir les Amours dans un vallon, sur le bord d'un ruisseau, parmi les gazons et les fleurs; ils rient, ils chantent, ils dansent à l'envi au son de la flûte : c'est le vieux Silène qui leur joue de la flûte. Un des Amours est resté couché sur le gazon, et regarde; les autres lui font signe de venir : il ne veut pas.

Cette scène n'est-elle pas charmante ? Les Amours sont jolis comme des Amours.

Le vieux Silène contraste à merveille. Comme il est grave !

J'ai passé une heure avec les Amours et Silène dans cette prairie.





LETTRE XXXVIII.

A Florence.

Comment expliquer ce phénomène politique ? En Toscane, de la noblesse, point de troupes, et un despote.

Le peuple en Toscane est heureux.

Les souverains ont un moyen sûr de soumettre l'aristocratie dans leurs Etats, c'est d'armer contre elle le peuple : un moyen sûr d'armer contre elle le peuple, c'est de faire qu'il soit heureux.

Vainement les grands frémissent, quand le peuple ne gémit pas ; vainement les grands remuent, quand le peuple est tranquille. Les princes veulent être absolus, les nobles veulent être indépendans, le peuple veut être heureux.

Il n'y a que la misère ou le fanatisme qui puissent soulever le peuple. Le bonheur du peuple de Rome explique les jours

de Néron. Mais comment le grand-duc a-t-il rendu ses sujets heureux? Aveo du pain, des spectacles et de la justice; en établissant des manufactures, où le peuple emploie le temps; des théâtres où il l'oublie; des hôpitaux où il trouve la santé, des tribunaux qui paraissent justes.

Armé du bonheur public le grand-duc a attaqué tous les priviléges de la noblesse: il les a vaincus. Il a détruit les dernières racines de la démocratie, en supprimant les confréries; les dernières racines de l'aristocratie, en laissant mourir l'ordre des sénateurs.

Il n'y a plus qu'une classe de sujets en Toscane, et un seul maître.

Le grand-duc est contraint de bien gouverner; il ne peut pas faire une seule faute; car ayant réuni en sa main tout le pouvoir politique, la république est toute prête: il ne manque plus au peuple de Toscane pour être libre, qu'un tyran: il a déjà un despote.

Il est de la nature de la force politique de tendre alternativement à se réunir sur

la tête d'un seul, et à se diviser dans les mains de plusieurs. L'histoire entière n'est que ce phénomène.

Cependant le grand-duc ne se borne pas à opposer à l'aristocratie le bonheur du peuple ; il la surveille.

Il voit passer, pour ainsi dire, une pensée mécontente au fond de l'âme, et l'arrête tout court par un seul mot. On lui reproche d'avoir des espions, il répond, *Je n'ai pas de troupes.*

Au reste, la noblesse en Toscane n'est pas remuante. L'oisiveté des nobles, principe de toute inquiétude séditieuse, y est occupée par l'opéra, la dévotion et le sygisbéisme.

Cependant, s'ils ont perdu toutes leurs espérances, ils ont pu conserver quelque souvenir : il reste parmi eux des noms qui ont régné, ou qui ont été libres, ou qui ont conspiré jadis. Ces noms-là sont toujours à craindre. Comment enflammait-on Brutus ? On l'appelait par son nom ; *Brutus, tu dors !*

LETTRE XXXIX.

A Florence.

Je viens de voir un tableau du Corrège. Il est vrai que c'est le portrait de son maître, de l'Amour.

C'est l'Amour, non plus avec son enfance et son innocence, mais avec sa jeunesse et ses grâces. Il ne touche pas, mais il charme. Il n'a pas, je crois, seize ans : vous vous doutez bien qu'il en a plus de quatorze.

Le dos tourné (il est nu, et c'est l'Amour), le pied appuyé sur un tas de livres, qui ne sont sûrement pas des poète, il tend un arc et regarde; cependant entre ses jambes sont deux petits enfans ; ce sont les siens : ils s'embrassent ; l'un deux rit, l'autre pleure, l'Amour sourit. Allégorie délicieuse !

Quelle heureuse idée, tendre Corrège,

t'est venue au bout de ton pinceau! Car, *c'est au bout de ton pinceau*, disais-tu, *que tes idées te venaient.* Ton pinceau prenait, pour ainsi dire, du sentiment dans ton cœur, comme il prenait de la couleur dans la nature.

Adieu, charmant Amour, fils de Vénus et du Corrège.



LETTRE XL.

A Florence.

Je sors du palais Pitti. C'est la demeure du grand-duc.

Quelle masse! quelle élévation! quelle étendue de bâtimens! Cependant cette élévation, cette étendue et cette masse ne peuvent intéresser qu'un regard; le regard glisse sur cette prodigieuse surface, sans rencontrer un seul ornement, sans trouver un seul point d'appui : le palais entier ne paraît qu'une pierre.

Sans doute il faut que, dans tout ouvrage des arts, l'idée principale brille ; mais il faut du moins que les idées accessoires paraissent.

Quoi qu'il en soit, l'imagination errante dans l'immensité du palais Pitti, se sent par-tout dans l'habitation des rois.

On y voit tant de tableaux, qu'on n'y a vu qu'un seul tableau. Il faudrait un mois pour les démêler et les apprendre : on les parcourt en une heure.

Quelle terrible et sublime composition que la mort du riche et celle du pauvre, représentées à côté l'une de l'autre, dans le salon *des quatre fins de l'homme !*

Au milieu d'un appartement superbe, sur un lit éclatant d'or, entouré de prêtres qui prient, de médecins qui méditent, de serviteurs qui s'empressent, d'enfans qui sanglotent, d'une femme qui se désespère, parmi le trouble, la consternation et les larmes, un homme exhale sur la soie et la pourpre le dernier sou-

pir de la vie; c'est là le riche : tandis que, dans le coin d'une masure, dans l'ombre, sur un grabat, sur la paille, quelque chose de livide, de sanglant, d'informe, pend jusqu'à terre en lambeaux, à moitié rongé par des chiens qui l'abandonnent et s'enfuient; c'est là le pauvre.

Quelle distance la société a jetée entre le pauvre et le riche! et si le pauvre a l'audace de vouloir se rapprocher du riche, toute la foule des lois est là, qui le repousse dans la misère, ou le précipite à la mort.

La mort seule est juste envers le riche et le pauvre; elle les confond sous sa faux : la mort ne connait qu'une espèce humaine.

Je réfléchissais sur la société, sur ce qu'on appelle la justice, qui n'est plus aujourd'hui, en grande partie, qu'une injustice consacrée : mon imagination avait passé en revue tous les maux de la civilisation; elle entrait dans les forêts du Canada pour interroger, sur le bonheur,

la vie sauvage : dans ce moment, je me suis trouvé dans les beaux jardins du palais Pitti, au milieu des premières fleurs du printemps, des premières haleines du zéphyr, sur des gazons qui naissaient, à l'heure où la voix du rossignol, plus tendre et plus amoureuse, exhale ses derniers accens. Le beau soir! Il semblait que le jour quittait à regret la nature! Je ne puis vous exprimer avec quel plaisir j'abandonnai mon âme, obsédée par tant d'images funestes, à tous les charmes de la saison et du lieu. Je me mis à respirer le printemps, la nature et la vie : la vie que je voyais éclore partout avec l'amour, à toutes les branches des arbres, à toutes les feuilles des arbustes, à toutes les herbes des gazons, dans tous les accens des oiseaux. Oh! que les beautés de la nature sont supérieures aux beautés de l'art!



LETTRE XLI.

A Florence.

Il y avait, il y a quelques années, quatre académies à Florence. Elles ne faisaient rien : c'étaient quatre académies.

Le grand-duc les a réunies en une seule, sous le nom d'*Académie Florentine;* mais il a eu beau créer deux cents places, il aurait fallu créer en même temps deux cents talens.

La constitution de l'académie n'est pas propre à les faire naître, encore moins à les faire produire ; elle est en effet monarchique : elle a un président perpétuel nommé par le prince, deux secrétaires nommés par le prince, deux censeurs nommés par le prince. Il n'y a que la démocratie qui puisse convenir à une académie, parce que la liberté seule peut être favorable aux talens.

Celle-ci a deux séances par semaine ; elles sont publiques. Les membres ouvrent tour à tour la séance par un discours à leur choix. Le secrétaire invite ensuite à lire les autres académiciens, et même les étrangers.

J'ai assisté à une de ces séances; elle commença par un recueil de lieux communs sur la vie et les ouvrages de Galilée. Il fut psalmodié d'un bout à l'autre.

Cette psalmodie des Italiens est bien odieuse ! Quelle monotonie insupportable ! Ces débris de la langue chantée dans la langue parlée, font un effet malheureux ! Les Italiens et les partisans de leur langage ignorent sans doute que c'est à l'âme seule, suivant les sentimens qu'elle veut exprimer, à moduler la parole, à la noter. Toutes ces inflexions artificielles repoussent celles de la nature, empêchent surtout de les reconnaître ; elles ne leur laissent aucune place : la parole alors ne naît que sur les lèvres, et ne part plus que de là.

Après les lieux communs sur Galilée,

un petit jeune homme profita de l'invitation du secrétaire pour psalmodier un sonnet sur l'âme.

C'était un juif : voilà la seule chose de remarquable dans son sonnet.

Ensuite une improvisatrice se leva, et chanta des vers sur la mort d'une de ses amies. On riait.

La séance fut terminée par le comte***, qui, très-modestement, lut une idylle qu'il avait fait imprimer. Il n'eut pas tant de tort, car l'idylle parut nouvelle.

Il ne se borna pas à lire son idylle ; il la joua. Que de mines pour une bergère!

Les académiciens n'ont aucune place marquée dans l'assemblée, excepté le président, les secrétaires et les censeurs ; ce qui fait peut-être qu'ils n'en ont pas non plus dans les lettres.

Tout ce qui pense, dans cette académie, a honte et gémit.

Le grand-duc voudrait qu'elle continuât le dictionnaire de la langue italienne, commencé par l'académie de la Crusca. Elle s'y refuse ; elle a raison. Il est té-

méraire de chercher à fixer une langue, quand elle n'est pas encore formée, peut-être même quand elle est formée.

La formation d'une langue est l'œuvre des grands écrivains ; l'Italie en compte trop peu : plus de la moitié de l'esprit et du cœur humain n'a pas encore passé sous la plume des Italiens, et par conséquent dans leur langue.

C'est un dictum vide de sens, que celui qui fixe à Sienne la patrie du bon langage italien.

Cette langue n'a point encore de patrie, de domicile ; elle est errante : elle mendie encore de tous les côtés, surtout en France.

Les divers langages des grands écrivains sont autant de domaines différens que la langue générale réunit à sa couronne, et qui composent son empire.

Il existe, en Italie, une langue de l'Arioste, une langue du Tasse, une langue de Bocace, une langue de Machiavel; mais il n'existe pas encore, en Italie, de langue italienne.

Le comte Alf..... dans des tragédies admirables, où respire souvent le génie de Sophocle, a tenté récemment de ressusciter le langage italien du siècle de Léon X ; mais cette tentative n'a réussi ni à Naples, ni à Rome. On ne peut plus souffrir, dans ces deux villes, que de l'italien *francisé*, c'est-à-dire, dégénéré.

Les Italiens conviennent qu'en général ils ne savent pas faire un livre; qu'on ne sait en faire qu'en France. Aussi ne lisent-ils, par choix, que nos écrits; mais la moitié de nos écrits leur échappe, tout ce qui est grâce, tout ce qui est finesse, tout ce qui est délicat, en un mot, tout ce qui échappe.



LETTRE XLII.

A Florence.

J'AI été voir l'académie des arts, que le grand-duc a remise en vigueur.

J'ai visité la salle du dessin, celle du nu, celle des plâtres, celle du burin, celle du pinceau.

La salle des plâtres est immense : sur deux lignes parallèle, sont rangés tous les platres des plus belles statues que possède aujourd'hui l'Italie.

C'est au milieu des plus belles formes humaines, écloses dans les plus heureux climats, choisies par le goût le plus pur, exprimées par le ciseau du génie, qu'on voit incessamment errantes les imaginations de cent jeunes artistes, qui essaiont, à l'envi, ou de les comprendre, ou de les sentir, ou de les imiter.

Le grand-duc leur fournit tout, excepté le génie, que la nature seule peut fournir.

J'ai été indigné, dans l'école de la peinture,

En Italie, à Florence, le maître faisait copier un de ses tableaux.

On recommence à Florence, comme dans le reste de l'Italie, tous les beaux arts : on y fait des ébauches devant des chefs-d'œuvres,

C'est un peu la faute du grand-duc; le grand-duc appelle les arts, et il a banni le luxe.

Il veut de l'architecture et plus de palais; des mœurs et des statues!

Les arts ne produisent, comme la nature, qu'autant qu'on consomme leurs productions.

Léopold, on ne peut réunir Athènes et Sparte : on ne peut être Lycurgue et Périclès tout à la fois!



LETTRE XLIII.

A Florence.

Le palais *Ricardi* mérite d'être vu : il fut la demeure du premier Médicis.

C'est dans ce palais que mourut la liberté de Florence, et que les beaux arts naquirent. Le tombeau de la liberté est le berceau des beaux arts.

La galerie du palais Ricardi est admirable.

Le pinceau du Jordano, aussi fécond et brillant que celui d'Ovide, conseillé par les plus belles imaginations de son siècle, par des philosophes et des poètes, en a peint et peuplé la voûte. Il en a fait un poème : le sujet, c'est le destin de l'homme.

On voit d'abord la naissance de l'homme. Le Destin, le Temps, les Parques

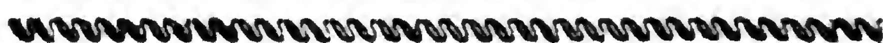
et la Nature, sont dans l'attente; le Dessin fait signe au Temps, le Temps fait signe aux Parques; à l'instant leur fuseau tourne, et, dans les bras de la Nature, on aperçoit un enfant. Prométhée s'approche de cet enfant, et secoue sur lui son flambeau; cette étincelle est la vie. Déjà l'enfant rampe aux pieds de la Nature, il se lève, il marche, il veut la quitter. En vain la Nature tâche de le retenir; en vain elle pleure : il est bien loin; bientôt il s'est égaré. Après que ce jeune homme a erré quelque temps, deux chemins s'ouvrent devant lui : l'un est hérissé de cailloux et d'épines; il est par-tout escarpé : l'autre, au contraire, est uni; il est tapissé de fleurs. Au bout de chacun de ces deux chemins, on aperçoit une troupe d'hommes et de femmes. Les hommes et les femmes de la première troupe, ont un air doux, mais grave : point de fard, nul ornement, nulle parure, seulement quelques feuilles de laurier dans leurs cheveux. Cette troupe est restée au bord du che-

min ; c'est de là que, sans chercher à séduire le voyageur, elle lui parle, et lui dit simplement : *Jeune homme, voici le chemin du bonheur.* Ce sont les talens et les vertus. La troupe qui borde le chemin uni, beaucoup plus nombreuse que l'autre, offre les figures les plus piquantes; leur contenance est animée; elles rient, elles chantent, elles folâtrent. Quel luxe dans leurs vêtemens! Elles ont des fleurs dans leurs cheveux, des fleurs sur leurs fronts, des fleurs encore à la main. A la manière dont elles sourient, vous les prendriez pour les Amours et les Grâces; cependant, en les regardant par-derrière, un léger ruban qui serre leurs têtes, décèle que ces charmans visages ne sont que des masques, et quelques ouvertures dans ces masques laissent entrevoir des figures hideuses. Cette troupe s'est empressée au-devant du voyageur; elle lui sourit, le caresse, le prend par la main : *Charmant voyageur*, lui dit-elle, *voici le chemin du plaisir; suivez nous*

donc. Il les suit..... L'infortuné suit les vices!

Ingénieuse allégorie! Jamais la vérité n'a mis sur son visage de voile ni plus brillant, ni plus diaphane!

Que n'ai-je le pinceau de Jordano! Que n'ai-je le talent qu'avait ce peintre, d'imprimer en un moment son imagination sur la toile!



LETTRE XLIV.

A Rome.

Que la route de Florence à Rome est différente de celle de Livourne à Florence!

Après qu'on a quitté Livourne, d'où autrefois la Toscane embrassait avec les bras du commerce tout l'univers, vous suivez un chemin magnifique, à travers des champs, des bois, des vallons, et vous arrivez à Pise, où l'Arno vous attendait.

On coupe ensuite, avec l'Arno, une vaste plaine, parmi les cultures les plus riches, sous une température modérée, qui ne connaît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été.

J'étais ravi de rencontrer à chaque pas, dans des champs émaillés de fleurs, des femmes belles de santé, de bonheur et d'innocence. Répandues ainsi dans les champs, elles semblaient plutôt y célébrer des jeux et des fêtes, que s'occuper des travaux rustiques : elles me rappelaient ces nymphes charmantes, dont la Fable et les poètes avaient peuplé les campagnes.

Mais laissons dans leurs belles campagnes ces belles femmes, que tous les peintres devraient venir chercher, et que tous les voyageurs doivent fuir. Entrons avec l'Arno dans Florence.

Quelle situation que celle de Florence! La plaine au milieu de laquelle elle est assise, est couverte d'arbres fruitiers. Dans le printemps, Florence est au milieu d'un bouquet de fleurs, et mérite de porter son nom.

Mais à mesure qu'on s'en éloigne, le terrain devient inégal, la culture monotone, la terre stérile, les hommes rares, les femmes laides, les troupeaux maigres : toute la nature enfin dégénère.

En avançant dans la Toscane, j'ai trouvé Sienne, qui n'a rien de remarquable que le groupe des trois Grâces, placé au milieu de la sacristie de la cathédrale, entre un Christ qui meurt, et un Christ qui ressuscite,

C'est à leurs pieds que le prêtre se prépare à la messe : elles sont toutes nues.

En sortant de *Sienne*, la terre est toute bouleversée. Plus de culture, plus de troupeaux, plus d'habitations, plus d'hommes. Là, semblent finir la nature Léopold.

Parvenu, après trois heures de marche, de monts en monts, de rochers en rochers, au sommet escarpé de *Redico-Fani*, je trouvai le chaos, le désert, le silence; il était nuit : mais le lendemain, en descendant à *Roncilione*, je trouvai l'aurore, le chant du rossignol, la pre-

mière branche d'aube-épine, des vallons couverts de verdure, le célèbre lac de Trasimène et *Viterbe* tout en fleurs. Tout à coup, par un contraste nouveau, comme si on traversait les lieux habités par Armide, sous le plus beau ciel, rien ne se meut, rien ne vit, rien ne végète; et, dans le lointain, on voit Rome : le moment d'après on ne voit plus rien.

Dans ces chemins où jadis, de tous les coins de l'univers, les rois et les nations accouraient, où roulaient les chars de triomphe qu'inondaient les armées romaines, où le voyageur rencontrait César, Cicéron, Auguste, je ne rencontrai que des pélerins et des mendians.

Enfin, à force de percer le désert, la solitude et le silence, je me trouve au milieu de quelques maisons : je ne pus m'empècher de verser des larmes; j'étais dans Rome.

Quoi! C'est là Rome! quoi! Rome, qu'on pressentait autrefois des extrémités de l'Asie, c'est aujonrd'hui le désert,

c'est le tombeau de Néron qui l'annonce!

Non, cette ville. ce n'est point Rome; c'est son cadavre, cette campagne, où elle gît, est son tombeau; et cette populace qui fourmille au milieu d'elle, des vers qui la dévorent.



LETTRE XLV.

A Rome.

Je suis arrivé hier au soir fort tard.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Toute la nuit, cette idée allait dans mon ame : *tu es à Rome.* Les siècles, les empereurs, les nations, tout ce que ce vaste mot de Rome contient de grand, d'imposant, d'intéressant, d'effrayant, en sortait successivement ou à la fois, et environnait mon ame.

Il me tardait que les premiers rayons

du jour montrassent à mes yeux cette ancienne capitale de l'univers.

Enfin je vois Rome.

Je vois ce théâtre où la nature humaine a été tout ce qu'elle pourra être, a fait tout ce qu'elle pourra faire, a déployé toutes les vertus, a étalé tous les vices, a enfanté les héros les plus sublimes et les monstres les plus exécrables, s'est élevée jusqu'à Brutus, a descendu jusqu'à Néron, est remontée jusqu'à Marc-Aurèle.

Cet air que je respire à présent, c'est cet air que Cicéron a frappé de tant de mots éloquens; les Césars, de tant de mots puissans et terribles; les papes, de tant de mots enchantés.

Sur cette terre a donc coulé tant de sang! Dans ces murs ont donc coulé tant de larmes! Horace et Virgile ont récité ici leurs beaux vers!

Allons. Mais où aller? Je suis au milieu de Rome, comme au milieu de l'Océan : trois Romes, comme trois parties du monde, se présentent en même temps

à mes regards ; la Rome d'Auguste, la Rome de Léon x, et la Rome du pape actuel.

Laquelle visiterai-je d'abord ? elles m'appellent toutes à la fois. Où est le Capitole ? Où est le musée de Clément xiv ? Qu'on me mène à l'arc de Titus. Que l'on m'arrête au Panthéon. Montrez-moi Sainte-Marie majeure. Je veux voir le tableau de la transfiguration de Raphaël. Je ne vois pas l'Apollon du Belvédère ? Comment choisir à Rome ? Peut-on y arrêter ses regards ?

Il faut que je commence par errer de côté et d'autre, pour user cette première impatience de voir, qui m'empêcherait toujours de regarder.

Je suis donc à Rome ! Je suis donc dans cette ville que tout l'univers regarde !

Il n'y a point ici une pierre qui ne recèle une connaissance précieuse, qui ne puisse servir à bâtir l'histoire de Rome et des arts : sachez les interroger, car elles parlent.



LETTRE XLVI.

A Rome.

J'ai consacré la soirée d'hier à chercher dans Rome moderne les débris les plus intéressans de Rome antique ; ceux que la faux du Temps, ou la hache de la Barbarie, ou le flambeau du Fanatisme ont ménagés, car ils n'en ont respecté aucun.

Qu'il reste peu de parties intactes de cette cité prodigieuse !

Le Panthéon et le Colysée en sont les deux principaux restes, mutilés toutefois et dégradés ; mais, dans cet état même, conservant quelque chose de si vivant et de si romain, que la renommée de Rome n'étonne plus, et que Rome étonne encore.

J'ai dirigé d'abord mes pas vers le Panthéon, consacré par Agrippa à tous

les dieux, et depuis, par je ne sais plus quel pape, à tous les saints.

C'est cette dédicace qui a préservé le Panthéon du sac général que la plupart des autres temples ont subi.

Il a été dépouillé de tout ce qui le faisait riche, mais on lui a laissé tout ce qui le faisait grand : il a perdu ses marbres, son porphyre, son albâtre, ses bronzes; mais il a gardé sa voûte, son péristile et ses colonnes.

Quel magnifique péristile! votre regard est d'abord arrêté par huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument immortel.

Ces colonnes sont belles de l'harmonie des proportions les plus parfaites, du travail le plus exquis, et de la durée de vingt siècles, dont elles sont revêtues et ornées.

L'œil ne peut se lasser de monter avec elles dans les airs, et d'en descendre avec elles.

Elles offrent je ne sais quoi d'animé, qui fait illusion, une taille élégante,

une stature noble et une tête majestueuse, autour de laquelle l'achante s'est plu a déployer en couronne ses feuilles si superbes et si souples tout à la fois : et cette couronne, comme celle des rois, sert tout ensemble à parer la tête auguste où elle brille, et à déguiser le fardeau immense qui pèse sur elle.

Que l'architecture, quand elle crée de pareils monumens, mérite bien une place parmi les beaux arts!

C'est comme un harmonieux concert que l'architecture donne à l'œil.

La pureté des formes est pour l'œil, ce que la pureté des sons est pour l'oreille.

Quelle idée simple et grande tout à la fois, que ce fronton et ces huit colonnes! On la saisit et on la retient comme un beau vers de Corneille.

Ce n'était point par le fracas d'une multitude d'impressions différentes et isolées, que les Grecs cherchaient à intéresser, à émouvoir, à satisfaire la sensibilité : ils n'en employaient qu'une seule; mais ils la choisissaient grande : ils

la répétaient plusieurs fois, et la modifiaient beaucoup; ils la modifiaient par toutes les nuances fugitives de gradation et de dégradation insensibles dont elle était susceptible.

Par là ils satisfaisaient deux caprices singuliers de la sensibilité, qui, paresseuse et avide tout à la fois, veut tout à la fois garder la même sensation, et recevoir une autre émotion.

On retrouve chez les Grecs, dans leur architecture, dans leur sculpture, dans leur peinture, dans leur éloquence, dans leur poésie, et même dans l'habillement et la parure de leurs femmes, ce système de beau idéal réalisé constamment.

Il n'existe en effet qu'une espèce de beau idéal, non plus qu'une poétique et qu'une logique pour composer ce beau, soit avec des sons, soit avec des couleurs, soit avec des formes, soit enfin avec ces combinaisons si compliquées et si étonnantes de formes, de couleurs et de sons, qu'on appelle des sentimens et des idées.

Les Grecs furent heureux d'avoir rencontré dès le principe ce beau idéal, cette poétique et cette logique de tous les beaux arts : ils n'ont presque fait que des chefs-d'œuvres.

Les modernes n'ont pas eu cet avantage : aussi presque toutes les fois qu'ils ont quitté, dans les beaux arts, les traces des Grecs, n'ont-ils jamais fait trois pas de suite sans tomber ou sans s'égarer.

C'est ce qui est arrivé aux Bernin et aux Borromini, qui, à côté des monumens du meilleur goût, en ont élevé d'autres d'un goût si dépravé et si ridicule.

Au reste, comparez avec les artistes grecs la plupart des artistes modernes.

Les artistes grecs étaient tous, plus ou moins, initiés dans la philosophie, la poésie et l'éloquence : c'était le génie qui leur mettait à la main le ciseau, ou le pinceau, ou la plume, et non pas la nécessité.

Ils choisissaient, parmi ces différens instrumens, celui qui allait le mieux à

leur génie et à leur talent. Souvent ils les employaient tour à tour. Les beaux arts n'étaient pour eux que les différens dialectes d'une même langue; de la langue sacrée du beau. Ils savaient exprimer le beau, même avec du bronze, comme Gesner et Haller l'ont su faire avec l'allemand.

Je jette ici, pêle-mêle, toutes les idées que m'a suggérées hier la méditation du Panthéon.

En considérant avec quelle économie et quelle sagesse ce monument est orné, j'ai vu que les Grecs pensaient, et avec raison, que les ornemens même ne sont pas dispensés d'être utiles; qu'on ne doit décorer que la surface et les extrémités des parties nécessaires: que le fond, en un mot, de tout ornement, doit être de l'utilité.

C'est au reste la source d'un plaisir très-piquant; on est étonné qu'une chose si nécessaire soit en même temps si agréable.

Je ne peux me lasser de contempler,

dans mon imagination, ce beau péristile. Toutes ces pierres étaient en bloc dans des carrières : on les coupe, on les tire, on les jette là, on les taille, et je les foule en passant : mais le génie vient; il prend ces pierres, il les place, il les dispose; les voilà enfin dans les airs : et mon œil alors, ainsi que mon ame s'arrêtent devant elles, saisis d'une émotion, d'un respect, d'un plaisir qui les étonne et les charme.

C'est ainsi que fait la musique, de tous les sons et tous les accens isolés de la voix humaine, pour en composer ces airs admirables, que le cœur chante avec la voix, et chante encore après elle.

Je ne regrette point les marbres qui revêtissaient autrefois le Panthéon.

Cette sombre couleur du temps, dont aujourd'hui il est teint, vaut bien l'éclatante couleur du marbre dont il brillait autrefois.

Il faut pardonner au temps, qui enlève insensiblement à ces colonnes quelque chose de la surface : il met des années

à la place. C'est une grande magnificence que la durée!

Mais il ne faut point pardonner au *Bernin*; qui a placé ces deux clochers entre le péristile et la rotonde.

La porte de la rotonde est bien la porte d'un temple; c'est bien celle du Panthéon, c'est bien la porte par laquelle devaient s'écouler sans cesse les flots des nations, que toutes les superstitions de l'univers continuellement poussaient là.

A mesure que j'avance vers le temple, mon imagination pressent, de plus en plus, tous les dieux. Mais j'entre.... Les dieux n'y sont plus.... Le Panthéon est désert.

C'est ici que la cause universelle était représentée toute entière dans la collection de ses différentes influences, allégorisées, personnifiées et nommées dieux.

Le voile allégorique qui les couvrait était si fin, le temps et l'habitude l'avaient tellement appliqué sur les corps, que l'œil humain, à la longue, ne put le distinguer de ces corps.

Ces influences d'une seule cause ont été bientôt des êtres réels ; puis ces êtres, des dieux ; puis ces dieux, des hommes ; puis ces hommes, des monstres ; enfin, au grand jour de la philosophie, ces monstres ont été des fantômes.

Quel changement dans ce lieu ! Où l'on adorait Vénus, on adore aujourd'hui la Vierge : un Dieu sur une croix a pris la place d'un Dieu la foudre à la main.

Le dessin du Panthéon est simple et grand. Sa forme circulaire est heureuse. Une vaste coupole voûte majestueusement son enceinte. Mais pourquoi tous ces pompons d'or et de marbre ? On ne sait qui a fait le plus de mal à ce monument, des barbares qui l'ont dépouillé, ou des papes qui l'ont décoré.

Voilà donc le Panthéon qui étonna l'imagination romaine, et n'étonna pas celle de Michel-Ange ! ce Panthéon, qui avait été une pensée du siècle d'Auguste, et ne fut, dans la suite, qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de son église de Saint-Pierre ! Vous admirez, dit-il

aux nations, la masse du Panthéon, et vous êtes étonnées que la terre la porte : je la mettrai dans les airs.

Le génie de Michel-Ange disait de ces choses, et sa main les exécutait.

Quel dommage que le goût moderne ait blanchi la voûte du Panthéon ! Cette couleur l'a rapprochée de la terre. Blanchir un édifice antique ! c'est pis que si l'on noircissait un édifice moderne. Et c'est Benoît XIV qui a ordonné que l'on fît à la voûte du Panthéon une pareille injure !

Je laisse à d'autres le soin de compter tous les marbres, tout le porphire, tout le granit qui enrichit l'intérieur du Panthéon. Il possède un trésor bien plus précieux, les cendres de Raphaël.

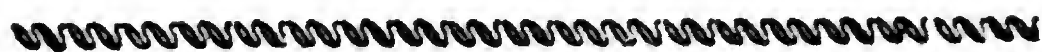
Carle Marate a fait ériger à Raphaël un tombeau, où Agrippa lui eût fait élever un Autel.

Il mourut, ce grand homme, en 1520. Il mourut âgé de trente-sept ans. Approchons de ce tombeau, et lisons :

Ille hic est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Le cardinal Bembo a mis de l'esprit dans ces vers : il n'aurait dû y mettre que de la douleur. Que ne se bornait-il à dire : *Hic est Raphaël!* Raphaël est ici!

J'avais été voir, le matin, des tableaux de Raphaël. Ah! quand on vient de voir les ouvrages d'un grand homme, c'est une chose bien touchante que son tombeau!



LETTRE XLVII.

A Rome.

C'ÉTAIT hier la fête de saint Louis de Gonzague, jésuite : grande fête par conséquent dans l'église de Saint-Ignace.

J'ai suivi la foule, et j'ai été entendre l'*opéra des vêpres*, et voir l'*illumination du salut*. Ces expressions conviennent parfaitement à ce qui se passe ici dans les grandes solennités.

Tout l'office s'exécute en musique ; on se promène, on cause, on rit, on fait foule autour des orchestres.

Il n'y a pas de jour dans l'année ou il n'y ait deux ou trois de ces spectacles, et tous également courus.

En sortant du salut, on va dans la rue du *Coars* prendre des glaces, ou souper dans un cabaret avec des femmes, ou assister à un feu d'artifice et à un bal, près de l'église, chez un dévot de la paroisse, ou un protecteur du couvent. Les grands amis du saint illuminent.

La fête de S. Louis de Gonzague se célèbre avec une pompe toute particulière. En supprimant les Jésuites, on n'a rien changé aux usages de leurs églises : on leur a conservé aussi toutes leurs richesses.

La chapelle du saint est d'une magnificence, non pas romaine tout-à-fait, mais jésuitique. L'autel est d'argent, ciselé avec un art admirable : il est couvert de chandeliers de *lapis-lazuli*.

Dans le devant de l'autel est une ou-

verture, par laquelle on jetait, du temps des Jésuites, et on jette encore aujourd'hui des lettres adressées au saint : on lui demande de présenter à Dieu telle et telle requête, et de les appuyer de ses bons offices.

Les Jésuites avaient persuadé aux Italiens que saint Louis de Gonzague se prêtait volontiers à cela, et qu'il était si bien avec Dieu, que rarement il manquait son coup.

Les Jésuites nemanquaient pas le leur : ils pénétraient, par ce moyen, les secrets les plus cachés des familles.

Comme le devant d'autel avait été enlevé, à cause de la fête, j'ai vu de mes propres yeux, dans la boîte, une foule de lettres.

On venait d'en mettre une à la poste dans le moment même; elle était souscrite : *A saint Louis de Gonzague.* On avait oublié : *poste restante.*

La musique, formée en partie par ces instrumens qu'on appelle des *castrati*, qui charment tant les oreilles délicates et

afflgent tant les cœurs sensibles, ne m'a pas empêché d'examiner l'église.

Le plafond représente S. Ignace dans le ciel aux pieds de Jésus. Il est entouré d'une foule de disciples.

Les quatre parties du monde sont sous lui : des bandes de Jésuites, conduites par des anges, et tenant un glaive et un flambeau à la main, se précipitent de tous les côtés, pour aller persuader l'Evangile.

Les quatre pendentifs du dôme offrent chacun un massacre choisi du vieux Testament.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'inscription, en gros caractères, au-dessus du maître-autel : *Ego vobis Romæ propitius ero.* Je vous serai propice à Rome.

Les Jésuites ont été détruits à Rome, et cette inscription subsiste.

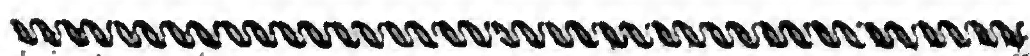
La statue de saint Louis de Gonzague, par le Gros, est un chef-d'œuvre ; le saint lui-même est fort beau.

Les Jésuites n'ont pas manqué ce trait

de captation dans leurs tableaux et leurs statues.

Leur saint Stanislas est charmant.

Les Jésuites avaient remarqué qu'un jeune homme fait une prière plus longue et plus fervente aux pieds d'une belle Vierge. Ils connaissaient toutes les routes du cœur.



LETTRE XLVIII.

A Rome.

Ce matin, je suivais tranquillement mon chemin dans la rue; je m'en allais au Capitole. Dans le moment a passé un carrosse où étaient deux récollets, l'un sur le fond, l'autre sur le devant et tenant entre ses jambes quelque chose que je n'ai pu distinguer.

Tout le monde s'est arrêté, et a salué avec un profond respect.

J'ai demandé à qui s'adressait ce salut.

C'est, m'a-t-on répondu, *au bambino*, que ces bons pères vont porter à un prélat qui est bien malade, et dont les médecins désespèrent.

Je me suis fait expliquer ensuite tout ce *bambino*.

Le *bambino* est un petit Jésus de bois, richement habillé.

Le couvent qui a le bonheur d'en être le propriétaire n'a pas d'autre patrimoine.

Dès que quelqu'un est sérieusement malade, on va chercher le *bambino*, et en carrosse, car il ne va jamais à pied. Deux récollets le conduisent, le placent à côté du malade, et restent là, à ses frais, jusqu'à ce qu'il soit mort ou sauvé.

Le *bambino* est toujours en course; on se bat quelquefois à la porte du couvent pour l'avoir; on se l'arrache : l'été sur-tout, il est singulièrement occupé, quoiqu'il se fasse alors payer plus cher, à raison de la concurrence et de la chaleur. Cela est juste.



LETTRE XLIX.

A Rome.

Hier, en sortant du Panthéon, j'ai été au Capitole.

Cet endroit qui a dominé l'univers, où Jupiter avait son temple, où Rome avait son sénat, d'où jadis les aigles romaines s'envolaient continuellement dans toutes les parties du monde, et de toutes les parties du monde continuellement revolaient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche de Scipion, ou de Pompée, ou de César, courait parmi les nations menacer la liberté et faire la destinée des rois; où enfin les plus grands hommes de la république respiraient, après leur mort, dans des statues qui exerçaient encore sur l'univers une autorité romaine : eh bien, ce lieu

si renommé a perdu ses statues, son sénat, sa citadelle, ses temples; il n'a conservé que son nom, tellement cimenté par le sang et les larmes de tant de peuples, que le temps n'a pu encore en désunir les syllabes immortelles; il s'appelle encore *le Capitole.*

C'est au Capitole que l'on voit bien tout ce peu que sont les choses humaines, et tout ce qu'est au contraire la fortune.

Je cherche la place où était la citadelle.

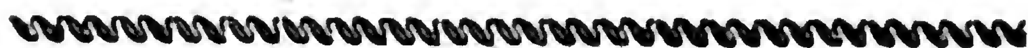
La roche Tarpéienne est plus des trois quarts enterrée.

On ne peut se consoler des ravages qui ont détruit tant de grands monumens, que dans un musée qui en est tout près, où les papes ont recueilli quelques-uns de leurs débris, et devant la statue équestre de Marc-Aurèle.

Cette statue est de bronze; elle est la plus belle qui soit restée des anciens: Michel-Ange lui a fait un piédestal.

On a beaucoup critiqué cette statue, et ce n'est pas sans fondement.

Ce cheval, j'en conviendrai, est court, lourd, épais; mais il vit, il va, il passe....



LETTRE L.

A Rome.

J'ai fait hier une promenade intéressante.

J'ai dirigé ma route vers la voie Appia, hors des portes de la ville.

J'ai traversé, pour y arriver, un des fauxbourgs, maintenant le plus désert, et autrefois le plus habité; c'était même autrefois le quartier le plus brillant de Rome. On l'appelait et on l'appelle encore le *Velabre*.

Ce quartier est presque retombé dans l'état où l'a représenté Tibulle dans une de ses élégies. Vous ne serez peut-être pas fâché que je vous rappelle cette des-

cription. Elle est très-courte ; la voici :

Là même où le Velabre, étalant ses portiques
Fait briller dans les airs vingt palais magnifiques,
La jeune villageoise, en voguant sur les eaux,
Au fils du possesseur de ces riches troupeaux
Portait, les jours de fête, attentive à lui plaire,
Du lait et des agneaux, doux tribut de leur mère :
La colonnade monte où l'humble toit rampait,
Formé d'un bois grossier que sans art on coupait.
Pan, la flûte à la bouche, y régnait sous un hêtre ;
Les pâtres, en offrande, aux pieds du dieu champêtre
Répendaient un lait pur ; et les branches du pin
Balançaient les pipeaux qui suspendit leur main.

En sortant du Velabre, je me suis trouvé sur la voie Appia, et m'y suis promené quelque temps.

J'ai rencontré le tombeau de Cecilia Metella, de la fille de ce Crassus qui balança par son or le nom de Pompée et la fortune de César.

Ce monument célèbre, consacré par un père tendre à la mémoire de sa fille, est une tour ronde : sa circonférence est très-grande ; toute la partie supérieure est détruite. Elle servit ong - temps de forteresse dans les guerres civiles d'Italie ; elle est encore environnée de casernes qui sont en ruines.

Je suis entré dans le tombeau de Cécilia Metella, et m'y suis assis sur l'herbe.

Ces fleurs qui, dans le coin d'un tombeau, dans l'ombre, pour ainsi dire, de la mort, faisaient briller leurs couleurs; cet essaim d'abeilles réfugiées entre deux rangs de briques, le miel qu'elles composaient là, ce doux bourdonnement de leur vol léger, qui s'échappait du silence et venait distraire ma pensée; cet azur des cieux, formant au-dessus de ma tête une voûte magnifique, que des nuages d'argent et de pourpre peignaient tour à tour en fuyant; le nom de Cecilia Métella, qui peut-être fut belle et sensible, et sans doute fut malheureuse: le souvenir de Crassus, l'image d'un père désolé, qui tâche, en amoncelant des pierres, d'éterniser sa douleur; ces soldats, que mon imagination apercevait encore combattant du haut de cette tour: tout cela, et mille autres impressions que je ne saurais ni démêler ni nommer, jetèrent peu à peu mon ame dans une rêverie délicieuse : j'eus de la peine à sortir de ce tombeau.



LETTRE LI.

A Rome.

Je n'ai pas le temps, ce soir, d'entrer dans le musée. Il me tarde d'entrer dans le *forum*.

Il doit être près d'ici. Il s'étendait entre le mont Palatin où Rome est née, et le mont Capitolin où Rome est ensevelie.

Quoi! ce *forum*, autrefois couvert de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome, et par conséquent du monde, le théâtre de tant de révolutions, qui d'abord ont changé l'univers par Rome, et ensuite ont changé Rome par l'univers : c'est là lui!

Adossé à la muraille où les tables des lois étaient attachées; debout sur la prison où les complices de Catilina furent conduits à la mort, quand Cicéron eut parlé; appuyé sur le tronçon d'une colonne d'un

temple de Jupiter tonnant, je regarde...., et mon regard, errant dans une vaste enceinte, ne saisit que des débris de chapiteaux, d'entablemens, de pilastres, qui, la plupart, ont perdu et leur forme et leur nom; il passe sur six colonnes du temple de la concorde, sur le fronton du temple de Jupiter-Stator, sur le portique du temple d'Antonin et de Faustine, sur les murs du trésor public, sur l'arc de Septime-Sévère, sous les voûtes d'un temple de la Paix, à travers les ruines de la maison dorée de Néron, et il va se reposer sur une colonne corinthienne de marbre blanc, qui, au milieu de l'étendue du *forum*, monte isolée!

Quel changement! Dans ces lieux où Cicéron parlait, des troupeaux meuglent! Ce qui s'appelait dans l'univers le *forum romanum*, s'appelle aujourd'hui, dans Rome, le *Champ des Vaches* (1)!

Je ne pouvais me lasser de parcourir cette étendue du *forum*; j'allais d'un

---

(1) *Campo Vaccino.*

débris à l'autre, d'un entablement à une colonne, de l'arc de Septime-Sévère à celui de Titus; je m'asseyais ici sur un fût, là sur un fronton, plus loin sur un pilastre. J'avais du plaisir à fouler sous mes pieds la grandeur romaine; j'aimais à marcher sur Rome.



LETTRE LII.

A Tivoli.

J'ARRIVE à l'instant à Tivoli; mais il est nuit. N'importe; me voilà arrivé : je me réveillerai demain à Tivoli.

Déjà la lune me montre, à côté de cette chambre où je dois passer la nuit, les temples de Vesta et de la sibylle. Elle me découvre, vis-à-vis de mes fenêtres, cet *Anio* qui retentira éternellement dans les vers d'Horace.

Il me tarde que le soleil lui-même me montre et ces temples et cette cascade.

J'aime ce bruit qui ébranle mon âme, comme cette montagne. J'aime à écouter l'Anio. Il mugit, il tonne, il tombe. La nuit ici n'a point de silence.

Comme ce fleuve, en se précipitant, se brise tout entier en écume! comme il repousse les rayons de la lune sur ces arbres, sur ces monts, sur cet abyme, sur ces belles colonnes corinthiennes de ce temple de Vesta, qu'ils revêtent de la clarté la plus douce et la plus pure!

Où sont les peintres et les poëtes?



LETTRE LIII.

A Tivoli.

Puisque je ne peux fermer l'œil, je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je pars de Rome vers les quatre heures du soir, avec un seigneur polonais, qui,

depuis dix ans, fait des lieues dans l'Europe, et un médecin français, qui, depuis dix ans, y voyage.

J'ai fait d'abord quatorze milles à travers la solitude, la poussière et les tombeaux, c'est-à-dire, la campagne de Rome.

Je suis sur la voie Romaine, appelée *Tiburtina*.

Tout à coup une odeur de soufre saisit; on fait quelques pas, elle enveloppe. La terre est déjà noire : la verdure des buissons et des plantes, que le printemps force d'y végéter, est à moitié desséchée : la rose sauvage éclôt et meurt.

On suit cette odeur de soufre; on arrive à un lac rempli d'une eau bleuâtre.

Cette eau bouillonne aussitôt que l'on y jette la moindre pierre.

On voit flotter sur le lac plusieurs petites îles couvertes de roseaux : ce sont des portions de terre minées par l'eau.

La vapeur qui s'élève du lac, et qui flotte sur son étendue, est funeste aux oiseaux; ils passent, ils meurent, et tombent.

Cependant deux malheureux habitent sur la *Sol-fatarre ;* c'est ainsi que l'on nomme ce lac.

La curiosité des voyageurs leur fournit de quoi manger, dormir et s'enivrer ; ils sont haves, défaits, languissans; mais ils ne pensent pas.

On quitte, le plutôt qu'on peut, les bords de la *Sol-fatarre,* et on s'avance vers Tivoli.

On rencontre au pied des montagnes plusieurs ruines, parmi lesquelles domine un tombeau.

C'est une tour carrée, fort bien conservée : elle présente, sur une de ses faces, un monument triomphal érigé à *Plautia.*

Ce rapprochement d'un monument triomphal et d'un tombeau, érigés à côté l'un de l'autre pour le même homme, fait rêver. La gloire à côté de la mort !

Enfin me voilà à Tivoli.

Eh ! que m'importe qu'il y ait un évêque, huit curés et dix-huit cents habitans à Tivoli ? L'Anio et ses cascades y sont-

elles ? Le temple de Vesta subsiste-t-il ?

Je demande où demeurait Properce, où demeurait Cinthie, et Zénobie, et Lesbie, et toi, Horace, On me montre où demeurent les camaldules, les capucins et le vicaire de la paroisse.

A demain.



LETTRE LIV.

A Tivoli.

VOILA le soleil, courons vite à la cascade.

L'Anio arrive lentement sur un lit égal et uni, en baignant d'un côté une ville étalée sur ses bords, et de l'autre, de grands ormes qui balancent sur lui leur ombrage : il s'avance ainsi, calme, majestueux, paisible : soudain, entrant dans une fureur inexprimable, il se brise tout entier sur des rocs ; il écume, il re-

jaillit, il retombe en bouillons impétueux, qui se heurtent, se mêlent, qui sautent; il remplit un moment un vaste rocher, l'entr'ouvre, et se précipite en grondant. Où est-il donc?

Je suis éloigné de plus de cent toises, et la poussière de ces flots brisés m'arrose et m'inonde; elle forme à plus de cent toises, en tous sens, une pluie continuelle.

Mais j'entends mugir encore ces flots: je demande à les revoir; on me conduit à la *grotte de Neptune.*

Là, une montagne de roche s'avance sur un abyme épouvantable, se creuse, se voûte et se soutient hardiment sur deux énormes arcades. A travers ces arcades, à travers plusieurs arcs-en-ciel qui les cintrent en se croisant, à travers les plantes et les mousses qui pendent de leurs fronts en festons, j'aperçois de nouveau ces flots furieux, qui tombent encore sur des pointes de rochers, où ils se brisent encore, sautent de l'un à l'autre, se combattent, se plongent, disparaissent; ils sont enfin dans l'abyme.

Ecoutons bien les tonnerres que roulent ces flots bondissans; écoutons bien ce retentissement universel, et tout à l'entour, ce silence.

Ces flots, cette hauteur, cet abyme, ce fracas, ces rocs pendans en précipice, les uns noircis par les siècles, d'autres verdis par de longues mousses, ceux-là hérissés de ronces et de plantes sauvages de toute espèce, ces rayons égarés du soleil, qui se brisent, qui se jouent sur le roc, dans les eaux, parmi les fleurs; ces oiseaux, que le bruit et le vent des ondes effraient et repoussent, dont on ne peut entendre la voix; tout cela m'émeut, me trouble, m'enchante.

Horace, tu es venu sûrement plus d'une fois accorder ici ton imagination et ta lyre.

LETTRE LV.

A Tivoli

Je vous écris dans ce moment devant les *Cascatelles*, assis depuis une heure sous un olivier antique, occupé à les contempler, à écouter ces belles ondes.

La route qui conduit aux Cascatelles est charmante.

On passe sous les arbres les plus rians, à travers les mûriers, les figuiers, les peupliers, les platanes; on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes : on entend, dans les bois voisins, les concerts de mille oiseaux; des chevaux descendent des montagnes; des troupeaux paissent sur leurs sommets et les blanchissent : le bruit argentin des clochettes brille, pour ainsi dire, dans les airs. Tout à coup le temple de Vesta

et celui de la Sibylle se montrent. Que l'œil tourne avec plaisir autour de ces belles colonnes! Mais on voudrait pouvoir les repousser en arrière; car elles penchent trop sur l'abyme. Comme ces ronces, ces lierres, toutes ces herbes qui disputent à l'acanthe corinthienne de couronner ces colonnes, font un effet pittoresque!

Enfin on arrive vis-à-vis des *Cascatelles*.

Je les préfère à la grande cascade, à la grotte de Neptune, à toutes les eaux dont j'ai conservé la mémoire.

Ces monts couronnent bien cette ville! cette ville, à son tour, couronne bien ce coteau! Comme ce coteau descend doucement chargé de moisson de toute espèce! Là un champ de blé, plus loin un verger, plus loin des treilles couvertes de vignes. Tout d'un coup, du milieu de toutes ces riantes verdures, un fleuve impétueux s'élance et se divise en cinq fleuves, qui, par cinq routes différentes, ou jaillissent, ou coulent ou se précipitent; ils rencon-

trent en bas d'autres flots qui de tous les côtés accourent, et viennent se réunir avec eux sur un tapis d'émeraude.

C'est sans doute ici que Properce venait rêver, venait composer ses vers; qu'il conduisait vers le soir sa belle Cinthie.

Sans doute, tandis que la jeune Cinthie suspendait sur son épaule un bras languissant et vaincu, Properce aimait à lui montrer et à lui détailler cette scène; à guider ses regards distraits sur ces ondes qui s'élancent en gerbes, sur ces flots qui coulent en filets d'argent, sur cet arc-en-ciel éternel, sur ces mousses nourries d'une poussière humide, sur ce peuple d'arbustes qui tremble sans cesse du mouvement des flots qui se précipitent à l'entour.

Horace! n'est-ce pas devant ces mêmes cascades, et enchantée de cette même scène, que ta muse a célébré en de si beaux vers les délices de Tivoli (1)?

(1) Me neque tam patiens Lacedemon,
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio et Tiburni Lacus, et Uda
Mobilibus pomaria rivis?

Et toi, Zénobie ! et toi Lesbie ! n'est-ce pas aussi dans ce beau lieu que vous veniez quelquefois vous consoler d'avoir perdu, toi, Zénobie, ta couronne ; et toi, Lesbie, ton moineau ?

Quelle fraîcheur ! quel calme ! quelle solitude ! et en même temps quel beau jour ! Un beau jour est vraiment une fête que le ciel donne à la terre.

Ma femme, mes enfans.... tout ce que j'aime, que n'êtes-vous ici dans ce moment !.... Ils seraient heureux, j'en suis sûr !

Il serait bien impossible à Fanni, à Adèle, à Adrien, à Eléonore de fouler tous ces gazons, de cueillir la moitié de ces fleurs.

Adieu, vallon, adieu, cascades, adieu, rochers pendans, adieu, fleurs sauvages, adieu, arbustes, adieu mousses : en vain vous voulez me retenir ; je suis un étranger : je n'habite point votre belle Italie, je ne vous reverrai jamais ; mais peut-être mes enfans, quelques-uns du moins de mes enfans viendront vous visiter un

jour : soyez-leur aussi charmans que vous l'avez été à leur père.

Mes enfans, il faudra venir vous asseoir sous cet antique olivier, sous lequel je suis assis ; c'est celui qui s'avance le plus près du précipice ; il est vis-à-vis d'un rocher : c'est sous cet arbre, mes enfans, que vous jouirez le mieux de tout ce site enchanteur.

Adieu encore, belles ondes. C'est votre écume, votre murmure, votre fraîcheur, le trouble et la paix dont vous pénétrez à la fois mes sens ; c'est tout ce que je vois, j'entends, je sens autour de vous, que je regretterai encore dans le sein de ma famille et de mes amis, et non pas tous ces marbres, tous ces bronzes, toutes ces toiles, tous ces monumens tant vantés. Car vous, vous êtes la nature, et eux, ils ne sont que l'art.



LETTRE LVI.

A Tivoli.

Ce matin, après avoir quitté les Cascatelles, et en revenant à Tivoli, j'ai rencontré des laboureurs qui poussaient la charrue à travers des tronçons de colonnes.

Je me suis écarté un moment, et je me suis enfoncé sous des restes de portiques qui avaient porté des palais de marbre, et qui portent des champs d'oliviers.

Enfin mes compagnons et moi, nous voilà de retour à Tivoli, où, dans un temple de la Sibylle, le dîner nous attendait.

De l'appétit, des mets sains, le sentiment toujours présent du lieu où nous étions : à droite, des coteaux couverts de verdure ; à gauche, des monts hérissés de rochers ; devant nous, l'Anio tombant tout entier en écume ; au-dessus de notre

tête un ciel du plus pur azur, reposant en voûte sur un rang circulaire de colonnes corinthiennes de marbre blanc, et des nuages d'argent et de pourpre qui passaient sous cette voûte et la peignaient; des vers d'Horace et de Properce, que nous récitions à l'envi; vers la fin du repas, l'arrivée imprévue d'une charmante Tivolienne, qui nous apportait du lait blanc et pur comme ses belles dents, et des fraises aussi vermeilles que ces jeunes lèvres, qui rougissait de nos souris et de nos regards; le fracas du fleuve, qui nous dérobait souvent nos paroles; nos noms que nous gravâmes sur la pierre, et que nous adressions à nos amis, s'ils venaient un jour dans ces lieux : tous ces plaisirs réunis m'ont fait de ce dîner champêtre un des momens le plus doux de ma vie.

Les plaisirs sont suivis des peines : il faut quitter Tivoli.



LETTRE XXVII.

A Rome.

Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de Saint-Pierre, à côté du Vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfans dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux ; il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout à coup. La nuit la plus sombre semblait éclairer de ses ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté. — Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avais passé la soirée dans les environs du Vatican ; je m'en revenais chez moi, à la place d'Espagne. En entrant dans

celle de Saint-Pierre, j'aperçois des flammes qui, s'élançant des toits du pauvre, qu'elles avaient déjà dévorés, montaient le long de vingt colonnes de marbre au sommet du Vatican.

J'étais seul. Je l'avoue; me croyant à un magnifique spectacle, je jouissais. Mais dans le moment il passa, à vingt pas de moi, un jeune homme qui portait un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardait autour de lui, sondait sous ses pas la route, prenait garde de secouer en marchand le vieillard, je vis bien qu'il portait son père. Ce vieillard, arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnait: cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regarde; une femme, vieille, presque nue, l'air indifférent, emportant les vêtemens du vieillard, marchait derrière.

Je les suivais d'un œil attendri, lorsque je vis, à peu de distance, un autre jeune

homme qui, tout nu, pressé de la flamme qui le suivait, les mains attachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissait de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie! Comme du haut d'une terrasse cette femme tendait à son mari, qui était en bas, le cher gage de leur union! elle s'avançait, elle se penchait, elle se penchait encore: l'enfant tenait toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres: mais enfin, entre les bras étendus de cette mère et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans son berceau.... J'ai détourné les yeux, et j'ai fui.

J'avais déjà traversé la place. Je rencontre, se sauvant d'un palais embrâsé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques, et tenant par la main devant elle deux enfans nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuse. Le plus petit de ces

enfans, en regardant crier et pleurer sa mère, criait et pleurait aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchait de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques. Malheureuse mère! Il lui manquait sûrement un enfant; elle en tenait deux par la main, et elle pleurait.

Cependant, vieillards, enfans, soldats, prêtres, riches, pauvres, la foule incessamment s'amoncèle; elle roulait d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église de Saint-Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. Elle était belle! La clarté de l'incendie flottait sur son front pâle; elle brillait dans des larmes échappées de sa paupière, et arrêtées sur ses joues.

Mais dans toute cette scène effroyable, ce qui me causait le plus d'horreur, c'était, dans les intervalles où le vent se

taisait, le silence. Alors il en sortait de toutes parts des soupirs étouffés, des gémissemens profonds, le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui, de moment en moment, croulent; les cris des mères.

Je sortais enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du Vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife!

La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant est à genoux; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes, et de vingt mille bras en prières. Le pontife lève les yeux au ciel, et il prie: le peuple baisse les yeux à terre, et il prie.... Figurez-vous, murmurant comme de concert dans ce profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière!

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressait de ses mains

les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignait avec complaisance, et les mettait en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendait vers le pontife, de toute sa douleur (et sans doute de tout son amour), les mains les plus pathétiques; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, assise le dos tourné au Vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardait.... Son enfant, en effet, jouait dans son sein.

Cependant le pontife a prié : il se lève. Le peuple, dans une attente inexprimable, le regardait.

Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étaient encore dans les airs; les vents n'étaient plus dans les airs; la flamme retombe sur la flamme; la fumée en noir tourbillon s'élève, enveloppe

l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

Ah ! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au Vatican, est admirable !



LETTRE LVIII.

A Frascati.

FRASCATI était autrefois *Tusculum*.

On me proposa, à mon arrivée, de me mener aux villa Pamphili, Mondragone et Ludovisi.

Non, dis-je; menez-moi à la villa Marcus-Tullius-Cicero.

Malheureusement elle est détruite. Le souvenir même des lieux où elle fut, a péri.

J'ai donc été réduit à visiter les villa Pamphili, Mondragone et Ludovisi.

J'ai vu leurs eaux, leurs arbres, leurs palais; je ne voudrais pas les revoir.

Je conçois que ces lieux soient déli-

cieux pour les Romains ; ils n'en ont pas d'autres.

Mais ni ces eaux, ni ces bois, ni ces gazons, ne sauraient arrêter un voyageur qui a respiré la fraîcheur dans le vallon de Maupertuis, ou égaré ses pas dans le pays d'Ermenonville, ou rêvé dans les sentiers *du désert ;* qui a visité quelques-unes des retraites délicieuses que la Seine, que la Loire, que la Saône, que la Dordogne, qu'en France vingt fleuves ou rivières étalent à l'envi sur leurs rivages.

Les palais des villa de Frascati sont immenses ; mais ce ne sont que des amas de pierres. On les a dépouillé successivement des statues et des tableaux qui les rendaient habités.

Ces jardins sont dans un état affreux.

Les eaux y arrivent bien encore de tous les monts supérieurs, pures, fraîches, abondantes ; mais à peine arrivent-elles, qu'au lieu de les laisser courir de rochers en rochers, de gazons en gazons, murmurer, jaillir (comme le voudrait la nature), on les emprisonne dans des canaux

et des bassins, d'où elles ne peuvent plus s'échapper que par des cascades ou des jets d'eaux, ou des fontaines qui les versent flot à flot, qui leur mesurent tous leurs bonds, qui semblent régler jusqu'à leur murmure. Enfin on dégrade à former des jeux bizarres, propres à amuser seulement des enfans, ces belles ondes, destinées par la nature à inspirer le génie du poète, la rêverie de l'homme sensible, à rafraîchir le sommeil du voluptueux.

Cependant des Italiens ont eu beau faire, ils n'ont pu détruire ces sites charmans, voiler ces aspect romantique : ils n'ont pu tarir la sève qui tapisse toutes ces collines d'une verdure toujours jaillisante; ces belles retraites sont restées ouvertes à tous les zéphyrs, aux rayons d'un beau jour, et aux oiseaux amoureux.

L'aspect dont j'ai été le plus frappé, est celui qu'on découvre de la terrasse de la villa Mondragone.

A gauche, vos regards vont se poser sur une colline qui coupe entièrement l'horison, et s'avance au milieu de la

campagne, comme un rideau tiré devant elle. Cette colline, qui monte et descend du mouvement le plus doux à l'œil, étale en amphithéâtre les trésors réunis de la plus riche végétation ; sur ses flancs, des arbustes de toutes les fleurs, de toutes les ombres, de tous les feuillages ; à ses pieds, des familles innombrables d'arbrisseaux s'élançant, retombant en grappes, en festons, en panaches jaunes, pourpres, aurores; tandis que son brillant sommet se couronne d'oliviers pâles qui courbent leurs fronts, de cyprès noirs qui les élèvent, et de pins verts et pyramidaux.

A la droite de la terrasse, se présente un tableau tout différent : le lac Régile, au bord duquel Rome, de toutes ses victoires, a remporté la première; les coteaux de Tivoli foulés par Catule et par Lesbie; les champs labourés par le vieux Caton ; des marais qui furent les jardins de Lucullle, et les hauteurs où Ciceron a pensé.

Cependant entre ces deux aspects j'embrassais d'un regard, à mes pieds, la

campagne de Rome ; sur ma tête l'étendue des cieux ; devant moi le cours du soleil ; aux bords de l'horizon, Rome, les Apennins et la mer.



LETTRE LIX.

A Rome.

Les artistes anciens avaient un grand avantage sur les artistes modernes, pour représenter les héros et les dieux ; ils vivaient au milieu de la fable. Familiarisés, dès l'enfance, avec les divers personnages de la fable, ils les reconnaissaient chacun à leur voile ; ils les appelaient chacun par leur nom. Ils avaient appris par cœur la langue vraiment vivante de l'allégorie. Ainsi habitués de bonne heure à parler cette langue d'images, il leur en coûtait peu dans la suite pour l'écrire correctement avec le ciseau, ou le pin-

ceau, ou la plume, sur le papier, sur la toile et sur le bronze.

Les artistes modernes, au contraire, séparés du peuple singulier de la fable par tant de préjugés et de siècles, et par des mœurs si différentes, ne peuvent distinguer de si loin les vêtemens dont il est couvert, ni les discerner d'avec le nu.

Quel embarras donc pour eux, toutes les fois qu'ils veulent comprendre ou traduire l'antiquité fabuleuse! Ce que les anciens voyaient de l'œil, il faut que les modernes le voient de l'esprit; ce que les premiers apprenaient, il faut que les seconds l'imaginent; il faut enfin que les modernes refassent de leurs propres mains le voile déchiré de la fable.

Les artistes anciens n'avaient pas moins d'avantage sur les artistes modernes, pour rendre le nu de la nature, que pour exprimer le voile de la fable.

Le nu de la nature, en effet, frappait continuellement leurs regards dans des fêtes, ou des jeux, ou des combats.

Parmi nous, au contraire, obligé par

le climat ou par les mœurs, à fuir en tout temps les regards, il ne se laisse surprendre que rarement, et en trompant ou les mœurs ou le climat, qui, au reste, ne dérobent à nos yeux les beautés du nu, que pour y substituer la pudeur.

Les artistes anciens n'étaient-ils pas encore plus heureusement placés que les artistes modernes pour représenter la beauté, eux qui existaient dans un climat aimé du ciel, qui produisait la beauté, dans des religions amoureuses qui l'adoraient, dans des mœurs voluptueuses qui la demandaient à tous les beaux arts, et enfin parmi des peuples qui de la beauté faisaient un mérite, et récompensaient une belle femme comme ils récompensaient un grand homme ?

Ces réflexions me sont venues hier en considérant deux Hercules dessinés par deux jeunes artistes.

J'ai dit à l'un : Parce que vous avez fait une grosse stature, que vous lui avez attaché de gros bas, de grosses jambes, une grosse tête, vous croyez avoir fait

un Hercule, et vous n'avez fait qu'un colosse.

J'ai dit à l'autre : Parce que vous avez dessiné une attitude pleine de force, une action pleine d'énergie, le corps le plus mâle et le plus vigoureux, vous croyez avoir fait un Hercule, et vous n'avez fait qu'un lutteur.

Que fallait-il donc faire, me dirent alors ces jeunes artistes, pour représenter Hercule ?

D'abord une chose, leur répondis-je, fort nécessaire et fort simple, et universellement négligée; savoir avant tout ce que vous voulez faire, savoir avant tout ce que c'est qu'Hercule.

Pour moi, si j'interroge sur Hercule l'histoire des héros et des dieux, la fable, il m'est impossible de méconnaître dans la naissance, dans les travrux, dans les exploits, dans la mort, dans l'immortalité d'Hercule, dans Hercule, fils de Jupiter, vainqueur des tyrans et des monstres, soutenant sur son dos le monde, filant aux pieds d'Omphale, et se mariant à Hébé;

il m'est impossible de méconnaître la force : la force, ce grand principe de la nature agissante, par qui l'univers est vivant, qui n'obéit qu'à la beauté et ne s'unit qu'à la jeunesse.

Si je demande ensuite au génie de l'allégorie, quelles sont dans sa langue les expressions propres à dire à nos yeux cet être abstrait, le génie de l'allégorie m'indique d'abord la force la plus sublime dont le corps humain soit capable : il me montre ensuite les symboles de cette haute force, non dans le développement des formes qui signifie la grandeur, ni dans l'épaisseur des membres qui signifie le poids et la masse, ni dans la rudesse des traits qui accuse la férocité, ni même dans la tension énergique des muscles, qui, bien loin de peindre la force, exprime l'effort ; mais dans la prononciation articulée de tous les signes réunis d'une vie étendue, universelle, abondante, active, c'est-à-dire, dans le développement, la souplesse et la saillie de toutes les veines, dans lesquelles la vie coule sous toute la surface du corps de l'homme.

Ainsi, dans le dessein où je suis de faire la statue d'Hercule, je commence par tirer de ce bloc de marbre un corps ni vieux, ni jeune, mais mûr et en pleine virilité ; n'on pas colossal, mais grand ; non pas massif, mais robuste. Le voilà, mais il ne brille encore ni de la beauté du héros, ni de la divinité du dieu.

Laissant donc à présent la nature, et prenant pour guide le beau idéal, je dispose, je balance, je proportionne tous les membres de ce corps, j'assouplis tous ces muscles qui le hérissent ; j'aplanis toutes ces veines qui le sillonnent ; enfin, par une suite de gradations insensibles, je conduits sur toute sa superficie une ligne saillante, et néanmoins onduleuse, qui, par-tout où elle repose, décide une ferme, et par-tout où elle a fui, laisse un contour.

Mais il reste à faire le plus difficile ; il reste à choisir une action.

Choix embarrassant en effet, s'écria le plus jeune artiste, parmi tant de travaux et d'exploits dont est composée la

vie d'Hercule! Qu'il étouffe une hydre, ou qu'il terrasse un géant, ou qu'il déchire un lion, chacun de ces actes de force prouvera également Heroule.

Loin de moi, jeune homme, lui répondis-je, de représenter Hercule dans aucun de ses travaux héroïques! Est-ce que l'aspect seul de ce corps ne vous les a pas déjà dits? Ne comprenez-vous donc pas, en voyant seulement ce bras, que tout tyran ou tout monstre devait sentir à l'instant le bras d'Hercule et la mort?

Ne comprenez-vous pas enfin que tout acte pourrait rendre la force d'Hercule suspecte d'efforts, et le dieu, d'humanité?

Mais, si mon ciseau n'a plus de force à ajouter à ce corps, il lui reste à faire sentir combien toute cette force est naturelle, c'est à dire, qu'elle est divine.

Or cet effet ne saurait être obtenu, ni par des développemens de formes, ni par des actes de vigueur, mais seulement par des contrastes.

Ce sont les contrastes qui montrent ce qui ne fait encore que de paraître, font briller ce qui ne fait encore que de se montrer; eux seuls détachent, sur le fond uniforme de l'étendue, la foule des êtres, les terminent, les éclairent et les séparent.

Sans les contrastes, l'univers entier ne serait qu'un seul être.

Ainsi donc je vais tâcher de frapper tout ce sublime corps du contraste le plus lumineux; et voici dans quelle attitude il se dépouillera du marbre.

Debout, toutes les veines, tous les muscles et tous les membres en repos, la poitrine appaisée et aplanie, les jambes croisées devant lui négligemment; le bras gauche appuyé sur une massue, tenant derrière son dos, dans sa main droite qui vient d'étouffer le dragon des Hespérides, trois pommes d'or; sur un cou nerveux et flexible, il porte fièrement vers le ciel et incline avec grâce à la terre sa noble tête; la sérénité sur le front, la majesté dans les traits, la paix de son âme et du

monde dans ses sourcils abaissés, dans ses yeux de la rêverie, et le sourire sur ses lèvres. Ciseau, arrête ! ce marbre est Hercule.

C'est l'Hercule du Palais Farnèse ! se sont écriés à l'instant les jeunes artistes. Il est vrai, leur ai-je répondu, c'est l'Hercule du palais Farnèse.

L'Hercule du palais Farnèse est un des miracles immortels du ciseau grec.

Quelle raison ! quelle sensibilité ! quel génie a dû réunir l'artiste, et poète, et savant, et philosophe, qui conçut et exécuta le dessein hardi d'allier à la beauté, objet essentiel de tous les beaux arts, non pas seulement quelques-unes de ces qualités sympathiques qui recherchent en quelque sorte son alliance, telle que la tendresse, qui semble être une autre beauté, ou la jeunesse, qui en est la fleur, ou l'innocence qui la pare, ou la fierté qui l'ennoblit, ou la douleur qui la rend sublime, mais la force, la force qui semblerait devoir être l'ennemie naturelle de la beauté !

Peut-on mieux comprendre la force que ne l'a fait ce sublime artiste, l'avoir mieux distinguée de l'effort, et même de la vigueur qui lui ressemble ?

Voyez, en effet, comme chacun de ces muscles savans est enflé, et comme aucun n'est tendu. Ce corps ne se repose pas, mais est seulement en repos ; ne s'appuie pas, mais est seulement appuyé ; la tête est d'une grosseur ordinaire, les bras seulement plus puissans.

Mais ce qui me parait encore plus admirable, c'est la science profonde et le choix heureux des contrastes. L'artiste avait bien compris que le contraste le plus propre à faire ressortir la force, c'était le calme ; la puissance, c'était la douceur ; la majesté, c'était le sourire.

Enfin il n'y a pas dans tout ce marbre un coup de ciseau qui ne soit un trait de génie.



LETTRE LX.

A Rome.

Pourquoi ne vous parlerais-je pas de ce qu'est à Rome cette fleur qui, dans tous les pays du monde, a tant de prix, devant laquelle le cœur de l'adolescence commence à battre; l'imagination de l'homme s'enflamme encore, quand rien ne peut plus l'échauffer, et dont le souvenir quelquefois attendrit ou fait sourire le vieillard? pourquoi ne vous parlerais-je pas de la beauté des Romaines?

La beauté est rare ici, comme elle l'est par-tout ailleurs. La nature y manque souvent, dans la composition de la femme, cette charmante combinaison de couleurs et de formes que le regard de l'homme demande quand il aperçoit une femme.

La nature n'atteint guère ici la beauté que dans le dessin du visage, et que dans

celui de la main. Elle ébauche ta taille ; elle ne finit pas le sein ; le pied surtout lui échappe. Elle ne fait pas non plus également bien toutes les espèces de fleurs dans tous les pays du monde.

On prétend qu'elle rachète cette négligence ou ce défaut d'industrie, à l'égard des Romaines, par la perfection des épaules ; mais je crois tout simplement que si les épaules des Romaines paraissent plus belles, c'est qu'elles paraissent davantage ; peut-être aussi que l'embonpoint, qui les gagne de très-bonne heure, les embellit en effet.

Quoi qu'il en soit, la nature ne saurait mettre plus à leur place, ni mieux accorder ensemble le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles, le cou ; elle ne saurait employer des formes ni plus pures, ni plus douces, ni plus correctes : tous les détails sont finis, et l'ensemble est achevé. Quel teint ! il est pétri de lys et de roses. Quel incarnat ! on croit toujours que cette belle rougit un peu.

Une belle tête romaine étonne toujours, et toute entière vient frapper le cœur ; le premier regard la saisit ; le moindre souvenir la rappelle.

Mais, comme tout est compensé dans ce monde, si une Romaine reçoit de la nature cette beauté qui étonne et qu'on admire, elle n'en obtient point cette grâce qui attendrit, et qu'on aime. Si elle possède ces attraits constans qui ne font d'une belle femme qu'une beauté, il lui manque ces grâces fugitives qui, d'une personne aimable, en font vingt. Vous aurez beau contempler ce visage un jour entier, ces beaux yeux n'auront qu'un regard, cette belle bouche n'aura qu'un sourire ; vous ne verrez jamais sur ce front si pur passer un plaisir ni une peine ; jamais ces traits si accomplis légèrement ondulés, comme une eau vive, du mouvement insensible d'un sentiment tendre ou d'une pensée délicate.

Au reste, il est difficile qu'une femme très-sensible soit parfaitement belle. La sensibilité dérange nécessairement, par

ses mouvemens, les proportions de la figure; mais aussi, à la place de la beauté elle met la physionomie.

Rien n'est plus rare que de rencontrer ici une figure qui touche, qui intéresse, où il y ait une âme.

Mais quelles belles mains! et de belles mains sont si belles! elles sont si rares!

La beauté, chez les Romaines s'épanouit très-promptement et à la fois. Ici, cette rose n'a point de boutons. Une Romaine, à quinze ans, est en pleine beauté; et comme elle ne la cultive par aucun exercice, qu'elle l'accable de sommeil, qu'elle ne la soutient d'aucune contenance, l'embonpoint en surcharge dans peu tous les traits, et en disproportionne toutes les formes : au reste, c'est à cette même mollesse qui flétrira en si peu de temps toutes les délicatesses de sa figure, qu'elle est redevable de ces belles épaules qu'elle étale avec tant d'orgueil, et qu'elle prodigue au regard.

Une raison fait encore que la beauté passe à Rome rapidement; elle s'y tient

toujours renfermée ; elle y est toujours à l'ombre. La beauté a besoin, comme les autres fleurs, des rayons du soleil.

Il faut dire aussi un mot de la voix des Romaines, car la voix est une grande partie du sexe. La voix d'une femme ! — Celle des Romaines ressemble à leur figure ; elle est belle, mais elle n'a point d'âme : elle a quelquefois les éclats de la passion, mais presque jamais ses accens. Enfin, qu'une Romaine chante devant vous, sa voix ne naîtra pas de son cœur, et ne mourra pas dans le vôtre.

Cependant il y a des exceptions à tout ce que je viens de dire sur les Romaines. J'en connais au moins trois, *Thereza, Rosalinda et Palmira, P.....*

Il est vrai que, passant leur vie avec des étrangers dans la maison de leur père, la coquetterie de leur sexe et la leur sont continuellement en haleine.

Thereza est Armide en miniature. Palmira eût ressemblé à Hermine, du temps d'Herminie. Rosalinda a quelque chose de toutes les femmes qui plaisent dans

tous les pays du monde ; elle remue la paupière, et c'est une grâce ; elle remue les lèvres, et c'est une grâce. Ces trois sœurs ont toutes des talens ; elles dansent......avec une mollesse ! elles chantent......avez une expression !

Mais en voilà assez sur la beauté des Romaines ; il ne faut point poser le doigt sur le duvet des fleurs, ni les respirer longtemps.



LETTRE LXI.

A Rome.

J'ENTRE dans une église, et je lis sur une colonne cette bulle d'un pape :

A quiconque paiera pour le roi de France, dix ans d'indulgence.

Louis XI apparemment régnait alors.



LETTRE LXII.

A Rome.

J'ai erré encore ce matin dans Rome moderne, pour chercher des restes de Rome antique.

Tout ce qu'on a pu exhumer de Rome antique s'est trouvé mutilé par les barbares, ou le fanatisme, ou le temps.

Cependant les Italiens le conservent, ce peu de débris, avec grand soin, non par goût, non par respect pour l'antiquité, mais seulement par avarice. Ce sont ces débris, en effet, qui attirent, de tous les coins du monde, cette foule d'étrangers dont la curiosité nourrit depuis longtemps les trois quarts de l'Italie.

Les Italiens entretiennent ces ruines, comme les mendians entretiennent leurs plaies.

J'ai éprouvé je ne sais quelle sensation en entrant dans un mausolée d'Auguste, en m'y promenant.

Ce magnifique palais de la mort renfermait un grand nombre d'appartemens; chaque membre de la famille d'Auguste avait le sien.

J'ai pris plaisir à fouler sous mes pieds des particules de cette poussière vaine et froide qui, un moment réunies, il y a environ deux mille ans, furent Octave.

Un théâtre est bâti sur ce mausolée; on y donne de temps en temps des combats de bêtes; on entend des lions rugir dans cet antique silence de la mort.

Ce célèbre obélisque, conduit avec tant de peine et de frais, sous les Césars, des bords du Nil sur les bords du Tibre, tout écrit en caractères hiéroglyphiques dont l'alphabet est perdu, qui, au milieu des sept monts, élevant son front dans les airs, réfléchissait les rayons du soleil et donnait l'heure à tout Rome, le voilà gissant dans un coin, tronqué par morceaux comme un cadavre, couvert de

poussière et de fange, et de siècles qui le dévorent.

Il est séparé de sa base, qui gît aussi à quelque distance. On lit sur cette base : *Senatus populusque romanus ;* et immédiatement après : *Urbanus pontifex maximus*. Rapprochement monstrueux ! Combien de siècles il étouffe !

De tout le forum de Trajan, il ne subsiste plus que la colonne, qui présentait aux adorations de l'univers l'image de cet empereur.

Elle est debout ; elle est intacte, si ce n'est qu'au lieu de Trajan, elle porte aujourd'hui Saint-Pierre.

Cette colonne est admirable par ses proportions, par sa forme, par sa sculpture. Toute la vie militaire de Trajan y est écrite en triomphes. Cette colonne offre peut-être mille personnages, parmi lesquels le crayon et le pinceau viennent choisir encore tous les jours des expressions, des attitudes et des formes.

Sa base est magnifique ; elle est revêtue de casques, de cuirasses, de glaives, d'une

foule d'instrumens de guerre. Mais le plus grand prix, le plus grand intérêt de ce monument superbe, c'est qu'il porte ton nom, ô Trajan!.... Il s'appelle la colonne *Trajane.*

Comment décrire les deux chevaux de marbre que l'on voit sur la place de *Monte-Cavallo*, vis-à-vis le palais du pape, ainsi que les deux esclaves qui les conduisent?

Ces deux groupes sont sublimes, et de pensée et d'exécution.

On lit sur la base de l'un, *Œuvre de Phidias;* sur la base de l'autre, *Œuvre de Praxitèle:* ces inscriptions sont évidemment modernes, et cependant elles n'indignent point.

Ces chevaux, en effet, sont vraiment des chevaux, seulement d'une nature particulière, des chevaux de marbre.

Ces hommes-là des esclaves! quels corps! quelles têtes! quelles jambes! quels bras! et puis quels corps! Car c'est dans cet ordre-là qu'ils me frappent.

Mais comment cet esclave contiendra-

t-il ce fier coursier, libre du frein et du mors, qui frémit, qui bondit, qui se cabre? — Il le regarde.



LETTRE LXIII.

A Rome.

Qu'est-ce que l'amour chez les Romaines? Ce qu'il peut être dans un climat et dans des mœurs où il ne rencontre presque jamais d'obstacles qui le fortifient, de préjugés qui lui donnent du prix, d'idées morales qui l'embellissent, de gênes qui l'entretiennent, de circonstances enfin qui en fassent, comme très-souvent dans nos mœurs, un bonheur, un triomphe et une vertu.

L'amour est, chez les Romaines, un amusement, ou une affaire, ou un caprice, et fort peu de temps un besoin, car elles

l'usent très-promptement : leur cœur aime dès qu'il est pubère.

Un des mystères de l'amour devrait être de parler d'amour ; l'amour est ici un lieu commun de conversation ajouté à ceux de la pluie et du beau temps, de l'arrivée d'un étranger, de la promotion du matin et de la procession du soir.

On en parle aux filles devant les mères; les mères mêmes en parlent devant leurs filles.

Une mère dit naturellement : Ma fille ne mange point, ne dort point, *elle a l'amour ;* comme si elle disait, *elle a la fièvre.*

J'ai vu des prêtres danser avec de jeunes demoiselles, et ce n'était pas un scandale ; il y a plus, ce n'était pas un ridicule ; car ici les sexes, les dignités, les âges n'ont ni costumes, ni prétentions, ni bienséances qui les distinguent et les séparent.

Un vieillard, un militaire, un cardinal, causeront avec une jeune fille dans un coin, dans les ténèbres, et d'amour.

Le langage est aussi dissolu que le climat : dès qu'on peut dire quelque chose à une femme, on lui dit tout.

En général, cependant, les filles sont assez sages : elles portent presque toutes jusqu'à l'autel la virginité, non pas du cœur, mais du corps, dont les Italiens font grand cas.

Ces filles occupent la première jeunesse à mettre en pratique, sous les yeux de leurs mères, les leçons qu'elles en ont reçues, de l'art de prendre un mari ; mais comme les hommes sont sur leurs gardes, elles tendent vingt fois leurs filets avant d'en pouvoir prendre un. Elles ne négligent rien pour y réussir, si ce n'est de ne négliger rien.

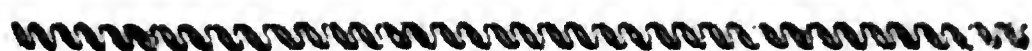
La galanterie la plus affichée ne tache point ici la réputation : une femme est sage comme elle est laide ; elle est galante comme elle est belle. Eh bien? elle aime.

Les femmes ne quittent l'amour, c'est-à-dire, les hommes, que lorsqu'elles ne peuvent plus les payer.

Ne cherchez point ici, dans les femmes,

cette tendresse de cœur qui pénètre, remplit, enchante cette vie intime et secrète que deux amans ont en commun; cette tendresse dont les peines sont un des plaisirs, qui se complait dans les sacrifices, et s'accroît par les jouissances; cet amour moral enfin, qui enchaîne ou domine l'amour physique, ou du moins le voile et le pare.

Vous ne trouvez guère non plus ici, entre les sexes, ces deux amitiés charmantes, dont l'une succède à l'amour, l'autre l'imite, et qui toutes les deux lui ressemblent, souvent même à s'y méprendre.



LETTRE XLIV.

A Rome.

La voilà cette fontaine si célèbre dans la destinée de Rome, au bord de laquelle le sage Numa feignait de converser avec

sa Naïade ; où plusieurs siècles après, sous les Césars, se baignaient les chastes Vestales.

Qu'est devenu ce bois sombre et religieux qui l'ombrageait, qui la défendait des vents, des animaux et des hommes ?

Egérie n'était point la divinité qui parlait à Numa. Votre divinité, belles eaux, c'est votre agréable murmure, votre pénétrante fraîcheur; c'est enfin, autour de vous, tout le charme de ce mystérieux silence.

Et moi aussi, je me sens inspiré par vous ; mon cœur est calme, mon esprit serein, mes sens sont en paix : je suis heureux. Cependant, charmante fontaine, lorsque la mousse, le gazon, la violette, le chèvrefeuille, la virginale aubépine, au lieu de cette voûte de marbre, vous couvraient et vous paraient seuls, vous deviez être bien plus éloquente.

Que j'ai écouté avec plaisir toutes ces belles eaux, qui aujourd'hui libres, indé-

pendantes, suivent uniquement la nature, ruissellent, ou s'épanchent, ou bondissent sur la mousse, sur le sable, ou sur le marbre, parmi les tronçons des colonnes! Elles m'ont entretenu de tous les objets chers à mon cœur, elles les ont offerts à mon imagination; j'ai cru les voir.

J'aimais ce dais de ronces, de lierres et de vignes sauvages, qui ont pris la place de la moitié de cette voûte de marbre, et qui suspendent autour de la fontaine leurs ombres jeunes et légères, que tous les zéphyrs balancent.

Ces chapiteaux corinthiens, qui, brillant autrefois dans les airs, semblaient écraser de leur poids la terre qui les portait, ils gissent sur l'herbe! Ces feuilles d'acanthe, si délicates, sont couvertes par des feuilles d'ortie! Que tout ce qui rampe se console; car tout ce qui s'élève tombe!

Il faut te quitter, charmante fontaine! Ta place devrait bien être aujourd'hui, non plus au milieu de cette campagne

muette et déserte, mais au milieu de l'Arcadie; du moins au milieu d'un pays où il y aurait des troupeaux pour s'abreuver dans ton cours, des pasteurs pour se reposer sur tes bords, et des bergères que ton murmure pût faire rêver !

Voilà de ces promenades qu'on peut faire à Rome.

D'autres rapporteront de Rome des tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'histoire naturelle : moi, j'en rapporterai des sensations, des sentimens et des idées ; et sur-tout les idées, les sentimens et les sensations qui naissent au pied des colonnes antiques, sur le haut des arcs de triomphe, dans le fond des tombeaux en ruines, sur les bords mousseux des fontaines.



LETTRE LXV.

A Rome.

Que de richesses et de beautés dans le palais de la villa Borghèse !

C'est une quantité de colonnes, de pilastres, de vases, d'ornemens en albâtre, en marbre, en bronze, en porphyre ; et puis en porphyre, en bronze, en marbre et en albâtre.

Mais trop de magnificence est un défaut. — La richesse cache la beauté.

Puisque vous voulez que je juge si cette femme est belle, ôtez-lui donc ces diamans et cette draperie ; faites au moins que je la voie.

Il n'y a qu'une manière de parer la beauté, c'est de la montrer, ou plutôt de la laisser voir.

A travers tout cet or, tout ce porphyre, tout ce marbre, je suis pourtant parvenu à distinguer un *Curtius* qui se précipite.

Le héros et le coursier sont véritablement tombés ; on détourne la vue.

Comme ce coursier lutte avec effort contre le poids qui l'entraîne ! comme il répugne à l'abyme ! Curtius, au contraire, d'un air dévoué, s'abandonne : il se hâte au précipice, il s'y plonge. Contraste admirable de la nature physique qui céde, et de la nature morale qui triomphe !

Il vaut mieux considérer ce buste de Marc-Aurèle.

Cherchons son âme et son esprit dans tous ses traits Oui, Marc-Aurèle devait avoir cet air mélancolique : il aimait les hommes, il voulait les rendre heureux, et il connaissait les hommes.

Ce buste est fini ; le ciseau a prix plaisir à représenter Marc-Aurèle ; il s'est reposé par-tout.

Que l'âme éprouve de délices à contempler les traits des bons princes ! Elle

s'enivre de leur image. On croit être, un moment, en présence des dieux.

Il faut vous parler du célèbre gladiateur.

Dans l'Hercule du palais Farnèse, l'art a montré toute la force que le corps humain peut contenir ; dans le gladiateur du palais Borghèse, l'art a montré toute la vigueur que le corps humain peut déployer.

On sent que le coup victorieux est déjà hors de la main du gladiateur, qu'il est lancé ; on sent la mort de l'adversaire dans ce regard.

Que les trois lignes de marbre sur lesquelles tout ce gladiateur est rassemblé et étendu, sont savantes !

Ce groupe d'Apollon qui poursuit Daphné, fait honneur au ciseau du Bernin.

Apollon atteint Daphné, qui soudain est un laurier. Déjà ses cheveux épars sont des feuilles ; les doigts de ses pieds délicats, des racines ; son beau sein fuit sous l'écorce, de jeunes branches ont remplacé ses jeunes bras.

Le vent souffle dans les cheveux d'Apollon.

Vous rappelez-vous cette prière charmante qu'Ovide prête à Apollon? *Daphné, ne cours pas du moins sur les cailloux. Ah! fuis plus lentement, cruelle : je te poursuivrai moins vîte.* Je crois entendre ici cette prière.

Je ne peux plus ni admirer, ni regarder, ni même voir. Ma sensibilité est épuisée : je sors.



LETTRE LXVI.

A Rome.

Je suis entré ce matin chez un libraire.

J'y ai trouvé plusieurs de nos bons ouvrages modernes.

Ce portrait, en grand, de la nature, peint par Buffon. — Cet ouvrage, sur l'astronomie ancienne et moderne, où la

science et le génie ont confié à l'éloquence les secrets du soleil. — Cette histoire sage et humaine de la rivalité de la France et de l'Angleterre. — Cette traduction de l'histoire de Charles-Quint, par un écrivain capable de l'original. — Ces drames si touchans de Mélanie, qui nous rappelle Racine; et de Philoctète, qui nous rend Sophocle. — Cet éloquent Bélisaire, qui apprend aux peuples à plaindre les rois; aux rois à avoir pitié des peuples. — Ce poëme sur les jardins anglais, que le goût français a écrit. — Ce poëme des mois, qui charmera dans tous les temps les amans de la nature et de la poésie. — Ce poëme des saisons, où sont les saisons. — Enfin, ce grand présent fait aux empires, *l'administration des finances.*

J'ai vu le P. J. . . . . . justement célèbre par son esprit, ses connaissances et son ceractère. Si vous voulez en être bien reçu, ainsi que de tous les savans de l'Europe, présentez-lui une lettre de recommandation du secrétaire des sciences, l'illustre marquis de Condorcet.

J'ai vu ici, au bas du portrait de M. de Condorcet, cette inscription :

D'un sage voici le modèle
En même temps que le portrait.
La vérité jamais eut-elle
De secrétaire plus fidèle
Et de confident moins discret ?

Le P. J...... a beaucoup d'envieux. Heureusement il les mérite. Qu'est-ce donc que l'envie ? C'est une impatience, dans les petits, de supériorité; dans les grands, d'égalité.

Un mot sur l'académie des Arcades. C'est un nom.



LETTRE LXVII.

A Rome.

On m'avait proposé d'aller voir un tableau du Guerchin , qui représente l'arrivée imprévue d'Herminie chez des bergers.

J'ai été le voir ; j'étais curieux de comparer le tableau qu'en a fait le Guerchin, avec celui qu'en a fait le Tasse.

Qu'ils sont différens l'un de l'autre !

Lisez d'abord le Tasse. Herminie, agitée de terreur et d'amour, a longtemps erré, pendant la nuit, dans une forêt ; vaincue par la douleur et la fatigue, elle s'arrête et s'endort. Le chant des oiseaux au lever de l'aurore, la réveille ; elle les écoute et pleure : tout à coup elle entend des sons qui arrivent à son oreille, et qui

passent jusqu'à son âme : ce sont des voix pastorales et des musettes. Ses larmes s'arrêtent ; elle se lève ; elle s'avance lentement à travers les arbres vers les voix pastorales et les musettes. Elle aperçoit au milieu d'un bocage un vieillard assis sous un platane, son troupeau à côté de lui, et tressant une corbeille d'osier, tandis que deux jeunes bergers et une jeune bergère chantent ensemble, devant leur père, un air champêtre. En voyant un casque, des armes, un guerrier, les bergers ont peur, et se taisent; mais sur le champ Herminie ôte son casque, et les bergers n'ont plus peur. Herminie s'approche, leur sourit, et elle leur dit : « Continuez, famille heureuse, bergers » chéris du ciel, continuez à travailler et » à chanter; certainement ces armes ne » viennent point porter le trouble au mi- » lieu de vous; je ne viens point inter- » rompre vos travaux et vos chansons. » Une larme coule alors des beaux yeux d'Herminie sur son beau sein.

Regardez à présent le Guerchin. Her-

minie est au milieu d'une forêt ; elle avait ôté son casque : deux petits enfans qui étaient à vingt pas d'elle, l'aperçoivent, et tout effrayés s'enfuient; un troisième se cache dans les bras d'un vieillard assis sous un arbre : à quelque distance, la femme du vieillard, qui tirait de l'eau à un puits, s'arrête, et, d'un air étonné, regarde.

Composition ridicule !

Comment, Herminie a ôté son casque, et ces bergers ont peur! Comment, Herminie a été attirée dans ce lieu par un concert de voix pastorales et de musettes, et les bergers sont de petits enfans ! Enfin ce lieu doit être un bocage, et vous y placez un puits ! Qu'avez-vous fait du ruisseau ?

Mais voyez comme ce coloris est vrai ! comme ces couleurs sont harmonieuses ! comme le clair-obscur est bien ménagé !

Il est bien question de peintre : je vous demandais un poëme.

Charmante idée du poète ! Herminie a ôté son casque, non de dessein prémé-

dité, mais par instinct, par une sorte de coquetterie naturelle : elle aime; elle est malheureuse : ce sont des bergers qu'elle voit; mais elle est femme.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT. *Page* v

LETTRE PREMIÈRE. A AVIGNON. — Description de la fontaine de Vaucluse. 1

LETTRE II. A AVIGNON. — Condamnation aux galères, par le vice-légat, d'un homme reconnu depuis innocent d'une manière extraordinaire. 5

LETTRE III. A TOULON. — Idée de cette ville. — Régime des galères. — Extrait des registres. — Événement singulier parmi les galériens. 9

LETTRE IV. A NICE. — Description de Nice. 14

LETTRE V. A NICE. — Détails sur Nice. — Diner chez M. Thomas. 17

LETTRE VI. A MONACO. — Idée de la principauté de Monaco. 20

LETTRE VII. A GÊNES. — Plusieurs tableaux. — La mort d'Holopherne. — Une Assomp-

tion de Guido Reni. — La mort de Clopâtre. page 22

LETTRE VIII. A GÊNES. — Magnificence du palais Sera. — Détails sur la ville de Gênes. — Ignorance et insouciance des nobles. — L'hôpital des malades. 26

LETTRE IX. A GÊNES. — Détails sur le commerce, sur la banque, sur la police. 30

LETTRE X. A GÊNES. — Idée du palais Durazzo. — Plusieurs tableaux. — Une Madeleine de Paul Véronèse. Olinde et Sophronie attachés à un bûcher. 34

LETTRE XI. A GÊNES. — Tableau représentant la mort de Sénèque. 36

LETTRE XII. A GÊNES. — Description des galères. — Sort des galériens volontaires, et des Turcs pris par les corsaires génois. 38

LETTRE XIII. A GÊNES, — Portrait de M. de L . . . . , ex-doge. — Description de ses jardins du Poggi. 42

LETTRE XIV. A GÊNES. — L'hôpital des Incurables. 48

LETTRE XV. A GÊNES. — Tableau de l'Alliance, représentant un sujet pastoral. 50

LETTRE XVI. A GÊNES. — Détails sur le gouvernement. 51

LETTRE XVII. A GÊNES. — Détails sur l'administration de la justice. 56

LETTRE XVIII. A GÊNES. Continuation du même sujet. 58

LETTRE XIX. A GÊNES. — Continuation du même sujet. — Opinion des Génois sur l'ouvrage de M. Necker qui a pour titre : *De l'administration des finances.* 60

LETTRE XX. A GÊNES. — Le sygisbéisme. — La parure des Génoises. — Détails sur les mœurs. 62

LETTRE XXI. A GÊNES. — L'*Albergo de Poveri.* — Médaillon en marbre, par Michel-Ange. — Assomption du Pujet. 65

LETTRE XXII. A GÊNES. — Eglises. — Statues de saint Sébastien, par le Puget. 67

LETTRE XXIII. A LUCQUES. Idée de cet Etat. — Opinion du peuple sur son gouvernement. 69

LETTRE XXIV. A PISE. — Sa situation. — Accident singulier dans le Dôme ou la cathédrale. — Description du *Campo Santo.* 81

21.*

Lettre xxv. a Florence. — Gouvernement du grand-duc. — Mots de ce prince. 84

Lettre xxvi. a Florence. — Critique du gouvernement du grand-duc. — Réponses à ces critiques. — Conversation avec les enfans du grand-duc. 90

Lettre xxvii. a florence.—Idée de la galerie.—Cheval en marbre.—Statue de César. — Statue d'Apollon. — Statue de Flore. — Statue de Mercure. — Statue de Bacchus. — Un autre Bacchus, par Michel-Ange. — Bustes des empereurs romains. 99

Lettre xxviii. a Florence. Tableau de Michel-Ange. — Arabesques du même. 105

Lettre xxix. a Florence.—L'improvisatrice Corilla.—Observations sur la langue Italienne. — Nardini, célèbre musicien. 106

Lettre xxx. a Florence. — La Vénus de Médicis. 110

Lettre xxxi. a Florence.—Le prétendant et sa fille la duchesse d'... 113

Lettre xxxii. a Florence.—Suite de la description de la galerie.—Plusieurs statues. —Le salon de Niobé.—Plusieurs tableaux.

—Joseph et Putiphar.—Saint François. —La Madeleine dans un désert. Page 116

Lettre xxxiii. a Florence.—Idée du cabinet d'histoire naturelle.—M. Fontana, garde de ce cabinet. Éloge de ce savant. 121

Lettre xxxiv. a Florence.—La cathédrale. 126

Lettre xxxv. a Florence.—Maison de campagne du grand-duc. 128

Lettre xxxvi. a Florence. —Bibliothèque impériale. — Maison de Michel-Ange. 130

Lettre xxxvii. a Florence.—Le palais Corsini.—Plusieurs tableaux.—La Poésie. —Saint Sébastien.—Silène, par l'Albane. 132

Lettre xxxviii a Florence.—Système politique du grand-duc.—Dangers qu'il court. 134

Lettre xxxix. a Florence.—L'amour, du Corrège. 137

Lettre xl. a Florence.—Palais Pitti.—Salon des quatre fins de l'homme.—Mort du riche et du pauvre.—Jardins du palais Pitti. 138

Lettre xli. a Florence. — Académies. —Séance publique. — Observations sur la langue italienne. 142

Lettre xlii. a Florence.—Académie des Arts. 147

Lettre xliii. a Florence. — Le palais Ricardi.—Plafond peint par le Jordano. 149

Lettre xliv. a Rome.—Description de la route de Livourne à Florence, et de Florence à Rome. 152

Lettre xlv. a Rome.—Arrivée de l'auteur à Rome. 156

Lettre xlvi. a Rome.—Description du Panthéon.—Réflexions sur l'architecture. —Tombeau de Raphaël. 159

Lettre xlvii. a Rome.—Fête de saint Louis de Gonzague.—Eglise de Saint-Ignace.—Artifice des Jésuites. 169

Lettre xlviii. a Rome. Le Bambino. 173

Lettre xlix. a Rome.—Le Capitole. 175

Lettre l. a Rome.—Promenade sur la voie Appia.—Le Velabre.—Le Tombeau de Cecilia Metella. 177

Lettre li a Rome.--Le *Forum.* 180

Lettre lii. a Rome.—Tivoli. 182

Lettre liii. a Rome.—Route de Rome à Tivoli. 183

Lettre liv. a Tivoli.—La grande cascade. 186

Lettre lv. a Tivoli.—Les cascatelles. 189

Lettre lvi. a Tivoli.—Le temple de la Sibylle. 194

Lettre lvii. a Rome.—Incendie *del Borgo*, par Raphaël. 196

Lettre lviii. a Frascati.—Idée des villa de Frascati. 202

Lettre lix. a Rome.—L'Hercule du palais Farnèse. 206

Lettre lx. a Rome.—Sur la beauté des Romaines.—Sur leurs voix. 216

Lettre lxi. a Rome.—Singulière bulle d'un pape. 221

Lettre lxii. a Rome.—Plusieurs monumens.—Tombeau d'Auguste.—Obélisque égyptien.—Colonne Trajane.—Les chevaux *di monte Cavallo*. 222

Lettre lxiii. a Rome.—L'amour parmi les Romaines. 226

Lettre lxiv. a Rome.—La fontaine Egérie. 229

Lettre lxv. a Rome.—Description de la villa Borghèse.—Le Curtius.—Le Gladiateur.—L'Apollon. 233

LETTRE LXVI. A ROME.—Ouvrages français et modernes que l'on trouve chez les libraires.—L'académie des Arcades. 236

LETTRE LXVII. A ROME.—L'arrivée d'Herminie chez des bergers, racontée par le Tasse et peinte par le Guerchin. 239

FIN DE LA TABLE.

LETTRES

SUR

L'ITALIE.

DE L'IMPRIMERIE DE COMYNET, A AVALLON.